

Bulletin trimestriel n°42 - 43 / 1994

Histoire et mémoire des crimes et génocides nazis

*Congrès International
Bruxelles, 23-27 novembre 1992*

ACTES IV

- 5 **Paul HALTER** : *Présentation des Actes IV du Colloque.*
- 7 **Francine FOURNIER** (Sous-Directeur général pour les Sciences sociales et humaines, UNESCO) : *Allocution d'ouverture.*
- 11 **René RAINDORF** (Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau - Camps et Prisons de Silésie - Belgique) : *Mon expérience au Comité International d'Auschwitz (1944-1954-1965) (Commission «Milieux de mémoire ; Survivants et Héritiers).*
- 19 **Hanna LEVY-HASS** (Union des Combattants anti-nazis et Victimes du Nazisme - Israël) : *L'essentiel sur l'Union dans le contexte d'Israël* (Commission «Milieux de mémoire; Survivants et Héritiers).
- 25 **Harold MARCUSE** (Prof. Dept of History - University of California - Etats-Unis) : *Collective memories of the Nazi concentration camps in West Germany* (Commission «Histoire et mémoire»).
- 47 **Michael LÖWY** (Directeur de recherches, C.N.R.S. - Groupe de Sociologie des religions - France) : *La Mémoire d'Auschwitz et l'Ecole de Francfort* (Commission «Histoire et mémoire»).
- 49 **K. HESSE, F. DINGEL** (Stiftung Topographie des Terrors. Internationales Dokumentations- und Begegnungszentrum Berlin - Allemagne) : *Archäologie der Zeitgeschichte - das «Prinz-Albrecht-Gelände und die Dokumentation 'Topographie des Terror's in der Berliner Museen- und Gedenkstättenlandschaft'* (Commission «Musées»).
- 57 **Johannes BLUM** (Enseignant - Belgique) : *Repétez-le à vos enfants. La fonction des témoignages des survivants dans l'enseignement* (Commission «Pédagogie»).
- 63 **Thomas RAHE** (Directeur - Gedenkstätte Bergen-Belsen - Allemagne) : *Zur pädagogischen und wissenschaftlichen Arbeit der Gedenkstätte Bergen-Belsen* (Commission : Musées).

Bernard FRUMER (Politologue - Belgique) : <i>Sur quelques insuffisances inhérentes à la représentation cinématographique des crimes et génocides nazis</i> (Commission «Cinéma»).	71
André STEIN (Psychothérapeute - Prof. de Sciences Humaines - Université de Toronto, Canada) : <i>Humor and Irony in two films about the Holocaust</i> (Commission «Cinéma»).	83
Jacques HASSOUN (Psychanalyste, Ecrivain - France) : <i>Nés de la destruction</i> (Commission «Aspects psychologiques»).	95
Philippe VAN MEERBEECK (Prof. - Président du Département Neuro-psychiatrie - Faculté de Médecine de l'Université Catholique de Louvain - Belgique) : <i>En mémoire de moi</i> (Commission «Aspects psychologiques»).	103
Serge CREUZ (Peintre, Créateur du Mémorial d'Auschwitz - Belgique) : <i>Le mémorial d'Auschwitz. Scénographie au fond du piège. Un chemin de réflexion</i> (Commission «Arts et mémoire»).	107
Edouard DELRUELLE (Charges de recherches au F.N.R.S. - Université de Liège - Belgique) : <i>Oubli et communication de masse. Quelques mécanismes de neutralisation de l'innommable</i> (Commission «Médias»).	115
Sommaire des Actes I, II et III	127
Supplément au Bulletin n° 42-43	131
Editorial du Président.	133
David LACHMAN : Une histoire point comme les autres, l'histoire d'un pain.	136
Bilan du Concours de Dissertation 1993-94 :	139
-Les Dissertations des lauréats (Nicolas Lemaitre, Fabrice Dorigo, Marie Hoyas, Pierre Clément, Laurence Martin, Marielle Coenjaerts).	
-Le voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau, commentaire de David Baiwir, lauréat 1992-93.	

Notes de lecture :

Rainer WEINERT, «*Die Sauberkeit der Verwaltung im Kriege*» *der Rechnungshof des Deutschen Reiches 1938-1946* (H. C. JASCH) ; **Blandine HENNION**, *Le Front National, l'argent et l'establishment (1972-1993)* ; **Yves MOREAU**, *Les fils d'Hitler* ; **Jo AMIEL**, *Un sana très ordinaire 1942-1944. La rafle (récit)* ; **Liana MILLU**, *La fumée de Birkenau* ; **Pierre SERVENT**, *Verdun ou les tranchées de la mémoire* ; Sous la Direction d'**Emile MALET**, *Résistance et Mémoire. D'Auschwitz à Sarajevo* (Jacques DUTRIEUX) ; **HOMMES ET MIGRATIONS n° 1175** (Baudouin MASSART).

Dernières acquisitions de la bibliothèque.

Paul HALTER

Président de la

Fondation Auschwitz

Présentation

Nous voilà déjà à l'édition du quatrième volume des *Actes* de notre Congrès International de novembre 1992 sur l'Histoire et la Mémoire des Crimes et Génocides nazis. La relecture de toutes ces communications et les réactions que nous recevons suite à leur publication, nous confirment, si besoin en était, la pertinence de notre initiative d'il y a maintenant bientôt deux ans. En effet, toutes les thématiques abordées alors restent toujours d'une remarquable actualité du point de vue des tâches que nous nous sommes assignées à long terme. Certaines de ces questions ont déjà reçu des réponses satisfaisantes, d'autres restent ouvertes et attendent de nouvelles initiatives pour être approfondies.

C'est dans ce cadre que nous avons voulu donner quelques prolongements concrets aux réflexions déjà fort avancées qui ont eu lieu dans deux des Commissions de notre Congrès : «Histoire et mémoire» d'une part, «Médias et mémoire» de l'autre. Ces deux Commissions, on s'en souvient, avaient mis l'accent sur la nécessité d'instituer des Archives Orales relatives aux témoignages des survivants des camps de concentration et d'extermination. Aussi, en étroite collaboration avec la Fondation pour la Mémoire de la Déportation de France, nous avons organisé à Paris une importante Rencontre Internationale sur la captation audiovisuelle des témoignages de rescapés.

Cette nouvelle initiative de ces deux Fondations a rencontré le plus vif succès auprès des milieux intéressés. Y ont pris part des responsables des Archives Orales des diverses institutions concernées ainsi que des équipes audiovisuelles venues de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Angleterre, de Pologne, des Etats-Unis, d'Israël, d'Australie et du Brésil.

Cette Rencontre au Palais du Luxembourg à Paris (Salle Médicis) s'avérera, nous en sommes persuadés, d'une grande portée quant à l'avenir puisqu'il s'agit de la captation, de la conservation et de la diffusion de la mémoire des crimes et génocides nazis, de notre mémoire.

Dans notre prochaine livraison, nous serons en mesure de vous livrer le premier bilan de cette nouvelle initiative. Il va de soi que nous envisageons, en collaboration avec la Fondation pour la Mémoire de la Déportation de France, l'édition des Actes de la rencontre de septembre.

La perspective des extraordinaires et multiples activités de commémorations du cinquantième anniversaire de la Libération ne doit pas nous faire oublier le travail rigoureux et à long terme que nous sommes appelés à accomplir.

Je tiens à remercier ici tous ceux et celles qui nous aident d'une façon ou d'une autre à réaliser tous nos projets.

Francine FOURNIER
Sous-Directeur général
pour les Sciences
sociales et humaines,
UNESCO

Allocution d'ouverture (*)

Excellences, Messieurs les Ambassadeurs et Représentants du Corps Diplomatique, Messieurs les Ministres, Madame le Recteur de l'Université Libre de Bruxelles, Monsieur le Président de la Fondation Auschwitz, Mesdames et Messieurs,

C'est pour moi un grand honneur de représenter le Directeur général de l'UNESCO au Congrès international «Histoire et mémoire des crimes et génocides nazis». Il ne s'agit pas d'une formule de politesse. C'est un honneur singulier, en effet, de prendre la parole devant le courage, la noblesse d'âme et la fidélité.

Courage, noblesse d'âme, fidélité, personnifiés ici par ceux et celles qui ont vécu les terribles heures et années d'Auschwitz, ceux et celles qui ont souffert et vu souffrir l'indicible dans ce camp et dans les autres, qui ont survécu ou qui ne sont plus. Je les salue.

La présence aujourd'hui de témoins directs, de leurs familles et amis, mais aussi de chercheurs, d'intellectuels et de représentants publics, démontre non seulement ce sentiment de fidélité mais aussi la lucidité des organisateurs et participants de ce Congrès.

Nous vivons aujourd'hui une période de bouleversements socio-politiques qui mettent en lumière l'absolue nécessité de la mémoire et de la reconnaissance de l'histoire. De cette histoire si proche et si lourde de leçons.

Né en 1945, sur les ruines de cette «grande et terrible guerre» à laquelle se réfère le préambule de l'Acte constitutif de l'UNESCO, le système de Nations Unies a comme finalité la tâche difficile, mais combien fondamentale, de pré-

(*) Allocution prononcée le 23 novembre 1992.

server les générations futures du fléau de la guerre, de créer les conditions nécessaires au maintien de la justice et du respect des droits fondamentaux de la personne, des droits des nations, grandes et petites, et de favoriser le progrès social.

L'UNESCO, qualifiée par M. Pérez de Cuellar de «conscience du système des Nations Unies», oeuvre à la consolidation de la paix par l'éducation, la science, la culture et la communication. A ce titre, elle est un acte de foi en l'humanité. Mais nous nous rappelons ici que la connaissance peut être pervertie. L'UNESCO a la responsabilité de veiller à ce qu'elle demeure le ferment d'une société meilleure.

Compte tenu de ce mandat et de l'importance de l'événement, le Directeur général de l'UNESCO a accordé le patronage de l'Organisation à ce Congrès de 1992. La mémoire de l'histoire tragique d'Auschwitz-Birkenau doit être entretenue à travers le temps comme un témoignage et un avertissement terrible pour les générations à venir.

C'est sur ce site qu'ont été perpétrés les crimes les plus monstrueux contre l'humanité : le génocide des Juifs et des Tziganes, le massacre des Slaves, des prisonniers de guerre et des résistants de toute l'Europe. Là qu'ont été systématiquement affamés, torturés, assassinés plus d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants.

Vous vous souviendrez sans doute qu'à la demande du Comité International d'Auschwitz, le Gouvernement polonais à obtenu de l'UNESCO en 1979 que le site d'Auschwitz-Birkenau soit inscrit sur la liste du patrimoine mondial, en tant que, je cite, «monument du martyre et de la résistance de millions d'hommes, de femmes et d'enfants» et afin que cette mémoire conservée «contribue à maintenir la paix dans le monde».

Les programmes de l'UNESCO de l'éducation pour la paix se poursuivent dans le cadre de la Recommandation de 1974 sur l'éducation pour la compréhension, la coopération et la paix internationales et l'éducation relative aux droits de l'homme et aux libertés fondamentales. Cette Recommandation vise à introduire comme élément essentiel de l'enseignement l'acquisition de connaissances et le développement d'attitudes permettant le respect mutuel entre les personnes et les groupes, la tolérance et la solidarité.

Il est à cet égard réconfortant de constater que la Fondation Auschwitz accorde une attention particulière et constante aux problèmes pédagogiques. Je voudrais en particulier citer la Rencontre pédagogique internationale «La mémoire d'Auschwitz dans l'enseignement» tenue à Bruxelles, en novembre 1991. Lors de cette rencontre, des pédagogues et des enseignants venus de France, de Pologne, des Pays-Bas, d'Autriche, d'Italie, d'Allemagne et de Belgique ont comparé les programmes scolaires de leurs pays respectifs et ont confronté leurs expériences pédagogiques en la matière. Les travaux qui se poursuivront durant ce Congrès de 92 permettront de développer plus avant nos connaissances et compétences et, par la diffusion et l'acquisition des unes et des autres, promouvoir le respect des droits et des libertés.

Suite à la Conférence mondiale de Yamoussoukro, l'UNESCO a lancé un appel solennel pour la contribution au développement d'une culture de paix. A cet égard, d'importants efforts ont été déployés en vue d'étudier comment se forment et sont diffusées les «images d'ennemis», et d'encourager les Etats membres à créer des équipes conjointes pour la rédaction de manuels d'histoire et de sciences sociales dans une perspective transnationale. A sa dernière session, le Conseil Exécutif de l'UNESCO a adopté une résolution invitant le Directeur général à lui présenter un programme d'activités concrètes destinées à promouvoir une culture de la paix. Le Secrétaire général des Nations Unies a, comme vous le savez, présenté un rapport intitulé «Agenda pour la paix : Diplomatie préventive, rétablissement de la paix, maintien de la paix» où il est question de «construire la paix». Cette partie de l'Agenda nous concerne au plus haut point. Vos travaux et vos réflexions, là encore, nous aideront à préparer notre programme et répondre à l'invitation du Secrétaire général.

Mesdames et Messieurs,

Au vu des persistantes tentatives de négation de l'holocauste et des génocides nazis, de banalisation des crimes du national-socialisme, au regard aussi de la résurgence des mouvements néo-fascistes, racistes, antisémites et xénophobes, il est urgent de réagir, de proclamer notre adhésion à la démocratie, aux droits de l'homme et à la liberté.

A cette fin, s'est tenue récemment, du 23 au 24 juin 1992, au Siège de l'UNESCO et sous les auspices de notre Organisation et du Centre Simon Wiesenthal, une Conférence internationale sur le thème «L'éducation pour la tolérance : le cas de l'antisémitisme résurgant». Le débat a contribué à l'action éducative que mène notre Organisation en faveur des valeurs fondatrices de la démocratie et de la paix.

De même, dans cet esprit, l'UNESCO apportera son aide pour la publication prochaine d'un recueil de poèmes écrits par des déportés du Camp de Dachau, intitulé «Cent poèmes de Dachau». Que la beauté ait pu naître d'un malheur et de souffrances aussi inouïs justifie notre confiance en l'être humain.

Mesdames et Messieurs,

Les travaux que vous entreprenez s'inscrivent dans une actualité troublante. Nous voyons autour de nous et sous différents cieux la guerre, l'intolérance et le refus de l'autre. Mais la tentation de céder à un sentiment d'impuissance doit absolument être contrée. Nous devons poursuivre avec acharnement et plus que jamais notre action et nos réflexions. Les travaux de ce Congrès inspireront le programme de l'UNESCO et je lui souhaite plein succès.

René RAINDORF

Amicale des Ex-

Prisonniers

Politiques d'Auschwitz-

Birkenau - Camps et

Prisons de Silésie

(Belg.)

Mon expérience avec le Comité International d'Auschwitz (1944 -1954 -1965) (*)

Pendant mon séjour à Auschwitz-Birkenau (7.4.1944/24.1.1945) je ne connais du Comité International d'Auschwitz (C.I.A.) - qui fonctionne déjà - que son existence chuchotée par des anciens, dont le bruxellois Littmanovitch.

Mais notre camarade Hermann Langbein - qui en fut l'âme - en parlera à notre Colloque avec toute la compétence requise. J'en profite pour me joindre à l'hommage rendu pour les 80 ans d'âge que Langbein, mon ami, mon frère, atteint cette année.

Le seul souvenir qui se rattache à cette période, dans mon commando à Laurahütte (Siemanowice) de la Rheinmetall-Borsig, c'est la sentence très humaine (25 coups de nerf de boeuf) qui frappa le sabotage de mon tour «Skoda» en octobre 1944. Des amis bien placés à la «Politische Abteilung» (Administration politique du camp) m'ont sauvé sans aucun doute d'un châtement bien plus sévère.

⁽¹⁾ Camp central

Par contre, en 1945, à Mauthausen «Stammlager»⁽¹⁾ (Russenlager = camp hôpital) la solidarité du Comité International, via le délégué belge Bill Hoorickx, et via le français Jacques Bergier me sauva trois fois la vie.

* *
*

(*) Communication prononcée le 25 novembre 1992 à la Commission «Milieux de mémoire». (Président de séance : Mr. W. Ugeux, Prof. Honoraire, U.C.L.).

A mon souvenir, un hiatus d'une dizaine d'années sépare la libération de la reconstruction d'un C.I.A. organisé - au-delà de rencontres amicales informelles - jusqu'en 1954-55.

C'est à cette époque que l'idée de le recréer prend corps, à la suite de plusieurs années de turbulence dans le paysage politique international, le développement de la guerre froide, la mort de Staline, la fin de la guerre de Corée trois mois plus tard, la libération de l'Autriche de l'occupation quadripartite en quatre zones, la réconciliation Khrouchtchev-Tito, la fin de la première guerre d'Indochine.

Dans cette relative «détente» (1955-1960) - malgré la brutale répression en Hongrie - dans la guerre froide, les éléments intéressant directement l'action internationale des prisonniers politiques - et particulièrement des anciens d'Auschwitz - concerneront en particulier la poursuite de crimes contre l'humanité d'une part, le paiement de dédommagements aux forçats des usines nazies - et à leur héritiers d'autre part.

Seuls les événements tragiques de Budapest en novembre 1956 poseront problème.

* *
*

Ces dix années (1945-1955) voient la création en Belgique d'organisations nationales, régionales, locales de prisonniers politiques dans la Confédération Nationale des Prisonniers Politiques et des Ayants Droits (CNPPA). En Europe de l'Ouest, situations comparables mais pluralité d'organisations.

Parallèlement les Amicales de camps regroupant les rescapés, les veufs ou veuves, les orphelins nouent des contacts entre elles - qui aboutiront plus tard à la constitution d'une Fraternelle des Amicales de camps, dont le premier président fut le Dr. Walter De Veen, aujourd'hui décédé.

Dans le développement de ces deux mouvements parallèles et complémentaires, il est entendu que la CNPPA se spécialise dans la défense des revendications matérielles des Prisonniers Politiques et Ayants Droit, tandis que les Amicales donnent la priorité aux revendications morales, et à la solidarité plus proche, plus directe, avec les familles des camarades disparus au camp.

* *
*

Ce qui est vrai en Belgique est ailleurs différent, même en France, où coexistaient tant bien que mal plusieurs organisations de déportés, plusieurs amicales, juives ou non, d'anciens d'Auschwitz.

L'Italie et l'Allemagne Fédérale - grands pays - se signalent par plusieurs groupements régionaux, mais la Vereinigung der Verfolgten (VVN) (victimes de la répression nazie) en Allemagne et l'ANED en Italie sont nationaux.

Dans les pays de l'Est - URSS en tête - tout est inversé. On y trouve en général une seule organisation d'anciens combattants - plus ou moins vivante - étroitement et parfois soupçonneusement contrôlée par le pouvoir. Prisonniers de guerre, résistants, prisonniers politiques ou raciaux, ou simplement anciens combattants coexistent.

Aucune amicale de camp n'est pratiquement tolérée, ce qui crée une distorsion supplémentaire entre l'Est et l'Ouest.

La naissance de Comités Internationaux des divers camps entraîne - bon gré mal gré - la désignation par les associations uniques de l'Est de «délégués» ayant séjourné au camp correspondant.

* *
*

Par ailleurs, la naissance de la Fédération Internationale des Anciens Prisonniers Politiques (FIAPP) devenue un peu plus tard la Fédération Internationale des Résistants (FIR) entame un regroupement européen vite contrarié par la guerre froide, entre unitaires ou sectaires, prosoviétiques ou anti-soviétiques. Les Comités Internationaux des camps, qu'ils continuent, qu'ils renaissent ou naissent, sont une réplique aux dangers nouveaux, à la guerre froide, aux guerres de décolonisation, au réarmement allemand - qui n'allait alors pas de soi. Ce n'est que vers les années 1960 que les Comités Internationaux se rencontrent entre eux plus ou moins formellement jusqu'à nos jours. Le CIA aujourd'hui, et son président Maurice Goldstein sont un moteur de cette concentration.

En 1954-55, le CIA après des années de rencontres épi-sodiques et informelles, se restructure, notamment autour de deux axes principaux : la poursuite des auteurs de crimes contre l'humanité, la campagne visant à arracher des réparations pour les prisonniers-forçats aux firmes industrielles qui les avaient exploités via la S.S.

La secrétaire et la présidente de l'Amicale des Prisonniers Politiques à Auschwitz et des Camps de Silésie, Renée Van Hasselt et Mariette Altorfer m'avaient généralement précédé dans cette première période et Herman Langbein lui-

même évoquera mieux que moi toutes les activités du CIA et de sa direction, dont il était le moteur.

Nous avons vu précédemment que les organisations membres étaient de nature diverse. A l'Est, très liées au pouvoir, représentées par des délégués pas toujours anciens d'Auschwitz, attentifs aux priorités politiques du régime qu'ils représentaient.

Comme le dit joliment Maurice Goldstein, les amicales de l'Ouest sont surtout gardiens de la solidarité et de la mémoire, les organisations de l'Est ont des objectifs liés à la politique soviétique, par exemple, contre les armes atomiques et le réarmement allemand.

* *
*

En mai 1956, se tient une Conférence Internationale à Varsovie et à Auschwitz, centrée sur les crimes contre l'humanité, et essentiellement sur les criminelles expériences «pseudo-scientifiques» pratiquées à Auschwitz sur des prisonnières, généralement juives, par le Dr. SS. Clauberg, incarcéré en Allemagne pour ses crimes.

Je dirige à cette occasion une délégation belge composée de deux médecins et d'un autre Prisonnier Politique, Géo Vanden Eynde.

Depuis 1955, le CIA et Langbein travaillent sur ce dossier exemplaire avec le Parquet de Kiel et recherchent les rescapés témoins - rares, évidemment.

La réunion suivante en octobre s'occupe notamment du bilan de l'Affaire Clauberg, et aussi de l'intervention de la direction du CIA auprès de «I.G. Farbenindustrie» et d'autres entreprises qui avaient bénéficié du travail des esclaves concentrationnaires.

En 1957 à Francfort, le projet de monument international à Birkenau se concrétise par un prestigieux Comité de Patronage, un jury d'examen des projets présidé par le sculpteur britannique Henry Moore et, notre regrettée vice-présidente française, Odette Elina, en assume la responsabilité exécutive.

L'écrivain polonais Tadek Holuj est nommé président du CIA et Langbein confirmé au Secrétariat général.

C'est en 1958 que nous avons un premier écho de la bagarre qui se déclenche à propos d'une préface demandée par les éditeurs du «Auschwitz Buch» à Hermann Langbein, dont le texte - 34 ans plus tard - apparaît pourtant inattaquable. Mais à l'époque...

Le travail du CIA et du secrétaire continue. A Amsterdam en 1958, il est beaucoup question des poursuites en République Fédérale d'Allemagne à l'initiative du CIA contre le sinistre S.S. W. Boger, de la «Politische Abteilung», tandis que le Dr. Clauberg meurt en détention préventive, éteignant ainsi l'action judiciaire contre lui.

1959/1960, marqués par l'enlèvement et le procès de Eichmann à Jérusalem - que l'Amicale belge illustre par une conférence au Palais des Beaux-Arts avec l'historienne française Olga Wormser-Migot - voit également l'action se développer contre le «Lagerarzt» Kremer à Münster.

Les rassemblements de fonds s'organisent pour le monument de Birkenau, y compris en Belgique.

* *
*

Mais les contradictions s'aiguisent autour de l'exclusion du Parti Communiste autrichien de Hermann Langbein, pour divergences politiques sérieuses. Plusieurs organisations de l'Est font connaître leur refus de collaborer dorénavant avec le CIA si le secrétaire général Langbein - dans lequel «ils n'ont plus confiance» - n'est pas remplacé.

En novembre 1960, à Strasbourg, moi-même enfermé dans une volonté d'unité «à tout prix» et une discipline d'autant plus contraignante ici que je mène à l'intérieur du Parti Communiste un autre combat contre la ligne politique, je participe à l'acceptation du remplacement de Langbein par Holuj, tandis que le Professeur Robert Waitz (Strasbourg) est devenu président du CIA.

J'ai pu apprécier plus tard la valeur des pressions des amis est-allemands et hongrois déclarant Langbein «persona non grata» dans leurs pays, quand pour des motifs analogues, j'ai été moi-même de «facto persona non grata» en juillet 1963 en URSS, quoique invité régulièrement par le CIA à une réunion du Comité Directeur.

Il y a 20 ans que j'ai exprimé à Langbein mes excuses pour mon incorrection de 1960.

* *
*

Le travail continue, notamment pour le choix du projet et le financement du monument de Birkenau. En Belgique, en décembre 1960, en pleine grève des fonctionnaires, la présidente Mariette Altorfer et moi-même avons arraché - quoique grévistes - au Ministre des Travaux Publics Van Oudenhoven (Prisonnier Politique) un subside important pour le monument.

L'Union des déportés juifs en Belgique avait entretemps adhéré au CIA. Je représentais donc au Comité Directeur l'Amicale et l'Union.

A l'Assemblée générale de Varsovie en 1961, l'Union et l'Amicale avaient chacun leur délégué. L'orientation plus politique et moins revendicatrice se précise.

Pour 1962, on peut signaler un rapprochement Hiroshima-Auschwitz avec présence de moines bouddhistes à Auschwitz - et même à Bruxelles, reçus avec nous par le Bourgmestre.

En 1962, toujours à la recherche de fonds pour le Monument international, outre les actions quotidiennes de l'Amicale, nous concevons l'idée d'un récital de gala que pourrait donner à Bruxelles David Oïstrakh, un des plus grands violonistes vivants.

Une démarche avec Paule Halter chez la Reine Elisabeth de Belgique - déjà membre du Comité de Patronage du Monument - l'amène à intervenir auprès du Ministre soviétique de la culture, Ekaterina Fourtseva et nous obtenons le concours de David Oïstrakh pour un récital de violon à la salle Henry Le Boeuf du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles le 22 décembre 1962.

C'est évidemment un succès éclatant, de prestige, de propagande, et bien entendu de finances dont, 30 ans après, les protagonistes se souviennent encore...

Nous récidiverons d'ailleurs en 1963, par une avant-première au Théâtre National de la «Résistible ascension d'Arturo Ui» de Bertold Brecht, avec un succès équivalent.

Le Comité directeur du CIA en 1962 à Budapest reçoit un rapport de gestion du secrétariat général transféré à

Varsovie, plus centralisateur et autoritaire que ne l'était la pratique du secrétariat à Vienne précédemment. L'accent est mis plus qu'avant sur les problèmes liés aux essais nucléaires à proscrire le danger ouest-allemand, etc... et moins sur la revendication à l'égard des deux Allemagnes, la DDR refusant d'ailleurs toute idée de réparation.

En 1963, participant au Comité Directeur qui se tient à Moscou, on ne me délivre pas de visa, sans motif avoué. J'ai télégraphié une protestation au Président Waitz. Rien n'y fit.

Le Bulletin du CIA édité périodiquement à Varsovie a donné un bref compte-rendu, sans allusion à l'incident, bien entendu.

L'Amicale belge est toujours préoccupée du financement du Monument de Birkenau, pour lequel une équipe de sculpteurs italienne a remporté le concours, en 1964, je pense. Nous avons encore obtenu quelques contributions importantes dont une me reste en mémoire, celle du Comité Chinois pour la paix, symbolique pour nous, Européens, d'un montant de 6.000 dollars US.

En 1964, ma participation au Comité Directeur de Paris ne souleva évidemment aucun problème. Je me souviens que l'ensemble des contributions de la Belgique, depuis le patronage efficace de la Reine Mère Elisabeth jusqu'aux autres actions évoquées ci-dessus ont été chaleureusement appréciées par le Président Waitz et le Comité Directeur.

Une réunion à Bruxelles de responsables des Comités Internationaux de Dachau, Mauthausen, Neuengamme, Sachsenhausen et Auschwitz me vit remplacer le Secrétaire polonais au pied levé. Sur le problème délicat de l'arrêt des essais nucléaires dans l'espace - qui avait été rejeté par la France, je me suis associé à la position d'abstention du président de Dachau, le Général Médecin Guérissé, ce qui n'aura pas plu à tout le monde...

En février 65, se tient à Prague un Comité Directeur particulièrement administratif dont je n'ai pas gardé un souvenir très particulier. Toutefois comme en 1964, la conception du Musée d'Auschwitz, la question des musées nationaux mais surtout la bataille pour ou contre la création d'un bloc spécial pour le martyrologe spécifique des Juifs soulève des passions peu ordinaires.

* *
*

Je n'ai pu assister pour raisons personnelles à l'Assemblée générale de 1965 en Pologne. Le Dr. Maurice Goldstein a été élu représentant de la Belgique au Comité Directeur.

* *
*

Je garde de cette expérience de travail collégial international un souvenir positif. Le poids des contingences politiques de la guerre froide, des événements de 1956 à Suez, à Budapest, et même à Varsovie, les priorités divergentes des uns et des autres ont évidemment compliqué la tâche.

Les comités internationaux de camps, y compris le CIA, affrontent maintenant de nouvelles difficultés, depuis l'effondrement des régimes de l'Est européen, et l'urgence d'assurer la relève, dont la création de la Fondation Auschwitz de Belgique est la meilleure illustration.

Hanna LEVY-HASS
Union des Combattants
anti-nazis et Victimes
du nazisme (Israël)

L'essentiel sur l'Union dans le contexte d'Israël (*)

Mesdames et Messieurs,

Le sujet choisi pour m'exprimer devant vous est plutôt restreint : c'est le résumé d'une histoire bien modeste et simple : la formation et le chemin parcouru par une petite association d'après-guerre, en Israël : l'Union des Combattants anti-nazis et Victimes du nazisme.

Vu que de telles associations des *milieux de mémoire*, plus vastes et majoritaires ont été et sont encore assez nombreuses - Israël en est riche - il faut signaler que notre Union, si minuscule qu'elle fût, occupait dignement sa place parmi les autres milieux de mémoire. Donc, il faut la voir dans les contours de l'ensemble des supports militants de la Mémoire dans l'Etat d'Israël.

1. Et pourtant, *le début* de toutes ces associations a été plutôt *spontané, anonyme* pourrait-on dire. Le premier abord, les premiers gestes de tous les gens qui se rassemblaient était plutôt de la réticence, un peu la honte, un peu la peur, le silence surtout. Les milieux officiels et les "anciens" de la population étaient *plutôt réservés*. Et le monde dehors se taisait aussi, comme il s'était tu durant les années de guerre.

La fondation de toutes ces organisations se faisait donc *d'en bas*, par l'initiative directe des gens concernés. Il n'y avait eu aucun signe, ordre ou instruction, aucune initiative officielle pour créer des cadres vivants de survivants, pour conserver des supports de la mémoire. Le réseau des associations israéliennes pour préserver la mémoire de la Shoah s'est tissé de *soi-même*, d'en bas.

(*) Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Milieux de mémoire» (Président de séance : Mr. W. Debrock, Président Emérite de la V.U.B.).

En général, d'ailleurs, tout au début, *on n'aimait pas beaucoup nos histoires...* Ni ici, en Israël, ni ailleurs, auparavant. Par honte ou parce qu'on se reprochait de n'avoir pu aider, empêcher... Ou bien par une vague sensation de culpabilité : on a su, on n'a pas su...

2. Il n'empêche que la *conscience* historique et publique de milliers de gens concernés, survivants *a eu le dessus*.

Les premiers à s'associer ont été les anciens combattants, soldats, invalides, partisans, etc... qui avaient pris part aux batailles, du côté des forces armées des Alliés (rappelons, entre parenthèses, qu'un million et demi de Juifs sont tombés sur le champ d'honneur, côte-à-côte avec les troupes alliées dans ces années de la Seconde Guerre mondiale).

De nombreuses autres organisations fondées pour perpétuer la Mémoire ont créé, dès les premières années de l'Etat d'Israël, *de nombreux lieux de mémoire* sous forme de Kibboutsim (comme celui des Combattants des ghettos au nord du pays, en Galilée, et celui de Yad-Mordekhaï - du nom de Mordekhaï Anglevitch, dirigeant du soulèvement du Ghetto de Varsovie - au coin extrême Sud-Ouest du Nègaeo). Parallèlement on a créé des centres d'études et de recherches : Morèchet, Massoa, Musées, etc... L'association des Invalides de guerre a été particulièrement militante pour préserver la vérité historique et faire valoir leurs droits de guerre.

3. Notre Union des Combattants anti-nazis et Victimes du nazisme fut créée dans les années 50, au début et durant *la guerre froide* Est-Ouest. Ce fut aussi l'époque de nombreuses *scissions* qui reflétaient des conceptions différentes et opposées, les controverses idéologiques et la lutte idéologique tout court. A l'Ouest se dessinait nettement la tendance à atténuer l'image des horreurs du nazisme (sans pour autant occulter tout-à-fait le massacre des Juifs) et à fortifier en revanche l'esprit de l'anticommunisme. A l'Est, par contre, le thème de la *solution finale* de la question juive et sa mise en pratique, a été franchement dissimulée ou ne se reflétait que dans l'ombre et dans le cadre du combat contre les régimes et idéologies pro-fascistes en Europe. Bref, dans le cadre de la lutte antifasciste globale.

C'est dans ces circonstances que fut créée notre Union en rassemblant dans ses rangs quelques centaines de militants de gauche - qui se sentaient, se disaient et agissaient *à la fois*

contre le nazisme et le fascisme. L'Union comprenait aussi dans ses rangs des anciens combattants de la guerre civile d'Espagne, des brigades internationales, aussi bien que des soldats de l'Armée britannique de l'Alliance anti-nazie.

Notre Union traçait nettement sa voie : *solidarité, fidélité et unité* avec l'ensemble des militants anti-nazis d'Europe et devint membre de la F.I.R. (Fédération Internationale des Résistants) qui siégeait à Vienne sous l'égide de Moscou (la F.I.R. compte comme membres quelques 65 associations nationales anti-nazies et anti-fascistes des pays d'Europe et d'Israël).

4. Le choix était délibéré tant aussi que la voie à suivre, laquelle fut rude, il faut le dire. Il fallait mener en quelque sorte, une double bataille, à rebours. A l'intérieur d'Israël contre la conception occidentale anti-communiste et *anti-bolchévique*, c'est-à-dire contre toutes les tendances simplistes anti-gauche qui se faisaient jour, *bien que sporadiquement*, parmi les anciens combattants anti-nazis et survivants des camps hitlériens. Et, d'un autre côté, combat à rebours, c'est-à-dire en dehors d'Israël : affronter la tendance qui se manifestait fréquemment *dans les milieux des résistants* à travers l'Europe, à minimiser la Shoa des Juifs, à *l'occulter* et à la cacher sous le tapis de la campagne anti-fasciste globale de l'U.R.S.S.

Souvent, lors des rencontres à l'étranger - et notamment au sein de la F.I.R. - on était confronté à ce genre de jeu de cache-cache. Nous, on en arrivait à d'ardentes discussions entre nous-mêmes : faut-il *supplier* sans cesse les autres de ne pas oublier la Shoa, ou plutôt, face à leur mutisme de principe, *tourner la page* jusqu'à l'heure de vérité ?

On n'oubliera pas à ce propos les efforts passionnants que déployait le Dr. Adolph Berman, Président de l'Union, pour maintenir le sujet au niveau de la vérité historique et de sa dignité. Rappelons que le Dr. Berman est une figure historique émérite, un des dirigeants du soulèvement du Ghetto de Varsovie, assumant le rôle de médiateur avec les militants du côté aryen de la ville et auteur de deux tomes d'histoire sur la vie dans le ghetto, avant et durant le soulèvement.

(Il va sans dire que les efforts du Dr. A. Berman pour préserver la gravité de *l'aspect juif* lors des débats au sein de la F.I.R., ont été poursuivis avec la même insistance par ses successeurs aux instances de la F.I.R.).

5. Au fil des années, notre Union a réussi à se rapprocher des autres associations - milieux de mémoire - en Israël et celles-ci, de leur côté, commençaient à apprécier les valeurs générales de notre Union. Ainsi fut créé un organisme commun qui se présentait à presque toutes les activités, commémorations, manifestations, protestations, etc... (Rappelons notamment la série de marches massives et énergiques contre la prescription des crimes nazis, les activités contre les faux procès anti-nazis en Allemagne et surtout les incessantes protestations contre les stades consécutifs de la recrudescence du nazisme - jusqu'à ce jour-même).

Quelques-unes de ces associations les plus en vue devinrent membres de la F.I.R. Quant à la *Fédération Mondiale* des anciens militants juifs anti-nazis et rescapés des camps, elle fut reconnue par la F.I.R. à l'instar des centres internationaux et associations mondiales du même type.

6. *Du côté officiel*, un certain mépris envers les survivants de la Shoa durant les toutes premières années de l'Etat d'Israël, céda la place à un recul devant le passé, surtout au moment du contrat conclu entre Adenauer et Ben-Gourion. Toutes les organisations (gauche et droite) se sont opposées à l'idée de réparations (shiloumim). On considérait cela comme un opprobre et une sorte de pardon et d'oubli du passé. C'était la colère et on l'a manifesté sans arrêt durant de longs mois. C'était considéré comme si on délivrait un certificat de bonne conduite à l'idée d'une *autre Allemagne*, soulagée ainsi, sensiblement, du poids de ses crimes grâce surtout aux agissements du bloc occidental.

Avec le temps, doucement, l'argent à fait le sien. C'est d'ailleurs ce qui a rendu possible la création du grand et prestigieux Mémorial - une sorte de *contre mémoire unique* - dans les monts de Jérusalem - *Yad Vashem*. Mais cela a servi aussi à assurer des ressources aux entreprises de la défense. Pour des réparations individuelles aussi. Par la suite, plus d'une fois on se déchirait devant le dilemme *de la défense et de ses propres besoins matériels*. Mais se dressait aussi le côté moral tout court ! *La Shoa donne-t-elle le droit d'occuper la terre de l'autre et de l'opprimer ?* Un alibi historique au visage hideux !

6 bis. Ceci pour ce qui est du chapitre des réparations. Mais *la prise de conscience* de la Shoa par le grand public d'Israël, au-delà des survivants coïncide surtout avec l'ouverture et le climat autour du *Procès Eichmann à Jérusalem*.

Un procès qui a initié bien des Israéliens et notamment la jeunesse *au gros* du grand malheur. Depuis lors, le culte et la préservation de la mémoire de la Shoah sont devenus *le patrimoine* moral, culturel, historique et politique de l'Etat d'Israël, de ses institutions et de l'ensemble de ses citoyens (bon nombre de Palestiniens inclus !).

La bataille contre la négation, la banalisation et les amalgames n'a pas pris en Israël les dimensions qu'on connaît en Europe. En Israël, pas besoin de *prouver* les crimes nazis ; en Israël, nul n'aurait l'idée de contester ce qui s'est passé...

7. La difficulté commence au moment où l'on se doit d'assumer la réalité du présent. Comme je viens de poser la question à l'instant : la Shoah donne-t-elle le droit d'occuper la terre d'un autre peuple et d'opprimer ce peuple ? Notre Union a milité *fermement et catégoriquement* contre les conséquences de cette situation profondément grave. Elle a figuré dans toutes les activités contre les discriminations sociales et politiques envers les Arabes d'Israël; elle a pris part à la vaste *campagne contre l'administration* militaire dans les régions à population arabe, jusqu'à son abolition définitive, au début des années 1960.

Plus tard, après la guerre de six jours en 1967, nous fûmes dans l'opposition manifeste contre le maintien de l'occupation dans les territoires nouvellement conquis, avec sa politique d'oppression, répression et opérations armées, ainsi que contre les nouvelles implantations dans ces mêmes territoires. On retiendra aussi la part courageuse de notre Union dans la fameuse bataille-grève de la ville arabe Oum-El-Fakhem, dressée contre les menaces du groupe d'extrême-droite israélien Kakh-Kahana (hors-la-loi depuis lors).

Quant aux années les plus récentes, notre Union, côte à côte avec d'autres forces progressistes d'Israël, a soutenu l'*Intifada* dès ses débuts, afin de voir mettre fin à la politique d'occupation et d'ouvrir la voie aux négociations pour la libération et la paix.

Numériquement très réduite avec le temps, notre Union s'efforce pour autant de préserver la conscience et l'image d'un Israël équitable et démocratique.

8. Car en fait, le rôle de notre Union s'exprime surtout au niveau de la réalité israélienne. Quant à parler d'un *bilan*

d'activités pour la *Mémoire*, on peut difficilement dire que notre Union a rempli son *rôle abondant* dans ce domaine. Nous n'avons érigé aucun monument, ni musée. Nous avons juste fait quelques expositions très bien remarquées et tenu de nombreuses conférences et réunions commémoratives devant le grand public, dans les écoles et devant les soldats. Nous avons accueilli de nombreuses personnalités et délégations de l'étranger (*dont celle très importante de la F.I.R. en 1988*) ainsi que d'autres invités. De sorte qu'ils ont tous eu d'excellentes possibilités et sources pour connaître et apprendre le mieux possible la complexité de nos problèmes, *notamment celle du problème israélo-palestinien*.

Il n'empêche que nous restons *vigilants* devant les dangers qui, à l'heure actuelle, menacent de tuer la *Mémoire* des crimes, des horreurs et génocides commis par les nazis du IIIe Reich. Tout dernièrement nous avons réagi et protesté devant l'Ambassade allemande à Tel-Aviv contre les attentats et agressions sur les sites de mémoire juifs. De même que, *profondément solidaires*, nous saluons ardemment les marches massives des centaines de milliers d'anti-fascistes à travers l'Europe, repoussant le danger meurtrier des nouveaux nazis et de leurs bandes racistes et xénophobes.

Mais il me serait difficile de prétendre que notre Union tellement réduite pourrait, dans la perspective, s'assigner et assumer à elle seule, de grandes tâches pour conserver la *Mémoire*.

Harold Marcuse
Prof. Dept. of History
University of California
(United States)

Collective memories of the Nazi Concentration Camps in West Germany (*)

Different groups have very different collective memories of National-Socialism in general, and of the concentration camps and Nazi genocide in particular. In this paper I outline the predominant collective images of concentration camps in West Germany since 1945. I use the term memory in a collective sense to refer to an underlying picture of a past event shared by a group of individuals¹. It is not the same as public memory, which denotes an image of the past dominant in the public sphere, whether by its use in the mass and print media, or in representative official commemorative ceremonies. Public memory is much closer to the written history of a period or an event ; its emphases are often very different than those in the various group memories². Collectively held images of the past are, however, also shaped by the interpretations available in the public sphere. I will discuss one recent explicit example in conclusion.

Collective memories have their roots in the concrete lived experience of participants and observers, but they are also constructed by the dissemination and ritual reiteration of information about a historical event³. Remembering experiences and constructing memories are both selective processes, so that while experience is one determinant of memory, it is by no means the sole one. Rather, memory is also constructed according to the present agendas of individuals and groups who wish to exert influence in the public sphere.

Before one can analyze the various collectively remembered and publicly propagated images of the Nazi camps,

(*) Communication delivered the 26th november 1992 at the Commission «Histoire et mémoire». (President of the Session : J.J. Heirwegh, Dir. Centre d'Histoire Econ. et Soc. U.L.B.).

it is necessary to differentiate between the types of camps that are usually subsumed under the term «concentration camp»⁴.

The first type I will call the early concentration camp, a prison or internment camp serving to discipline or neutralize certain groups through work, torture or murder.

The second type, the «systematic» extermination camp, was erected as part of the so-called «Final Solution of the Jewish question» beginning in 1941 ; it served solely to murder large groups of people, process their belongings, and dispose of their corpses (e.g. Treblinka II, Sobibor). These were relatively small installations without prisoners' quarters since victims were taken directly from the train platform to undressing rooms to the gas chamber.

Thirdly, after the downturn of Germany's fortunes in the war in 1942, the exploitation of the exterminees' labor before their murder became desirable, and a combination of the two types was created : at camps such as Auschwitz-Birkenau and Maidanek murder and production facilities existed side by side.

Finally, during the last six months of the war, the rationalized extermination of human life was discontinued, and the camps of all three types which remained under German control became infernos where prisoners were left to die of starvation and disease, or were shot or burned alive in a last ditch effort to kill them before they could be liberated.

The public memory of the National-Socialist concentration camps begins with this last image.

I. The Allied Image of the Concentration Camps, 1945-46

In spite of surprisingly detailed information available abroad about the Nazi genocidal programs prior to 1945, before the first unevacuated German concentration camps were captured by the Western Allies in April 1945, there was no concrete popular conception of the conditions in the camps in the international public sphere ⁵. The situation changed radically during the last two weeks of April 1945. On 12 April, just as the first horrifying pictures of the liberated camps were appearing in United States' and British newspapers, Allied Commander-in-Chief Eisenhower viewed the remains of Buchenwald subcamp Ohrdruf (near

Gotha in Thuringia) with Generals Patton and Bradley. Eisenhower was shocked ⁶. Soon afterward he ordered every nearby unit which was not engaged in active combat to tour the camp, and he called for visits by delegations of US Congresspersons, British members of Parliament, and top representatives of the US news media ⁷. The groups hastily assembled and arrived on 24, 21, and 25 April, respectively ⁸. Especially the reports by and about the group of publishers and editors contributed to the establishment of the popular image of the concentration camps as festering sites of torture and mass death ; these men were directly connected to an estimated 1/3 of all US newspapers and 1/4 of all magazines, and some of their reports were serialized by the wire services ⁹.

The publicity about «the» German atrocities, i.e. about those which the Allies discovered at the end of the war, was not limited to Allied countries, but was also directed at the German populace. The most direct method was to force civilians in nearby towns to view and bury the dead found in the camps. At literally dozens of camps where prisoners were liberated, local residents were rounded up for such tours ¹⁰. Soon afterwards, a more systematic program utilizing the mass media in Germany was implemented in order to reach the rest of the German population. Newspapers ¹¹, posters ¹², picture exhibitions ¹³, pamphlets ¹⁴, radio ¹⁵, and film ¹⁶ were used to inform the Germans about the atrocities. Former inmates who had remained silent under Nazi rule and inmates returning home also disseminated information about the camps ¹⁷. In June, an Allied intelligence officer summarized the effects of this publicity campaign ¹⁸ :

«Within four weeks after V-E Day, almost every German had direct and repeated contact with our campaign to present the facts [about the atrocities]».

The campaign to establish this particular image of the «death camps» (as they were generally called in the US) in German popular consciousness continued with the reporting on the Nuremberg trials and mass screenings of a German version of the film *Death Mills* in 1946 ¹⁹. Thus the dominant image of the Nazi camps abroad and in the German **public** sphere (i.e. especially the mass media) from the end of the war until the end of the Nuremberg trials was one of piles upon piles of emaciated, diseased, and brutally mistreated corpses. The victims were, as we are told in *Death Mills*, «of all religious faiths, of all political beliefs »;

there is no differentiation among the dead, no hint, for instance, that Jews comprised the vast majority of the religious victims²⁰.

However, although this conception of the camps was firmly established in the international public sphere, most Germans harboured a quite different picture, as studies conducted as early as the summer of 1945 show²¹.

II. The German Image of the «Clean Camp» (1947-1955)

The prevailing German image of the Nazi camps after the war was rooted in the peculiar nature of how the «pure» concentration camps were experienced by the bulk of the population during the Third Reich ; it was formulated in contradistinction to the picture propagated by the Allies. As I will argue, memories of the camps were already being intentionally shaped by the policymakers of the Nazi Party *as the camps were being experienced*.

During the 12 years of the Third Reich, the overwhelming majority of the German populace had received at least secondhand knowledge about the inner workings of the concentration camp system as a system of political repression, and a substantial proportion of the population had heard at least rumours about the extermination camps²². However, because of the stringent control of information circulating in the public sphere²³, the only explicitly tolerated image was a relatively harmless official picture of what I will call the «clean» concentration camp²⁴. This official image was one of orderly, spartanly efficient camps designed to «educate» persons with «asocial» behaviour to become productive members of the German racial collectivity, and to isolate incurable social and racial «parasites» from productive members of society. The well-known inscription «Arbeit macht frei» on many concentration camp gates, and the slogan painted in huge letters on the roofs of the main camp building in Dachau and Neuengamme :

«There is only one way to freedom. Its milestones are : Obedience, Industriousness, Honesty, Orderliness, Cleanliness, Sobriety, Truthfulness, Self-Sacrifice, and Love of the Fatherland».

reflect this official image of the camps. In the words of a 1933 article in the *Munich Illustrated News*, in Dachau

«Members of the *Volk* who had fallen victim to foreign seducers... are being educated to become useful members of the National-Socialist state by the healing effects of productive work and tight discipline»²⁵.

By that time, at least 12 people had been tortured to death in the camp²⁶. In December 1936 the official illustrated newsweekly of the Nazi Party described the Dachau concentration camps as «clean», «immaculate», «beautiful», and «orderly»²⁷.

However, the rumours and unofficial information about the camps were not as rigidly repressed as other illegal discourse, as long as they remained within certain limits. Since the concentration camps drew their **mass** disciplinary power primarily from the frightening associations coupled with them (as opposed to the actual experience of arrest, which was ultimately limited to a minority), such unconfirmed rumours served to heighten the indirect disciplinary power of the camps. Indeed, all official descriptions of the camps refer implicitly or explicitly to the existence of a differing popular view, a critical anti-truth about the concentration camps. The first pictures of Dachau were published under the title «The Truth about Dachau»²⁸, and in 1934 the commander of the Oranienburg concentration camp near Berlin published a book about his camp entitled «**Anti-Brown-Book**»²⁹. The latter admitted that «some of the arrestees received treatment that was not all too gentle,» but reasoned that that had been a «compelling necessity» because they had fought ruthlessly against the National-Socialist vanguard. Between the glowing lines of the 1936 Party newsweekly report, forced castration in Dachau is mentioned (against which a prisoner could supposedly appeal), as is the fact that «all legal means» were used against intractable persons. What that meant in those years of state fostered street violence and after the passage of the 1935 Nuremberg racial laws should have been quite clear to every reader - although such conclusions could only be drawn in private.

It should be noted that official reports about the concentration camps had tapered off by the time the war began, and that propaganda efforts concerning the mass executions and exterminations camps after 1941 were limited to disclosures using distortingly euphemistic terms such as «very strict measures,» or «special treatment» (of the Jews)³⁰. In 1943 Hitler ordered that in all official pronouncements

(which included the controlled press), «transport of the Jews» be substituted for «special treatment» and that «final solution of the Jewish question» be replaced by the «complete mobilization of Jewish labor.» Thus the publicly shared knowledge about the camps was essentially frozen or moved back to the pre-»Final Solution» level, i.e. where «the camps» were supposedly labor camps.

There is also convincing evidence that Nazi policymakers were quite aware of the absolute amorality of their programs of extermination and thus wished to conceal their genocidal activities both from contemporaries and posterity ; one need think only of the lack of high-level written orders charting the course of the various murder campaigns ³¹, or the concerted effort to efface extermination camps after their «function» had been fulfilled (e.g. Treblinka) ³², or at least to destroy incriminating documents in the last days before liberation. The necessity of concealing the murder programs from posterity was emphasized by Himmler in his widely quoted October 1943 speech at a gathering of SS leaders in Poznan ³³ :

«Most of you know what it means when 100 corpses are lying side by side, when 500 lie there or 1,000... This is the most glorious page in our history, one which has not been written and which shall never be written».

Important in this context is that the official public portrayal was not only designed to erode potential protest ³⁴, but that it was also explicitly intended to make an exculpatory writing of history possible, even at a time when the Nazis were planning to write that history themselves. The transition to the use of this «clean» image for self-exoneration after the Allies' discovery of the heinous crimes was smooth ; its beginning can be found in statements by Himmler himself.

In april 1945, after months of wavering between obedience to Hitler's «scorched earth» policy and the desire to save his own skin, Himmler met with Norbert Masur, the director of the Swedish section of the World Jewish Congress. As related by his confidant-physical therapist, Himmler responded to Masur's reproaches about the concentration camps as follows ³⁵ :

«They should have been called educational camps, for criminal elements were lodged there besides Jews and political prisoners. Thanks to their erection, Germany, in

1941, had the lowest criminal rate for many years. The prisoners had to work hard, but all Germans had to do that. The treatment was always just.... I concede that [crimes were committed in the camps] occasionally,... but I have also punished the persons responsible'».

Thus for the immediate perpetrators the propaganda lie became the personal lie. Over 30,000 people murdered at Dachau, more than 56,000 at Buchenwald, a nearly equal number at Neuengamme - not to mention the hundreds of thousands upon millions of Jews at the extermination camps, all became «occasional crimes» which had already been expiated. And for those civilians who could deny firsthand (experiential) knowledge of the camps or the centers of physical extermination, the formerly dubious official version became the core of an image of the past which might protect them from the consequences of complicity now that they were at the mercy of their potentially vengeful conquerors : «We did not know !», the ubiquitous popular claim of the post-war years, was born.

In November 1945, in one of the first major civilian commemorative ceremonies for concentration camp victims in occupied Germany, the mayor of Dachau gave this exculpation an especially eloquent formulation. One should know that prior to the First World War Dachau had been best known as an artists' colony, a counterpart to the north-German Worpswede. In a speech in front of numerous representatives of the occupation forces which was broadcast throughout Europe and the United States, he declared ³⁶ :

«Ladies and Gentlemen !

How peaceful life once was here ! Dachau, once the epitome of rural stolidity and earthiness, closely bound to its artists and their noble cultural efforts for more than a century ! To mention only a few of the names that carried Dachau's reputation into the world : Christian Morgenstern,... Karl Spitzweg, Wilhelm Leibl, Lovis Corinth,...

That was once our Dachau !

But then non-local sadists came and settled on the outskirts of our city, and with horror and fear we had to watch as they defiled the name Dachau in the eyes of the entire civilized world.

For twelve long years the concentration camp weighed like a nightmare upon us.

At the beginning sparse reports about the inmates of the camp leaked out to us.

But after construction was complete the hermetic isolation left us with only dark premonitions about the fates and human suffering behind the concrete walls topped with barbed wire....

And the name of our beloved Dachau is associated with all of these cruelties !

But *the real Dachau was different !*

Today, with pure hearts and clean hands this «other Dachau» commemorates all of the victims whose blood has soaked our native soil and whose ash covers the paths within the camp’.

This speech is filled with subterfuges and contradictions. The Dachau concentration camps was all but «hermetically isolated» once construction was complete ; local suppliers entered the camp daily throughout its existence, townspeople worked in the camp factories, and hundreds of prisoners marched through the town to their workplaces in Dachau’s factories. The speech does indicate how specific aspects of the experience of the camp were pieced together to form a memory of the concentration camps that was suitable as the basis for post-war (West) German identity : The populace at large remembered having been essentially ignorant and helpless concerning all that went on inside the camps, thus preserving its «pure hearts and clean hands.» The camps themselves had come from the outside; they had been established by «non-local sadists.» More generally, blame was placed on Hitler, Himmler or the SS, or one spoke of exogenous «Nazis» as perpetrators (as opposed to «Germans» or «we»). Conspicuously, in the speech no mention is made of any systematic extermination of human life (which, although there were no gassing, was also practiced in Dachau).

In the first post-war years, neither the Germans nor the Allies associated with the camps any other extermination scheme than mass death by starvation, epidemics and faceless sadism - the selective beatings and torture of the early camps, and the gassing of the first-phase extermination camps were absent from German and Allied memory. The main difference between the images held by the two groups was that the Allies projected their conception back indeterminately, whereas for the Germans it was limited to a relatively short (and, in that logic, relatively inconsequential) period before the end of the war.

The Germans countered the Allied image of the chaotic death camps with the National-Socialist propaganda image of the clean concentration camps. This duality is mirrored in the subsequent uses of the Nazi camps in general, and Dachau in particular. The Allies used many former concentration camps (esp. those near urban centers) as internment camps for members of the SS, Nazi Party, and German Army³⁷. For them, the symbolism of the concentration camps as concentration camps was an important factor: in Dachau the SS men were imprisoned in the former prisoners' compound, whereas Party and Army functionaries shared more tolerable quarters in the vast SS barracks adjacent to the camp³⁸. In contrast, once the Allies had relinquished the camps, German authorities had no qualms about reusing the physical remains for «practical» purposes, much as the National-Socialists purported to have done. In Dachau and Neuengamme they went so far as to attempt to physically recreate the «clean» camp.

In January 1948 all parties of the Bavarian parliament united to pass unanimously a resolution calling for the conversion of the former concentration camp into an *Arbeitslager*, a forced labor camp for «asocial elements» which would «reeducate the work-shy to be willing labourers»³⁹. The minutes of parliament in 1948 echo almost verbatim the Nazi-era descriptions of «clean» concentration camps quoted above. In Hamburg the situation was only slightly different: the «dirty» camp was mentioned explicitly, but only as a historical aberration which was to be wiped out. In October 1947 the director of the prison authority wrote to the mayor⁴⁰:

‘Concentration Camp Neuengamme weighs like a curse on Hamburg’s conscience, its honour and its reputation. Neuengamme’s reputation of inhumanity and cruel horrors must be eradicated from the memories about our times. Now the opportunity presents itself to build a model penal institution which will restore Neuengamme’s and thereby Hamburg’s reputation. This mark of past shame should be obliterated...’

While a new prison was erected within a year in the heart of the Neuengamme camp, the rapid escalation of the conflict with the Soviet Union prevented the realization of the Bavarian work-camp plan. In April 1948, due to the heightened influx of refugees from the East, the Bavarian parliament decided instead to refurbish all concentra-

tion/internment camps vacated by the Allies for use as refugee camps⁴¹. When the Dachau concentration camp was turned over to German authorities in the fall of 1948, the enormous sum of 5 1/4 million newly minted German Marks was quickly appropriated to convert the barracks not into a temporary refugee camp, but rather into semi-permanent apartments for 2000 refugees. Here the uprooted undesirables from the East were to run their own model community strictly separated from the town, to prove their mettle before being allowed to resettle elsewhere. In the ensuing years, the camp street was paved, street lights installed, flower beds planted, and stores and factories granted concessions in the old camp buildings.

In West Germany, the early 1950's saw a reversal of many of the measures taken to «denazify» public offices. Hand in hand with the remilitarization of the Federal Republic as a member of NATO went a rehabilitation of former Nazis in West German society. Essentially all German perpetrators who had been convicted by Allied courts (unless they were among the few who had been sentenced to death and already hanged) were pardoned and released from custody⁴², and former Nazi Party members comprised the majority of the employees in many government institutions, e.g. in 1951 94% of all Bavarian judges and state prosecutors⁴³. This was just the tail end of a development that had been going on for a number of years⁴⁴, although it was not publicly legalized until 1951 with the passage of a law fulfilling Article 131 of the Federal Constitution. That so-called «131 law» made the reinstatement of all Nazi officials dismissed during denazification **possible**, and in practice essentially no one was refused reemployment. With this legalization of the personal renazification of state offices came the first active German measures to eradicate the Allied image of the camps from public memory. This suppression of history was the counterpart of the physical creation of the image of the «clean» camp.

The first explicit measure was to curtail the commemorative activities relating to the concentration camps which had been organized annually by former persecutees since 1945. After 1951, state representatives no longer participated in memorial ceremonies organized by former prisoners in Dachau. Rather, from 1951 to 1956, the week of the liberation of the concentration camps was chosen as a lavishly endowed national week of commemoration for German «prisoners of war»⁴⁵. Official representatives of the state

spoke instead at patriotic rallies demanding the return of German POWs from the Soviet Union. Also in 1951, the organization of former German Dachau inmates was placed under police surveillance and its activities narrowly circumscribed⁴⁶. In 1953, after a year-long malicious media campaign against an exhibition in the Dachau crematorium which portrayed the «dirty» side of the concentration camp's history, the relics and documents were removed by state officials. The next step, the closing and demolition of the former crematorium itself (the paramount symbol of the «dirty» camps) to public access, was only narrowly prevented by massive international intervention in 1955.

III. The Process of the Historical Rediscovery of Genocide and Murderous Repression, 1957-1965

There can be little doubt that without pressure from abroad, West German authorities would have completely eradicated all physical remains which could trigger associations of the Nazi concentration camps and genocidal programs. From 1945 until today, international attention which focused on the former concentration camps at critical junctures has been crucial in determining the fate of their physical remains. However, whether in Bergen-Belsen, Dachau, Flossenbürg or Neuengamme (the four major concentration camps in West Germany), after the departure of military government until the late 1960's all monuments, museums and ceremonies commemorating National-Socialist state terror were established *solely through the initiative of former persecutees*, and almost always against great resistance on the part of state authorities. Although this rule held true with chillingly few exceptions for two decades, beginning in the second half of the 1950's the emergence of a second public image of the Nazi camps in West Germany can be discerned.

By the late 1950's a new generation old enough to have experienced public life in the Third Reich firsthand, but too young to have occupied positions of responsibility (i.e. especially those born in the later 1920's and early 1930's) began to gain influence in the German public sphere. We can observe a rejuvenation of interest in the darker sides of the Nazi period. By the time of a 1958 lawsuit in Ulm in conjunction with the 131 law, this change in public interest could no longer be overlooked. A former Nazi police sergeant had sued for his reemployment as a high-ranking police officer⁴⁷. When it was discovered that he was res-

possible for the murder of 4000 Jews in Lithuania, there was a vehement public reaction, and politicians were quick to act. The «Central Office of State Judicial Authorities for the Pursuit of Violent National-Socialist Crimes» was created. That Ulm trial marks the beginning of a series of trials which, in spite of their rather narrow judicial scope, made a major contribution to historical and public knowledge of the Nazi camps. In fact, until the 1970's, the most important research on the National-Socialist programs of repression and genocide carried out in West Germany was conducted in conjunction with litigation by this institution ⁴⁸.

At the sites of repression in West Germany the generation of teenagers and students began to show interest in the past. As the historian Peter Steinbach put it ⁴⁹ :

«In the late 1950's the [West German] public sphere split into a group of those who were asking questions, and a group of those who were embarrassed for lack of answers but who made up the bulk of the electorate».

In the summer of 1956 West German newspapers reported critical remarks regarding the neglected condition of Bergen-Belsen made by Winston Churchill and British journalists who had visited the site earlier that year ⁵⁰. A number of youth groups became interested in Belsen and organized commemorative ceremonies. On 20 July 1956 the student government of the University of Hamburg laid a wreath with the inscription : «The students of the University of Hamburg honour the men and women of the other Germany» - referring to the putsch attempt organized by the conservative German military elite on 20 July 1944. In September the trade union youth organizations of Lower Saxony and Luneburg commemorated the «victims of the National-Socialist and communist dictatorships», and resolved to hold a ceremony each year on 17 June, the anniversary of the massive workers' strikes in East Germany in 1953.

What is most striking about these spontaneous outpourings of interest and concern is their historical naivité : the events of 20 July 1944 or especially the invocation of anti-(Stalinist)-communism were far more closely connected to the Nazi power-holders than to the victims in Belsen. On the one hand, the German military men who had tried to depose Hitler in July 1944 had actively engaged in the deportations and genocidal programs that ended in the inferno of that and other camps ; on the other the German

Wehrmacht had used Belsen prior to the construction of the concentration camp as a POW camp where soldiers of the Red Army were confined in an open area and basically left to die. The students not only made no mention of these Soviet victims, they probably did not even know about them. This lack of historical knowledge was typical of the state of public consciousness about the concentration and extermination camps in the 1950's : They were places where terrible things had happened, but there was very little knowledge as to who the victims were or who the perpetrators had been ⁵¹.

In the years between 1957 and 1964, this situation changed dramatically. Teenagers were fascinated by the history of the Nazi period, which, at the popular level, was gradually broadened from the limited post war conception of the concentration camps to encompass the history of the extermination camps. The diary of Anne Frank, which ended with her and her family's deportation from Amsterdam, is a case in point ⁵². The diary was first published in the Netherlands in 1947, then in Germany and France in 1950, and the United States and Britain in 1952. A popular German paperback edition came out in 1955. In 1958 the German author Ernst Schnabel published an immensely popular book which traced Anne Frank's history beyond Amsterdam to the camps at Westerbork, Auschwitz and Bergen-Belsen ⁵³. Not only was the perspective of the victims made accessible to a wide audience for the first time, but it also included a description of the actual experience of the process of extermination.

By that time, the French documentary film «Night and Fog» was being shown in schools throughout West Germany. When the film was first released in 1956, the West German foreign office successfully pressured the French government not to show it at the Cannes Festival ⁵⁴, but several screenings for selected German audiences in the ensuing months received considerable media attention, so that the National Office for Educational Materials (*Bundeszentrale für Heimatdienst*) was obliged to commission a German synchronization ⁵⁵. By spring 1957 the film was being shown in commercial movie theaters throughout Germany, selections were broadcast in the TV discussion program «Panorama», and distribution to educational film suppliers had begun ⁵⁶. An accompanying teacher's guide contained surprisingly accurate and comprehensive information about

the development and inner workings of the concentration camps **and** the programs to murder all the Jews of Europe ⁵⁷.

In the 1960's public interest in and popular consciousness of the Nazi camps was fueled by widely publicized and discussed trials of central figures in the repression, extermination, and exploitation programs, especially the trial of Adolf Eichmann in Israel in 1961 and the Frankfurt Auschwitz trial in 1964 ⁵⁸. Concurrently, pedagogues began to think of ways to teach about the Nazi period - the concept of «coming to terms with the past» (*Vergangenheitsbewältigung*) came into common use ⁵⁹. Theodor Adorno's famous essay : «What is : Working through the Past ?» (1959) was an early attempt to influence this discussion. By the mid-1960's a substantial proportion (but nonetheless a minority) of the population in West Germany had transcended the limited image of the Nazi camps as either hard-line work camps or sites of random mass death.

The interest of this generation coincided with the revival of commemorative activities by the surviving persecutees after those had reached a low point during Cold War suppression and repression. Between 1960 and 1968, cornerstone layings and dedications of memorials and commemorative facilities initiated by groups of former prisoners in Dachau were taking place at an average of 2-3 times per year - with noteworthy public participation and good publicity. By the mid-1960's former prisoners, with the aid of international publicity, had been able to force regional West German to erect a museum in Dachau (1965) and an exhibition in Bergen-Belsen (1966).

IV. The Vicarious Experience of the Nazi Past, 1970-present

This reestablishment of National-Socialist genocide and murderous repression as elements of public memory, however, remained curiously external to the identity of its subjects. Just as the sites of the former concentration camps were sanitized of remains which could conjure up images of the infernal experiences there, the German translation of Anne Frank's diary had been sanitized of most references to Germans as perpetrators. Where Anne Frank wrote of fighting against «the Germans» her German translator substituted «the occupying power» or more generally «repression». On 9 October 1942 Anne Frank wrote in her diary about the Jews deported to the transit camp Westerbork :

«If it is as bad as this in Holland whatever will it be like in the distant and barbarous regions they are sent to ? We assume that most of them are murdered».

The second of these sentences was simply omitted from the translation, so that German readers received no image of the daily terror Anne Frank had to bear.

In historical discourse the Nazi past was conceived of as a set of stereotypes and referred to with such set phrases as the «National-Socialist Rule of Terror», or the «Regime of Injustice.» When German students condemned conservative politicians as «fascists» and «Nazis» in the late 1960's, their reproach was based on rather tenuous links and a superficial knowledge of the inner workings of the Nazi state ; at the same time, they were clearly excluding themselves from the influence of the same traditions.

It was not until the 1970's, with the advent of an even younger generation onto the contested terrain of public memory, that this abstract conception of the past was reconnected to its experiential roots. Beginning in this decade and continuing during the next, the unearthing of the suppressed *Alltagsgeschichte*, the history of everyday life, of the grandparents' generation began⁶⁰. The Nazi past was slowly personalized and localized ; historical knowledge was anchored in the realm of day-to-day life. This development marks the beginning of the integration of the vicariously experienced Third Reich into the personal identities of a not insubstantial minority of younger West Germans. Anniversaries of important dates on the National-Socialist road to carnage drew large crowds, even before the film «Holocaust» opened the floodgates in 1979. The broadcast of that film was as much an effect as it was a cause.

Salient examples of nationally celebrated commemorative events in the 1980s were the 50th anniversary of the Nazi accession to power in 1933, the 40th anniversary of the end of the war in May 1945, and the 50th anniversary of the anti-Jewish campaign of 9 November 1938 in 1988. The latter two events illustrate the intergenerational bifurcation of public memory : in 1985 Bergen-Belsen and Bitburg represented respectively the «dirty» and sanitized images of the Nazi past ; three years later the novel but in the public domain almost exclusive use of the term *Reichspogromnacht* - the night of the pogrom against the Jews -, instead of *Kristallnacht* - the night of broken glass -, testified to the new concreteness of history, while the insensitivity and use of

well-worn stereotypes by parliamentary president Philipp Jenninger in his nationally televised commemorative speech led to his removal from office.

V. Bifurcated Memory and Moral Identity in the 1990's

The Historians' Debate and the resurgence of the extreme right-wing in the late 1980's show, however, that the assimilation of the «dirty» side of the past into personal identity that began in the late 1950's has not been able to attain a hegemonic position in the construction of public memory. Although the bulk of the publications in the Historians' Debate came out on the side that recognized and accepted the ineradicable stain of the Nazi past, the efforts of the revisionist historians to sanitize German history were not insubstantial⁶¹. In conclusion, I would like to outline the consequences of each of the two competing conceptions of the past for the moral nature of present political culture.

In the summer of 1987 a group of prominent historians, sociologists and philosophers in West Germany met to discuss the consequences that the destruction of moral consciousness under National-Socialism has had for the philosophy of ethics in West Germany⁶². The political leanings of the participants ran the gamut from the outer reaches of the mainstream left (e.g. Detlev Peukert, Dan Diner) to the stolidly conservative right (e.g. Heinrich Lübke, Richard Rorty). In his presentation, Karl-Otto Apel, a senior professor and colleague of Jürgen Habermas at the left-leaning University of Frankfurt, asked if the Germans «could have learned anything special from the national catastrophe of the Hitler-years.» In answer to his own question Apel argued that the National-Socialist experience was helping to propel Germany through the «world-historical transformation to post-conventional morality»⁶³.

Heinrich Lübke, a professor who had served at the upper levels of state government (*Staatssekretär beim Ministerpräsidenten von Nordrhein-Westfalen*), avoided such heights of theoretical argument in the application of his theory of «common sense» (he used the English term) to the role the National-Socialist experience has played in West German public consciousness⁶⁴. Lübke argued that most (West) Germans reacted in a «natural» way to the revelations about the concentration camps at the end of the war (i.e. they were horrified), and that their relationship with the past

had only been distorted at some unspecified later date by left-wing critics who claimed that they were repressing the evils of National-Socialism. As evidence for this assertion Lübke offered a novel interpretation of the outpouring of emotion following the broadcast of the film «Holocaust» in Germany in 1979. It was not the painfully shocked recognition and acceptance of one's own past, he argued, but rather the restoration of the traditional integrity of «common sense» as a moral authority. For instance, he claimed, the positive portrayal of Jewish partisan resistance demonstrated that bravery was indeed a virtue and thus rehabilitated the bravery of German soldiers which had been discredited because it had been abused by Nazi warmongers. Thus he, too, conceived of the decades since World War II as a process of moral learning, but one which had been hindered, not sparked, by the creation of new collective and public memories of the worst aspects of experience under National-Socialism.

These two interpretations represent the most sanguinely progressive and the most apologetically conservative positions vis-à-vis «coming to terms» with the National-Socialist past in West Germany : on the one hand, with the introduction of the «Holocaust» into collective identity, the ultimate moral lesson is being learned, on the other, through the rehabilitation of positive aspects of the Third Reich, present public ethics are seen as «at last» returning to the «healty» state of naive self-assurance they have always, at least intuitively, had. Thus the central duality in the West German collective memory of the Nazi past is the basis for divergent conceptions of Germany's future : Whereas Lübke's sanitized image of responsible popular behaviour during the Third Reich legitimates Germany's unhindered rise to world power status, Apel's notion posits that the historical experience of Nazism should be an ethical touchstone constraining political and economic expansionism.

¹ Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective* (Paris : Presses Universitaires, 1950, 2, 1968) ; *Das kollektive Gedächtnis* (Frankfurt : Fischer, 1991).

² Daniel Bertaux and Isabelle Bertaux-Wiame, «Autobiographische Erinnerungen und kollektives Gedächtnis,» in : Lutz Niethammer (ed.), *Lebenserfahrung und kollektives Gedächtnis : Die Praxis der «Oral History»* (Frankfurt : Syndikat, 1980), 108-122.

³ For a good discussion of the different types of memory and remembrance, cf. Jerry Samet, «The Holocaust and the Imperative to Remember», in : Roger Gottlieb (ed.), *Thinking the Unthinkable : Meanings of the Holocaust* (New York/Mahwah : Paulist, 1990), 407-433, 420f.

⁴ Cf. Konnilyn Feig, *Hitler's Death Camps* (New York : Holmes & Meier, 1979), 28-33.

⁵ The most pertinent monograph on this subject is : Deborah Lipstadt, *Beyond Belief: The American Press and the Coming of the Holocaust, 1933-1945* (New York : Free Press, 1986). For an excellent summary discussion of the literature on the information available in Allied countries before the liberation of the camps, cf. Michael Marrus, *The Holocaust in History* (Hanover, N.H./London : University Press of New England, 1987), 157-164. The effect of the actual experience of the conditions in the camps at liberation on the Western international public sphere is well described by : Jon Bridgman, *The end of the Holocaust : The Liberation of the Camps* (Portland : Areopagitica, 1990) ; Bridgman makes an argument similar to mine (cf. pp. 103-109).

⁶ Robert H. Abzug, *Inside the Vicious Heart : Americans and the Liberation of Nazie Concentration Camps* (New York/Oxford : Oxford, 1985), 27-30 gives a vivid description of the generals' visit to Ohrdruf based on the testimony of several eyewitnesses. See also Bridgman, *End of the Holocaust*, 82.

⁷ Cf. Alfred Chandler (ed.), *The Papers of Dwight D. Eisenhower : The War Years*, (Baltimore/London : Johns Hopkins, 1970) vol. iv., 2623.

⁸ The British report was published as : «Buchenwald Camp : the Report of a Parliamentary Delegation». Command Paper 6626 (London, April 1945) ; the final report of the US congressional delegation was presented before a joint session on 15 May 1945, cf. «Atrocities and Other Conditions in Concentrations Camps in Germany,» 79th Congress, 1st session, Senate document n°47 (Washington : Government Printing Office, 1945).

⁹ Norbert Frei, «'Wir waren blind, ungläubig und langsam' : Buchenwald, Dachau und die amerikanischen Medien im Frühjahr 1945» in : VfZ 35 (1987), 385-398. The delegation included representatives of the newspapers *New York Times*, *Washington Star*, *St. Louis Post-Dispatch*, *Minneapolis Star-Journal*, *Chicago Sun*, *Detroit Free Press*, *Los Angeles Times*, *Houston Chronicle*, *Kansas City Star*, *Fort Worth Star-Telegram* and *New Orleans Times-Picayune*, as well as of the newspaper chains *Hearst* and *Scripps-Howard*. The magazines *Saturday Evening Post*, *Collier's*, *This Week Magazine*, *American Magazine* and *Reader's Digest* also sent reporters. Frei offers an excellent portrayal and analysis of the tour and subsequent efforts to publicize the German atrocities in the US. He draws most of his information from the collection of the delegations' reports, articles, diaries and speeches in Box 98 of the Joseph Pulitzer II Papers held by the Library of Congress.

¹⁰ Without systematically searching for examples, I have been able to document 26 cases. For a selection of some of the more prominent examples, see Abzug, *Inside the Vicious Heart*, 33-39, 68ff, 78, 82f, and US Office of War Information, *KZ : Bildbericht aus fünf Konzentrationslager* (n.p.p. ; 1945) [cf. note 14, below].

¹¹ For an example of a didactic series about the liberated camps, see *Hamburger Nachrichten-Blatt*, issues from 14-24 May 1945. For a general overview of German press reports on the atrocities, see Elisabeth Matz, *Die Zeitungen der US-Armee für die deutsche Bevölkerung, 1944-1949* (Munich : Minerva, 1983, rev. ed. 1985), 22. The most common poster in the early weeks of occupation showed pictures of the concentration camps and carried in large letters the text «Das ist eure Schuld».

¹² See Barbro Eberan, *Luther ? Friedrich, «der Große» ? Wagner ? Nietzsche ?... ? Wer war an Hitler schuld ? Die Debatte um die Schuldfrage 1945-1949* (Munich : Minerva, 1983, rev. ed. 1985), 22. The most common poster in the early weeks of occupation showed pictures of the concentration camps and carried in large letters the text «Das ist eure Schuld».

¹³ See Rainer Schulze (ed.), *Unruhige Zeiten : Erlebnisberichte aus dem Landkreis Celle 1945-1949* (Munich : Oldenbourg, 1990), 261 (Hermannsburg), and Gordon Horwitz, *In the Shadow of Death : Living Outside the Gates of Mauthausen* (New York : Free Press, 1990), illustration opposite p. 115 (Linz).

¹⁴ Cf. especially *KZ: Bildbericht aus fünf Konzentrationslagern*, a 54 page illustrated brochure produced by the US Office of War Information in late April 1945 for distribution in Germany.

¹⁵ According to Morris Janowitz, «German Reactions to Nazi Atrocities» in : *American Journal of Sociology* 52 (1946), 141-146, 143, Radio Luxembourg and the BBC were the main sources of information on the camps in Germany in May, Radio London repeatedly broadcast reports about German concentration camps in mid-May (*Hamburger Nachrichten-Blatt*, 16 May 1945).

¹⁶ David Culbert, «American Film Policy in the Re-education of Germany after 1945» in : Nicholas Pronay and Keith Wilson (eds.), *The Political Re-Education of Germany and her Allies After World War II*, (London, Croon Helm, 1985), 173-202, esp. 177-179. The newsreel *Welt im Film* devoted its entire fifth issue (week of 15 June 1945) to the most horrifying footage from the camps.

¹⁷ For some examples of public talks held by former Dachau inmates after returning home, see : Max Lackmann, *Schuld und Gnade : Eine Heimkehr aus Dachau. Aus einem Vortrag Juli 1945*, (Aalen : n.p., 1945); Fritz Wandel, [cutt councilman in Reutlingen], *Ein Weg durch die Hölle, Dachau wie es wirklich war* (ms. 1945, Dokumentationsarchiv des deutschen Widerstands, Frankfurt); and Ernst Wilm, *Dachau - Bericht auf der Gemeindeversammlung, Sonntag den 28.10.1945 in der evangelischen Kirche zu Mennighüffen* (Dortmund : Evangelischer Vortragsdienst, 1948).

¹⁸ Janowitz, «German Reactions», 143.

¹⁹ See Brewster Chamberlin, «Todesmühlen : Ein früher Versuch zur Massen-'Umerziehung' im besetzten Deutschland» in : *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte* 29(1981), 420-436, and Culbert, «American Film Policy», 177-180, 197-199. Not until March of : 1948 was distribution of the German vision of «Death Mills» officially discontinued; cf. *VVN-Nachrichten* (Dusseldorf), 1 April 1948.

²⁰ Culbert, «American Film Policy», 180n18. Lipstadt, *Beyond Belief*, 254-261 demonstrates that the media efforts ignored the knowledge that : the purposeful extermination was focused on European Jewry.

²¹ Cf. Janowitz, «German Reactions» (note 15, above). Janowitz conducted the study in June 1945.

²² For a comprehensive overview of recent research and literature on this issue cf. Hans Mommsen, «What Did the Germans Know about the Genocide of the Jews ?» in : Walter Pehel (ed.), *November 1938 : From Reichskristallnacht to Genocide* (Oxford : Berg, 1991), 187-221.

²³ On the control of information in general, cf. Willi Boelcke (ed.), *Kriegspropaganda 1939-1941 : Geheime Ministerkonferenzen im Reichspropagandaministerium* (Stuttgart : DVA, 1966), introduction. For examples of restrictions on information about the concentration camps, cf. Gordon Horwitz, *In the Shadow of Death : Living Outside the Gates of Mauthausen* (New York : Free Press, 1990), 37, 49, 62, 70, 76, 89, 94f.

²⁴ To date there has been no published examination of the official portrayal of the concentration camps during the Nazi period; the focus of research has been on how much members of the German populace knew about the programs of mass extermination. Cf. Mommsen, «What did the Germans Know ?».

²⁵ «Die Wahrheit über Dachau», *Münchener Illustrierte Zeitung*, 16 July 1933.

²⁶ Cf. Hans-Günter Richardi, *Schule der Gewalt : Das Konzentrationslager Dachau, 1933-1934* (München, Beck, 1983), 88-107.

²⁷ Friedrich Franz Bauer, «Konzentrationslager Dachau», in : *Illustrierter Beobachter*, 3 Dec. 1936, 2014-2017, 2028.

²⁸ The article is cited in note 25, above. It should be noted that the pictures were posed and the captions false and misleading.

²⁹ Werner Schäfer, *Konzentrationslager Oranienburg : Das Anti-Braunbuch über das erste deutsche Konzentrationslager* (Berlin : n.p., 1934). The book contrasts news reports, letters, pictures and even tables listing the gain in weight of prisoners with German rumours and foreign published reports about barbaric conditions in the camp. The following quotes are from p. 23.

³⁰ Cf. Marlis Steinert, *Hitler's War and the Germans : Public Mood and Attitude during the Second World War*, trans. Thomas de Witt (Athens, Ohio : Ohio State, 1977), 141-147.

³¹ This phenomenon is the basis for much of the pseudo-scholarly attempts to «revise» the history of 20th Century German genocide, such as David Irving's attempted exonerations of Hitler. Cf. Martin Broszat, «Hitler und die Genesis der 'Endlösung', aus Anlaß der Thesen von David Irving VfZ 25(1977), 739-775.

³² Cf. Bridgman, *End of the Holocaust*, 21f. In 1943, special task forces were sent back to the sites of mass murder to exhume buried corpses and burn them to destroy all traces of the extermination program. To date there has been no systematic study of such cover-up attempts, which were apparently fairly widespread. For some examples, cf. Wolfgang Benz (ed.), *Dimension des Völkermords : Die Zahl der jüdischen Opfer des Nationalsozialismus* (Munich : Oldenbourg, 1991), 320n55, 469.

³³ For a similar interpretation of this quote, see : Saul Friedländer, «The 'Final Solution' : On the Unease in Historical Interpretation» in : Peter Hayes (ed.), *Lessons and legacies : The Meaning of the Holocaust in a Changing World* (Evanston : Northwestern, 1991), 23-25, 25ff. The speech itself has been published by Poliakov/Wolf (eds.) *Das Dritte Reich und die Juden : Dokumente und Aufsätze* (Berlin : Arani, 1955), 215; and Walther Hofer (ed.) *Der Nationalsozialismus : Dokumente 1933-1945* (Frankfurt : Fischer, 1960), 114.

³⁴ Cf. the reference in note 30, above.

³⁵ Felix Kersten, *The Kersten Memoirs, 1940-1945* (New York : Macmillan, 1957), with an introduction by H.R. Trevor-Roper, trans. by Constantine Fitzgibbon and James Oliver, p. 287. I have changed the translation of *Erziehungslager* to *educational camp*, instead of «*training camp*».

³⁶ Josef Schwalber, manuscript of speech for 9 Nov. 1945, Bavarian Main State Archive (BayHsta), Josef Schwalber Papers (js) 101, and draft of speech for 9 Nov. 1945, js25. Also printed in : *Augsburger Zeitung*, 15 nov. 1945, p. 1.

³⁷ Cf. Heiner Wember, *Umerziehung im Lager : Internierungslager in der Britischen Zone* (Düsseldorf: Klartex, 1991); Christa Schick, «Die bayerischen Internierungslager» in : Martin Broszat/Klaus-Dietmar Henke/Hans Woller (eds.), *Von Stalingrad zur Währungsreform : Zur Sozialgeschichte des Umbruchs in Deutschland* (Munich : Oldenbourg, 1988), 301-325.

³⁸ For detailed documentation cf. Harold Marcuse, «Das ehemalige Konzentrationslager Dachau : Der mühevollen Weg zur Gedenkstätte 1945-1968», in : *Dachauer Hefte* 6 (1990), 182-205, 185f.

³⁹ *Verhandlungen des Bayerischen Landtags*, vol. 2 (1947/48), pp. 587 und 589 with supplement no. 871. Cf. also Ausschub für Sozialpolitik, proposal by Hans Hagn and Comrades re : «Freimachung von Lagern zur Benützung als Arbeitslager für asoziale Elemente,» 21 Nov. 1947 ; Archive of the Bavarian Parliament, bound volumes of committee minutes.

⁴⁰ Gefängnisbehörde to Senat, 21 Oct. 1947, Dokumentenhaus Neuengamme.

⁴¹ *Verhandlungen des Bayerischen Landtags*, vol. 2 (1947/48), p. 1346.

⁴² Cf. Frank Buscher, *The U.S. War Crimes Trial Program in Germany, 1946-1955* (New York/Westport : Greenwood, 1989), chaps. 4, 5, and 7.

⁴³ Unsigned memorandum by the state chancellor, 17 Mar. 1950, BayHsta Stk 113626. The statistic was compiled by the VVN.

- ⁴⁴ Hans Woller, *Gesellschaft und Politik in der amerikanischen Besatzungszone : Die Region Ansbach und Fürth* (Munich : Oldenbourg, 1986), 111-115.
- ⁴⁵ Detailed documentation of the interaction between Bavarian and national authorities relating to the «Kriegsgefangenenedenkwoche» can be found in BayHsta, MArb 114829.
- ⁴⁶ Files pertaining to these police measures can be found in the Munich City Archive, BuR 2467ff.
- ⁴⁷ Cf. Peter Steinbach, *Nationalsozialistische Gewaltverbrechen : Die Diskussion in der deutschen Öffentlichkeit nach 1945* (West Berlin : Colloquium, 1981), 46ff.
- ⁴⁸ Important examples include the study prepared for the Auschwitz trials in Frankfurt in 1964, published as : Hans Buchheim, Martin Broszat, Hans-Adolf Jacobsen, Helmut Krausnick, *Anatomie des SS-Staates* (Munich : dtv, 1967), and Reinhard Henkys, *Die nationalsozialistischen Gewaltverbrechen : Geschichte und Gericht* (Stuttgart : Kreuz, 1964). The most prominent exception was Eberhard Kolb's study : *Bergen-Belsen : Geschichte des «Aufenthaltslagers» 1943-45* (Hanover, 1962).
- ⁴⁹ Steinbach, *Nationalsozialistische Gewaltverbrechen*, 46. For an excellent monographic study that confirms these finding, cf. Michael Schornstheimer, *Bombenstimmugn und Katzenjammer : Vergangenheitsbewältigung : Quick und Stern in den 50er Jahren* (Cologne : Pahl-Rugenstein, 1989).
- ⁵⁰ Cf. H.G. van Dam «Monument der Unmenschlichkeit : Wächst Gras darüber ? in : *Allgemeine Wochenzeitung der Juden in Deutschland*, 8 June 1956.
- ⁵¹ Several authors examining the historiography of the Holocaust (i.e. the National-Socialist judeocide) have confirmed this finding. Cf. Leon Jick, «The Holocaust : Its Uses and Abuses» in : *Brandeis Review* (Spring 1986), 25-31, 27f ; Michael Marrus, *The Holocaust in History* (Hanover, N.H./London : Univ. Press of New England, 1987), 2.
- ⁵² Cf. Alvin Rosenfeld, «Popularization and Memory : The Case of Anne Frank,» in : Hayes (ed.), *Lessons and Legacies* [note 33], 243-278.
- ⁵³ Ernst Schnabel, *Anne Frank : Spur eines Kindes* (Frankfurt : Fischer, 1958) (1988 : 165,000th copy printed) ; *Anne Frank : A Portrait in Courage*, trans. R. and C. Winston (New York : Harcourt, Brace & World, 1958). This book was serialized as a radio play, and a film version of the original diary came out in 1959.
- ⁵⁴ Karl Korn, «Nacht und Nebel», in : *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 13 April 1956.
- ⁵⁵ *Die Europäische Zeitung* (Bonn, 20 Nov. 1956).
- ⁵⁶ *Die Zeit*, 7 March 1957.
- ⁵⁷ Günter Moltmann, *Der Dokumentarfilm Nacht und Nebel* (Hamburg : Kuratorium für staatspolitische Bildung, 1957; Dusseldorf, 1960).
- ⁵⁸ For a collection of reactions to Hannah Arendt's book *Eichmann in Jerusalem*, cf. Friedrich Arnold Krummacher (ed.), *Die Kontroverse : Hannah Arendt, Eichmann und die Juden* (Munich : Nymphenburger, 1964). Peter Weiß' oratorium «Die Ermittlung» and Gerhard Zwerenz' essay «Unser Auschwitz» are examples of the discussion initiated by the Auschwitz trials. Cf. also Hermann Langbein (ed.), *Der Auschwitz-Prozeß : Eine Dokumentation in Zwei Bänden* (Frankfurt : EVA, 1965).
- ⁵⁹ Cf. Hans Wenke, «'Bewältigung der Vergangenheit' und Aufarbeitung der Geschichte' : Zwei Schlagwörter, kritisch beleuchtet,» in : *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht* 11 (1960), 65-70.
- ⁶⁰ The great interest in the school historical competitions for the prize of the national president in the late 1970's are indicative of this. Cf. Dieter Galinski and Wolf Schmidt (eds.), *Jugendliche erforschen die Nachkriegszeit : Materialien zum Schülerwettbewerb Deutsche Geschichte 1984/85* (Hamburg : Körber, 1984).

⁶¹ I am referring here not only to the 'revisionists' who took part actively in the debate, but also to the works of historians such as Uwe Backes, Eckhard Jesse, Michael Wolffsohn and Rainer Zitelmann. A number of these right-leaning publications are cited in : Peter Dudek, «'Vergangenheitsbewältigung': Zur Problematik eines umstrittenen Begriffs» in : *Aus Politik und Zeitgeschichte*, 3 Jan. 1992, 44-53, esp. notes 18-21.

⁶² The papers were printed in : Forum für Philosophie Bad Homburg (ed.), *Zerstörung des moralischen Selbstbewußtseins : Chance oder Gefährdung ? Praktische Philosophie in Deutschland nach dem Nationalsozialismus* (Frankfurt : Suhrkamp, 1988).

⁶³ Karl-Otto Apel, «Zurück zur Normalität ? Oder könnten wir aus der nationalen Katastrophe etwas Besonderes gelernt haben ? Das Problem des (welt-)geschichtlichen Übergangs zur postkonventionellen Moral in spezifisch deutscher Sicht» in : *Zerstörung des moralischen Selbstbewußtseins*, 91-142. Apel's position is similar to the one taken by Habermas in his opening artikel in the historians' debate. Cf. Jürgen Habermas, «Eine Art Schadensabwicklung» in : *Die Zeit*, 11 July 1986; translated in : idem, *The New Conservatism : Cultural Criticism and the Historians' Debate* (Cambridge, Mass. : MIT, 199x).

⁶⁴ Heinrich Lübke, «Verdrängung ? Über eine Kategorie zur Kritik des deutschen Vergangenheitsverhältnisses.» in : *Zerstörung des moralischen Selbstbewußtseins*, 217-228. See also Lübke's contribution to a mammoth state-sponsored gathering of historians on the 50th anniversary of Hitler's take-over in 1983, in : *Martin Broszat et al (eds.), Deutschlands Weg in die Diktatur : Internationale Konferenz zur nationalsozialistischen Machtübernahme im Reichstagsgebäude zu Berlin. Referate und Diskussionen (Berlin : Siedler, 1983), 329-345, with discussion pp. 351-377.*

Michael Löwy

Directeur de recherches,

CNRS - Groupe de

Soc. des religions

(France)

La Mémoire d'Auschwitz et l'École de Francfort (*)

Walter Benjamin n'a pas connu Auschwitz : arrêté par la police à la frontière espagnole, menacé d'être livré à la Gestapo, il a préféré se suicider en 1940. Cependant, ses conceptions sur la mémoire et l'histoire ont largement inspiré les écrits d'après guerre de ses amis de l'École de Francfort (notamment T.W. Adorno).

Benjamin a été un des rares penseurs de la gauche européenne à avoir eu l'intuition de la catastrophe qui menaçait l'Europe. Dès 1929 il refuse l'optimisme de commande et appelle à un «pessimisme sur toute la ligne», ou plutôt à une "organisation du pessimisme" en vue de l'action révolutionnaire. Et il ajoutait le commentaire ironique suivant : «on ne peut faire confiance qu'à l'I.G. Farben et au perfectionnement pacifique de la Luftwaffe». Malgré son pessimisme, il ne pouvait pas deviner à quel point ces deux institutions allaient, quelques années plus tard, montrer leur pouvoir maléfique.

Contrairement à tant d'autres intellectuels progressistes, Benjamin avait compris que le fascisme n'est pas un accident incompréhensible au 20ème siècle, mais le produit d'une barbarie moderne, industrielle, technologiquement avancée et bureaucratiquement efficace. Refusant les idéologies conformistes du progrès, il montrait le lien intime, inséparable dans l'histoire moderne, entre progrès et catastrophe. La thèse n° 9 «sur le Concept d'Histoire» (son testament philosophique, rédigé en 1940) présente le progrès comme une tempête qui nous éloigne du paradis, et qui accumule ruines sur ruines, dans une immense pyramide qui monte jusqu'au ciel.

(*) Communication prononcée le 23 novembre 1992 à la Commission «Histoire et mémoire». Président de séance : Cl. Javeau, Prof., U.L.B.).

La mémoire, la remémoration (*eingedenken*) occupe une place centrale dans la pensée de Benjamin. La tâche de l'historien est, selon lui, de sauver la mémoire des victimes du

passé, des ancêtres martyrisés, des vaincus de l'histoire. L'histoire est presque toujours écrite du point de vue des vainqueurs. L'historien révolutionnaire doit, lui, se situer dans la perspective des vaincus, de leur tradition et de leur mémoire.

Proche ami de Walter Benjamin, Theodor Wisegrund Adorno s'est inspiré dans les écrits de celui-ci pour formuler ses propres réflexions sur la signification historique d'Auschwitz.

Les philosophies du progrès sont incapables de rendre compte de l'énormité qu'a signifié le génocide : «Celui qui enregistre les camps de la mort comme des accidents de travail dans l'avancée victorieuse de la civilisation, le martyr des juifs comme un épisode sans intérêt de l'histoire universelle, ne recule pas seulement loin derrière la vision dialectique, mais il fausse le sens de sa propre politique : faire échec au mal dans ce qu'il a de pire» (*Minima Moralia*, p. 218). «Des millions d'innocents... furent assassinés délibérément. Voilà ce qu'aucun être vivant ne saurait classer rapidement parmi les accidents, les déviations du cours de l'histoire qui ne seraient pas à prendre en ligne de compte face à la grande dynamique du progrès, à l'*Aufklärung*, et aux prétendus progrès humanitaires» (*Modèles critiques*, p. 206).

Pour Adorno, la *destruction de la mémoire* est «le principe le plus secret» du diable, tel que le décrit le *Faust* de Goethe. «On veut duper les assassinés et leur ôter la seule chose que dans notre impuissance nous puissions leur offrir, le souvenir». Cet «oubli du nazisme» sert souvent à des fins hautement «réalistes et matérielles» (p. ex. «l'image de marque de l'Allemagne à l'étranger»). Souvent il tend à se confondre «avec une justification de ce qui a été oublié». Mais il correspond aussi à une certaine tendance sociale moderne, un certain «esprit du temps» qui se caractérise par la perte du sens historique, et même l'extinction du souvenir (*Modèles critiques*, pp. 99-100, 108).

Ce qui menace les victimes d'Auschwitz est ce qui constituait pour les Juifs la pire malédiction : «nul ne doit se souvenir de toi» (*Dialectique de la Raison*, p. 322).

Le premier devoir de l'historien et du philosophe est, aux yeux d'Adorno et Horkheimer, de lutter contre les forces qui, face à ce crime sans précédent, à cette catastrophe de la civilisation, essayent d'imposer l'oubli, l'effacement du souvenir. On retrouve ici le vieux impératif juif : *Zakhor!* - Souviens toi !

**K. HESSE und
F. DINGEL**
Stiftung Topographie
des Terrors.
Internationales
Dok. - und
Begegnungszentrum -
Berlin (Deutschland)

«Archäologie der Zeitgeschichte» - Das «Prinz - Albrecht-Gelände» und die Dokumentation «Topographie des Terrors» in der Berliner Museen - und Gedenkstättenlandschaft (*)

«Archäologie der Zeitgeschichte» ist eine paradoxe Formulierung, erforscht doch die Archäologie im allgemeinen längst vergangene Zeiten, aus denen es häufig keine schriftlichen Quellen gibt, und versucht, aus zumeist spärlichen Überresten Kultur und Alltagsleben von Epochen zu rekonstruieren, die in keinem unmittelbaren Zusammenhang mehr mit der Gegenwart stehen. All dies scheint für eine Vergangenheit, die erst gut 50 Jahre zurückliegt, nicht recht zu passen. Und doch kann man beim sogenannten «Prinz-Albrecht-Gelände» im Berliner Bezirk Kreuzberg, auf dem sich die Zentralen von Gestapo, SS und Reichssicherheitshauptamt befunden haben, von «Archäologie der Zeitschichte» sprechen, und zwar im wörtlichen wie im übertragenen Sinne. Der Besucher, der in der ersten Hälfte der 80er Jahre auf das Gelände zwischen der seit 1951 in Niederkirchnerstraße umbenannten Prinz-Albrecht-Straße und der Anhalter Straße, zwischen Stresemannstraße und Wilhelmstraße kam, brauchte schon einen archäologisch geschulten Blick, um unter den Schutthalden einer Erdverwertungsfirma, unter den brüchigen Betonpisten eines bizarren Autodroms, unter Bäumen, Sträuchern und Unkraut die Fundamente der ehemaligen Kunstgewerbeschule, die ab 1933 als Zentrale der

(*)Vortrag gehalten am 25 november 1992 in der Arbeitsgruppe «Museen» (Präsident der Arbeitsgruppe : P. M.G. LEVY, Prof. Emerite, U.C.L.).

Gestapo gedient hatte, des Hotel Prinz-Albrecht, das ab 1934 unter anderem für einige Zeit Sitz des SS-Hauptamtes war, und des Prinz-Albrecht-Palais, Heydrichs Sitz als Chef des SD und des Reichssicherheitshauptamtes, zu entdecken. Spurensicherung durch Ausgraben war daher eine zentrale Forderung meist Jüngerer Menschen, die 1986/87 endlich in die Tat umgesetzt wurde. Die Kellerräume von Gestapo-Zentrale und Prinz-Albrecht-Hotel wurden freigelegt, Überreste des sogenannten Hausgefängnisses im Südflügel des Gestapo-Gebäudes entdeckt.

Die Ausgrabungen warfen allerdings auch Probleme auf. Steine sprechen nicht für sich selbst, sondern müssen von kundigen Menschen zum Sprechen gebracht werden oder sie werden von unkundigen Menschen mit ihrer Phantasie besetzt. Sie sehen in den Überresten nicht das, was sie sind, sondern das, was sie in ihrer Vorstellung sein sollten. Aus einem Ort der Aufklärung droht ein Ort der Mythologie zu werden.

Ein weiteres Problem ergibt sich daraus, daß die materiellen Spuren nichts oder doch nur wenig über das Wesen der Gestapo sowie Struktur und Funktionsweise des Vernichtungsprozesses aussagen.

Trotzdem haben Ausgrabungen und Erschließung des Geländes Wesentliches zur Erinnerungsarbeit beigetragen. Sie brachten das Prinz-Albrecht-Gelände oder, wie es nun wieder hieß, das «Gestapo-Gelände» in das kollektive Gedächtnis der Stadt zurück und zwangen uns, sich mit -bewußt oder unbewußt-verschütteter Geschichte auseinanderzusetzen. Diese «Archäologie des Bewußtseins», war allerdings mit unmittelbarer Anschauung nicht zu bewerkstelligen. Deshalb wurde zur gleichen Zeit eine Dokumentation erstellt, die «Topographie des Terrors». «Topographie» war hier auf zweifache Weise zu verstehen. Zum einem in dem Sinne, daß die Terrorzentralen auf dem Gelände selbst «verortet» wurden, daß deutlich gemacht wurde, daß Gestapo, SS und Reichssicherheitshauptamt konkrete Adressen hatten, zum andern aber, daß auch die Orte in Deutschland und im von den Deutschen besetzten Europa benannt werden mußten, an denen Verbrechen begangen wurden, die ihren planerischen und organisatorischen Ausgangspunkt auf dem Prinz-Albrecht-Gelände hatten. Die lokale Geländekunde widerspiegelte notwendigerweise eine europaweite Topographie des Terrors.

Die Erinnerungsarbeit auf dem Prinz-Albrecht-Gelände weist einige Eigentümlichkeiten auf, die im folgenden näher erläutert werden sollen.

Die erste Frage, die sich stellt, ist die : Wie kann ein Ort von solch zentraler Bedeutung so ohne weiteres aus dem kollektiven Bewußtsein verschwinden ? Es ist naheliegend, hier eine Verdrängungsleistung zu vermuten, und diese Vermutung ist sicherlich nicht falsch. Diese Antwort kann allerdings nicht erklären, warum es andere große Gedenkstätten in Deutschland an den Nazi-Terror gibt, das «Prinz-Albrecht-Gelände» jedoch «vergessen» wurde.

Um dieses Problem lösen zu können, müssen wir die Frage konkret stellen : Wer erinnert sich woran aus welchen Gründen ? Man kann, bezogen auf das «Dritte Reich» und den Zweiten Weltkrieg, drei Gruppen von Erinnerungsträgern unterscheiden :

- die militärischen Sieger
- die Opfer des deutschen Faschismus
- die Deutschen, soweit sie nicht zu den Opfern des Faschismus zählen, also die Mehrheit.

Die militärischen Sieger waren in Berlin die Rote Armee. Charakteristisch für die Erinnerungsarbeit militärischer Sieger ist das Zerstören der Monumente des Feindes und das Errichten eigener, den Sieg glorifizierender Denkmale. Dieses Schema kann man auch in Berlin erkennen. Die Reichskanzlei, gebaut als architektonischer Ausdruck deutsch-faschistischer Weltgeltung, ist gesprengt worden. Um hier keinen Zweifel aufkommen zu lassen, will ich betonen, daß dieses Vorgehen vollkommen legitim war. Es ist im Gegenteil zu bedauern, daß diese Sprengung nicht gründlich genug war, so daß Reste der Bunkeranlagen, in denen die Fahrbereitschaft der SS untergebracht waren, erhalten geblieben sind und uns jetzt einiges Kopfzerbrechen bereiten. Im Gegensatz zu der Bemerkung von Harold Marcuse gestern glaube ich nicht, daß diese Bunker einen historischen Wert haben und für viel Geld erhalten werden müßten.

An die Stelle der gesprengten Insignien des Faschismus setzte die Rote Armee ihre eigenen Monumente, die sich durch einen pathetischen Triumphalismus auszeichnen, bei dem die Opfer, die dieser Krieg auch den Siegern gekostet hat, nicht vorkommen. Um auch hier nicht mißverstanden zu werden : Diese Aussage gilt nicht allgemein für sowjetische Kriegsdennmale. Der Ehrenfriedhof in Leningrad

oder die Gedenkstätte Chatyn in Belorußland sind beeindruckende Beispiele für Trauer angesichts des Leidens durch den Krieg und die deutsche Besatzungsherrschaft. In Berlin, im Herzen der faschistischen Aggression, herrschte jedoch, wie gesagt, die triumphale Geste vor.

Aber nicht nur in der Zeichensprache des Denkmals, auch in musealer Form wurde und wird in Berlin die Erinnerung an den militärischen Sieg bewahrt, und zwar im «Museum der bedingungslosen Kapitulation des faschistischen Deutschlands im Großen Vaterländischen Krieg 1941 - 1945» in Berlin-Karlshorst. Dieses Museum vermittelt einen authentischen Eindruck davon, wie sich die Rote Armee 1945 selbst gesehen hat und was sie als Erinnerungswertes der Nachwelt mitzuteilen wünschte.

In der jetzigen Situation des vereinigten Deutschland und der damit verbundenen Zunahme politischen Gewichts bei gleichzeitigem Zerfall der Sowjetunion und der massiven Infragestellung sozialistischer Werte - Werten, in deren Namen der Große Vaterländische Krieg unter anderem auch geführt worden ist - besteht die Gefahr, daß diese Art der Erinnerung getilgt werden könnte. Die Gefahr ist umso größer, als das bisherige Museum zwar, wie gesagt, ein authentischen Ausdruck der Selbstinterpretation der Roten Armee darstellt, in seinen Methoden jedoch keineswegs geschichtswissenschaftlichen Ansprüchen genügt.

Wie es im Moment scheint, ist diese Gefahr abgewendet. Zur Zeit arbeitet eine deutsch-russische Arbeitsgruppe daran, eine neue Konzeption für das Museum zu erarbeiten. Dieses neugestaltete Museum wird allerdings einen anderen Akzent in der Erinnerungsarbeit setzen müssen. Die militärische Aktion kann nicht mehr allein die Darstellung dominieren, es muß auch der Charakter des Krieges gegen die Sowjetunion herausgearbeitet werden, nämlich der eines rassistischen Vernichtungskrieges, der untrennbar mit der Ermordung der jüdischen Bevölkerung durch die Einsatzgruppen verbunden ist, die unter dem Schutz der deutschen Wehrmacht operierten. Dieses Museum hat eine Zukunft nur dann, wenn es auch ein Lernort für Deutsche wird.

Wenden wir uns nun den Opfern des deutschen Faschismus zu. Die Erinnerung der Opfer ist verknüpft mit den Orten ihres Leidens. Orte des Leidens gab es auch im Reichsgebiet unzählige. Gedenkstätten, die an diese Leiden erinnern, allerdings erheblich weniger, wenn sich

auch die Situation in den letzten zehn Jahren sehr gebessert hat. Dies liegt daran, daß Gedenkstätten und Museen, die an die Zeit des Nationalsozialismus erinnern, nicht aus politischer und moralischer Einsicht gleichsam selbstverständlich entstehen, sondern fast immer nur durch politischen Druck. Ich beschränke mich hier auf die westdeutsche Entwicklung, weil zur Geschichte der Erinnerungsarbeit in der DDR andere in diesem Kreis besser Auskunft geben können als ich und weil die politische Klasse Westdeutschlands für die nächste Zeit auch in der Gedenkstättenpolitik Gesamtdeutschlands bestimmend sein wird.

Die großen KZ-Gedenkstätten wären in Westdeutschland ohne den massiven Druck der Überlebenden dieser Lager nicht oder zumindest nicht so zustandengekommen. Harold Marcuse hat uns dieses gestern am Beispiel von Dachau noch einmal eindringlich vor Augen geführt. Das heißt aber auch, daß Opfergruppen, die keine Lobby haben und die daher keinen politischen Druck entfalten können, Stätten der Erinnerung vorenthalten werden. Das gilt, um nur ein Beispiel herauszugreifen, für die polnischen und sowjetischen Zwangsarbeiter. Auf dem Gebiet von Groß-Berlin gab es hunderte von Zwangsarbeiterlagern. Die Erinnerung daran ist verschwunden und es gibt erst zaghafte Versuche, dies zu ändern.

Ich komme nun zur dritten Gruppe, den Deutschen und ihre Erinnerung an die Zeit von 1933 bis 1945. Im Gegensatz zum Ersten Weltkrieg endete der Zweite Weltkrieg in Deutschland nicht mit einer Revolution, sondern mit einem Zusammenbruch. Die überwältigende Mehrheit hatte für das Dritte Reich bis zum Schluß gekämpft, nur eine Minderheit hat - vergeblich - versucht, Hitler zu stürzen. Die Mehrheit bestimmte logischerweise auch die Erinnerungsarbeit nach dem Krieg, und sie hielt in erster Linie die Erinnerung an ihre eigenen Leiden wach. Augenfällig wird dies z.B. auf dem Hamburger Zentralfriedhof, wo es eine riesige Anlage zum Gedenken an die Opfer des Bombenkrieges, aber nur einen winzigen Ehrenhain für Widerstandskämpfer gibt. Der von Deutschland abgetrennten Ostgebiete wurde und wird jährlich am «Tag der Heimat» gedacht. Das Trauern um die verlorene Einheit wurde sogar zum Nationalfeiertag erhoben. Soweit die Zeit des Nationalsozialismus selbst in den Blick geriet, und schließlich war diese Zeit ja die Ursache für die betrauten Verluste, ist eine klare Abstufung des Gedenkens festzustellen. Das Hauptinteresse galt dem Widerstand im Umkreis des gescheiterten Attentats vom 20. Juli 1944, weil mit

diesem Widerstand das moralische Überleben der Bundesrepublik Deutschland verbunden war.

In zweiter Linie gedachte man des Massenmordes an den europäischen Juden, weil die Monströsität dieses Verbrechens zu augenscheinlich war und ein Leugnen dieser Verbrechen den Integrationsprozeß Westdeutschlands in das westliche System zumindest sehr erschwert hätte.

Als drittes hätte man, und hier muß ich schon im Konditional sprechen, sich mit denen auseinandersetzen müssen, die für die Verbrechen verantwortlich waren, also mit sich selbst.

Die West-Berliner Museen und Gedenkstättenlandschaft widerspiegelt genau diese Abfolge. Die erste Gedenkstätte war 1952 der Hinrichtungsort Plötzensee, an dem vor allem die Erinnerung an deutsche Widerstandskämpfer, vornehmlich aus dem Umkreis des «20. Juli» wachgehalten werden sollte. Dieser Mahnort wurde 1969 ergänzt durch die «Gedenk- und Bildungsstätte Stauffenbergstraße» mit der ständigen Ausstellung «Widerstand gegen den Nationalsozialismus». Diese Gedenkstätte, die heute «Gedenkstätte Deutscher Widerstand» heißt, hat sich allerdings, und dies muß hier auch betont werden, von einer legitimatorischen Funktion, die sich auf den «20. Juli» konzentrierte, zu einem Ort historisch-kritischer Wissenschaft entwickelt, der den deutschen Widerstand in all seinen Aspekten, einschließlich der Kommunisten, des «Nationalkomitees Freies Deutschland» und der «Roten Kapelle» darstellt.

Wieviel schwerer man es sich mit dem Erinnern an die Opfer getan hat, zeigt das Schicksal des Hauses der Wannseekonferenz. Erst nach jahrzehntelangem Ringen konnte hier im Januar 1992 eine Gedenkstätte eröffnet werden. Das Haus der Wannseekonferenz hat allerdings eine Eigentümlichkeit, die das Zögern vielleicht erklärt. Es ist kein Ort unmittelbaren Leidens gewesen, sondern ein Versammlungsort von Tätern, und zwar von verantwortlichen Tätern. Vom Haus der Wannseekonferenz weisen die Spuren nach Auschwitz, sie weisen aber auch in die Büros des Innenministerium und der Reichsbahnverwaltung, in die Oberfinanzdirektion und nicht zuletzt ins Reichssicherheitshauptamt, das diese Konferenz organisiert hat.

Wir sind wieder an dem Ort, von dem unsere Überlegungen ausgegangen sind, dem «Prinz-Albrecht-Gelände». Wir können jetzt die Frage beantworten, warum dieses Gelände so lange dem

Vergessen anheimgefallen ist. Es ist ein Ort der Täter, mitten in der Stadt, der die Vernichtungsbürokratie selber zum Thema macht und die Deutschen zu der Erkenntnis zwingt, daß Gedenkstätten nicht nur für die anderen, die Opfer da sind, deren Schicksal man vielleicht beklagt, für das man aber keine Verantwortung zu übernehmen bereit ist, sondern daß sie sich auch selbst der Last des Erinnerns und der Selbstanalyse unterziehen müssen.

Mit dem Aufgehen der DDR in der Bundesrepublik ist ein neuer Typus von Gedenkstätten hinzugekommen : Orte, an denen der Opfer des Stalinismus gedacht wird, eine Formulierung, die sich sehr schnell ausweitet zu Opfern des «realen Sozialismus» insgesamt. Solche Erinnerungsstätten hat es vereinzelt auch schon vor 1990 im Westen gegeben. Zum Problem werden sie allerdings erst jetzt. Diese Gedenkort konkurrieren nicht nur auf der finanziellen und volkpsychologischen Ebene mit den Gedenkstätten für die Opfer des Faschismus, sondern produzieren an bestimmten Orten eine direkte Konfrontation, z.B. in ehemaligen Konzentrationslagern, die, wie Buchenwald und Sachsenhausen, nach 1945 Internierungslager gewesen sind. Das Problem ist zu kompliziert, um es im Rahmen dieses Beitrages angemessen diskutieren zu können. Ich möchte es nur zum Anlaß nehmen, abschließend auf einen Aspekt des «Kampfes um die Erinnerung» hinzuweisen. Ein historisch bedeutsames Datum in der deutschen Geschichte ist der 9. November. Ich greife nur drei Ereignisse heraus, die mit diesem Datum verknüpft sind : der 9.11.1918 als ein Schlüsseldatum der deutschen Revolution 1918/19, der 9.11.1938, an dem der staatlich angeordnete Pogrom gegen die jüdische Bevölkerung Deutschlands stattfand, und der 9.11.1989, dem Tag, an dem die Berliner Mauer fiel. Die Tendenz ging eine Zeitlang dahin, das letztgenannte Datum zum entscheidenden zu machen. Dieser Tendenz muß man sich entgegenstellen und darauf beharren, die historischen Bezüge dieser Daten deutlich zu machen. Der 9.11.1918 steht für den Anspruch auf demokratische Gesellschaft und soziale Gerechtigkeit, der Novemberpogrom ist ein Beweis dafür, daß dieser Anspruch nicht eingelöst werden konnte und der 9. November 1989 steht für die erneute Möglichkeit Gesamtdeutschlands, sich zum Positiven oder Negativen zu entwickeln. Bis jetzt ist diese Frage noch keineswegs entschieden.

Johannes BLUM
Enseignant (Belg.)

«Répétez-le à vos enfants». La fonction des témoignages des survivants dans l'enseignement (*)

Le titre est tiré d'un avant-propos du livre de Primo Levi «Si c'est un homme» :

«N'oubliez pas que cela fut
Non, ne l'oubliez pas :
gravez ces mots dans votre coeur,
pensez-y chez vous,
dans la rue, en vous couchant, en vous levant;
répétez-les à vos enfants.
Ou que votre maison s'écroule,
que la maladie vous accable,
que vos enfants se détournent de vous».

D'emblée, le témoignage donné, comme le témoignage reçu, est considéré par Primo Levi comme constitutif de l'identité. Il n'est donc pas question ici de débattre en termes de «pour» ou «contre», surtout lorsque ceux qui témoignent ont été déportés pour avoir résisté de mille manières à l'occupant allemand - et, a fortiori, lorsque ceux qui témoignent ont été déportés en vue d'être exterminés, pour être nés Juifs, pour être nés Tziganes.

Le témoin nous donne des racines, nous donne une histoire. Une histoire insupportable, inexplicable, ineffaçable, car la Shoah, les camps, se refusent à être classés et expliqués selon les catégories habituelles de l'histoire. C'est justement le témoin, celui qui a survécu, qui se propose de continuer à la place de celui qui n'est plus. Le témoin donne actualité à un fait «historique».

(*) Communication prononcée le 23 novembre 1992 à la Commission «Pédagogie». (Président de séance : G. Vlaeminck, Administrateur délégué CPEONS).

Combien de fois ai-je vécu la même situation : les élèves, d'âges divers, connaissent l'histoire du nazisme d'une part à travers de multiples sources - pas toujours de grande valeur - et sont intéressés d'autre part par une sorte de «charge» affective (comme c'était le cas pour le film «Holocaust» ou le film «Le dernier Métro»). Très souvent le cours d'histoire est tout à fait insuffisant pour leur permettre d'appréhender les divers éléments constitutifs de l'empire nazi. Parfois «on n'a pas le temps» de traiter cette tranche d'histoire étant donné «le trop de matière».

Presque toujours, le nazisme et toutes ses répercussions semblent être sans intérêt pour notre temps, hormis quelques réactions sentimentales provoquées par tel ou tel événement cinématographique ou télévisuel.

Le survivant, le rescapé d'un des multiples camps de concentration ou d'extermination s'oppose radicalement au cadre scolaire tel qu'il est pratiqué depuis si longtemps et qui constitue un monde à part de la société, de ses questionnements, de ses courants philosophiques, idéologiques, politiques et culturels, de ses courants contradictoires et des situations qui imposent un choix.

L'école souvent se veut objective, donne des réponses à des questions, car sinon comment faire des examens ? A chaque question, une bonne ou une mauvaise réponse. Comment ferait-on d'ailleurs si chaque question suscitait d'autres questions ? Pourquoi parler de tout cela ? Parce que le témoin est en contradiction avec tout enseignement scolaire. Il n'est pas objectif, son récit n'est pas structuré. Il se contredit. Il sélectionne, consciemment ou inconsciemment, ce qu'il veut dire. Il n'a que des questions et jamais de réponse. Il n'a pas de savoir à exposer aux élèves, mais il a sa douleur d'homme ou de femme qu'il communique à ceux qui sont sensibles à cette rencontre. Son témoignage ne sert à rien quant au diplôme et quant aux perspectives professionnelles, il ne donne pas de certitudes, mais il plonge son public dans le doute, il affronte les élèves, il établit avec eux une chaîne de transmission.

Le témoignage a «réussi» lorsqu'il a saisi l'auditeur - l'élève - en tant qu'être politique décidé à perpétuer dans ses actes, ses options et ses relations ce que le témoin a essayé de lui transmettre : «résister». S'insérer dans la longue chaîne de ceux qui, dans l'histoire, ont su résister de mille façons dans leur vie quotidienne comme dans les grands moments.

La Pratique du témoignage dans l'enseignement

A de multiples reprises j'ai été amené à inviter des rescapés - des survivants des camps de la mort d'Auschwitz - et ceci soit dans le cadre de mes cours - des cours portant sur l'acquisition de la langue allemande - soit dans le cadre d'une activité parascolaire en regroupant plusieurs classes et plusieurs tranches d'âge. Très souvent il fallait surmonter des difficultés d'ordre mental et culturel dans le chef des responsables des divers établissements scolaires.

Souvent il fut objecté : «cette activité quoique intéressante n'a rien à faire dans le cadre scolaire». «Les élèves sont beaucoup trop jeunes pour comprendre les propos des témoins». «Cette initiative, bien louable, ne tombe pas dans le cadre de vos cours». «Laissez cette initiative aux professeurs d'histoire». «Pourquoi recommencer avec ces choses, parlez plutôt de la nouvelle Allemagne, de sa reconstruction économique, de ses paysages romantiques». «Cette initiative vous révèle comme communiste». «Nous n'avons plus de temps pour de telles activités étant donné que nos programmes sont déjà surchargés». «Vous ne vous êtes pas accordé avec vos collègues».

Il est vrai que cette activité de témoignage est comprise d'emblée comme un acte politique, comme une prise de position qui inquiète parce qu'elle fait sauter le cadre scolaire et qu'elle pose une question violente quant aux valeurs fondamentales de notre enseignement, de notre société.

Ces initiatives étaient quasiment accompagnées du risque de «perdre sa réputation», «de perdre la face devant ses collègues», «d'ouvrir une phase conflictuelle avec la direction».

Témoigner est un acte politique. Le témoin est un politique. Inviter un rescapé des camps d'extermination pose à l'intérieur de l'école la question des valeurs qui ont présidé au choix qu'ont fait les résistants ou des valeurs qui caractérisent tout être humain et, en même temps, pose la question de savoir dans quelle mesure ces mêmes valeurs entrent dans la formation et l'éducation des jeunes et des moins jeunes.

Dans tous les cas la rencontre entre ces témoins et les élèves de 16 à 18 ans, parfois aussi de 19 et 20 ans, fut un événement qui marqua les jeunes. Les événements qu'ils connaissaient au travers de leurs manuels scolaires, au tra-

vers de la télévision, du cinéma ou des livres, furent ainsi ramenés de leur éloignement pour être identifiés à une personne qui les avait vécus dans sa chair et dans ses os, qui en souffre jusqu'à aujourd'hui, qui en porte les séquelles visibles et invisibles, dans ses yeux, dans son âme, dans ses paroles.

Je me rappelle d'une première rencontre qui a eu lieu dans le théâtre de mon établissement scolaire, devant une centaine d'élèves qui d'ordinaire étaient très indisciplinés. Comme un résistant témoignait de son expérience dans le camp d'Auschwitz, ce fut un silence opaque et personne n'osa ensuite poser la moindre question, tellement les élèves étaient pétrifiés, et étaient à l'écoute de cet homme qui se trouvait devant eux avec toute son histoire.

Je me rappelle ensuite de multiples autres rencontres qui se déroulaient quasi toujours de la même manière. L'auditoire scolaire écoutait dans un silence plus ou moins absolu, chacun était touché et rendu muet par les témoignages au fur et à mesure qu'il saisissait l'insupportable que le témoin tentait d'exprimer approximativement devant lui. Les témoins leur apparaissaient comme des voisins qui étaient revenus d'une expérience et d'une souffrance qui avaient jusqu'alors une existence mythique.

Les élèves étaient conscients d'être devenus des spectateurs indéliçats face à une personne qui n'avait pas cessé de lutter contre ce qu'elle avait vu et vécu de ses propres yeux. Le numéro tatoué sur l'avant-bras, les écarts de langage, les longs silences, les mouvements de la main dictés par l'émotion rendaient les témoignages difficilement supportables pour les jeunes.

L'objectivité du récit, la chronologie des événements devenaient secondaires et superflus par rapport à ce qui se transmettait «entre les lignes» du témoignage. Ce sentiment de honte dont parle Primo Levi, que des hommes puissent faire de telles choses à leurs semblables - ce sentiment de honte remplissait tant de jeunes auxquels il aurait été tellement facile de dire que la culpabilité n'était pas de leur côté, que de telles questions et expériences n'avaient rien à voir avec les problèmes et questions de leur génération, eux pour qui les choses s'étaient passées presque toujours ailleurs et pas chez eux. On ressentait que ces jeunes avaient honte, comme Primo Levi.

Le témoignage, le témoin permettent à n'importe qui, surtout aux jeunes, de partager les souffrances passées et actuelles et d'être confrontés à un choix : ou bien «c'est de l'histoire, c'est du passé, cela ne me concerne pas, ce n'est pas moi, ce ne sont pas les Belges», ou bien «qu'est-ce que le témoin nous a transmis» ?

Dans le premier cas, il s'agit d'une histoire close, d'une expérience en forme de récit, objet de curiosité, souvent malsaine mais au fond sans intérêt pour les générations d'aujourd'hui et les générations à venir. Dans le second cas l'expérience transmise m'enseigne à mon tour et me constitue à mon tour comme témoin pour les générations futures : que faut-il faire pour que de telles choses ne se répètent pas ? Qu'aurais-je fait, moi, dans cette situation ? Du côté de l'opresseur, du côté de l'opprimé ? Quelles sont les valeurs qui pourraient empêcher, arrêter, résister à temps et à contretemps aux tentatives racistes, xénophobes et anti-sémites ?

Comment pourrais-je répondre à l'héritage par un discours intimiste, qui accorde le pardon à droite et à gauche, qui participe à l'oubli, à l'amnésie, à la censure de l'histoire en disant «retenons les bons côtés et oublions les mauvais côtés pour pouvoir construire l'Europe» ? Comment faire comprendre aux jeunes que chaque témoin considère son témoignage comme un devoir absolu de dire au monde ce que lui et d'autres ont vécu, lui qui souffrira jusqu'à la fin de sa vie ?

Le monde des camps de concentration et d'extermination est un monde d'anti-héros. L'héroïsme, ici, était la solidarité, l'entraide ou tout simplement survivre, garder un peu de dignité, partager le rien qu'on avait à manger, le rien qui servait à s'habiller, mourir sans nom et sans identité, abandonné de tous ou survivre au gré des hasards et des chances. Il n'y avait pas de mérite ni pour l'un ni pour l'autre, ni pour celui qui mourait, ni pour celui qui survivait.

Le témoignage des survivants bouscule toutes nos certitudes et toutes nos angoisses. Il met à l'épreuve nos élans généreux et nos espérances et nous fait presque toujours désespérer de l'homme. Mais ces témoins sont là à la place des autres qui n'y sont plus.

Entendre le témoignage est une terrible épreuve existentielle pour les jeunes élèves et pour ma part, je pense

que leur utilité essentielle est d'avoir posé une seule question : «comment rendre présents leurs esprits - les esprits des témoins - leur mémoire, et présents aujourd'hui de quelle manière ? A travers quelles options, à travers quels choix de valeurs, de travail ?

Le témoignage ne sera pas resté lettre morte, si quelque chose d'immuable m'est transmis enrichi de ma propre expérience, de mon propre combat, de mon engagement. Ou bien n'y aura-t-il que mon indifférence et ma lâcheté ?

Thomas RAHE
Dir. Gedenkstätte
Bergen-Belsen
(Deutschland)

(*) Vortrag gehalten am 26
November 1992 in der Arbeitsgruppe
«Museen» (Präsident der
Arbeitsgruppe : M. Goldstein,
Président C.I.A.).

«Zur Pädagogischen und Wissenschaftlichen Arbeit der Gedenkstätte Bergen-Belsen» (*)

Wenige Wochen nachdem sie das KZ Bergen-Belsen am 15. April 1945 befreit hatten, brannten britische Soldaten die letzten Baracken des ehemaligen Konzentrationslagers Bergen-Belsen nieder, da sie andernfalls eine Ausbreitung von Typhus und anderen Seuchen vom ehemalige Lagergelände aus befürchteten. Einige Zeit später wurden auch die Zäune und die anderen baulichen Überreste des Lagers beseitigt. An eine Dokumentation der Geschichte Bergen-Belsens oder gar an pädagogische Arbeit an diesem Ort dachte zunächst niemand. Bergen-Belsen - dies war seit Ende der vierziger Jahre lediglich ein mit einigem Mahnmalen versehener Massenfriedhof.

1960 erteilte das Land Niedersachsen dem deutschen Historiker Eberhard Kolb den Auftrag, eine Geschichte des KZ Bergen-Belsen von 1943 bis 1945 zu schreiben, die dann 1962 erschien. Diese, auf der Basis der damals verfügbaren Quellen erarbeitete Studie, blieb für nahezu drei Jahrzehnte fast die einzige Forschungsliteratur zum KZ Bergen-Belsen. 1966 eröffnete das Land Niedersachsen eine kleine, als «Dokumentenhaus» bezeichnete Gedenkstätte in Bergen-Belsen, in der seither eine Ausstellung zur Geschichte des KZ Bergen-Belsen gezeigt wurde. Die Mängel dieser Gedenkstätte waren jedoch bald unübersehbar : mit ca. 100m² Grundfläche erwies sich das Gebäude oft als viel zu klein ; wesentliche Aspekte der Geschichte Bergen-Belsens blieben unberücksichtigt - so wurde z.B. die Geschichte des Kriegsgefangenenlagers Bergen-Belsen, in dem mindestens 30.000 sowjetische Kriegsgefangene starben, mit keinem Wort erwähnt ; den

Besuchern wurden über die Ausstellung hinaus keine weiterführenden Informationsmöglichkeiten wie Publikationen oder Dokumentarfilme angeboten ; es gab keine von staatlicher Seite aus organisierte pädagogische Betreuung von Schulklassen und anderen Besuchergruppen ; vor allem aber gab es keinen Ansprechpartner für die Überlebenden Bergen-Belsens oder Angehörige von ehemaligen Häftlingen. Zuständig für Anfragen zur Gedenkstätte und zur Geschichte Bergen-Belsens war ein Verwaltungsjurist der entsprechenden Bezirksregierung, der - zuweilen hat die Geschichte Sinn für Ironie - dem Dezernat «Allgemeine Gefahrenabwehr» angehörte und sich Bergen-Belsen neben zahlreichen anderen Aufgaben widmete.

Basierend auf einem entsprechenden einstimmigen Beschluß des Niedersächsischen Landtags von 1985 entstand erst 1987 die Gedenkstätte Bergen-Belsen als Institution mit hauptamtlichem Personal. Diese Gedenkstätte mußte also in vielen Bereichen bei Null beginnen : es gab keine Sammlung von Quellentexten und Bildern zur Geschichte Bergen-Belsens, keine Kontakte zu Überlebenden dieses Lagers bzw. Angehörigen ehemaliger Häftlinge und auch keine Verbindung zu Vereinigungen der Bergen-Belsen Überlebenden oder anderen Verfolgtenorganisationen. Angesichts dieser Entwicklungsgeschichte und Voraussetzungen kam dem Kontakt mit den Überlebenden Bergen-Belsens in der Arbeit dieser Gedenkstätte von Beginn an eine ganz besondere Bedeutung zu - gerade weil hier in den ersten vier Jahrzehnten nach dem Kriegsende so viel versäumt worden ist.

So vielfältig die Aufgaben dieser Gedenkstätte auch sind, es lassen sich doch - neben den Kontakten zu ehemaligen Häftlingen - zwei weitere zentrale Bereiche benennen : die pädagogische Arbeit einerseits, die historische Dokumentation und Forschung andererseits. Und zwischen diesen drei zentralen Aufgabenfeldern besteht eine enge Wechselbeziehung. Ein Beispiel : in Bergen-Belsen gab es eine außergewöhnlich große Zahl von Kindern und Jugendlichen, die als Häftlinge in diesem Lager waren. Die Bedeutung dieses Themas für die pädagogische Arbeit der Gedenkstätte vor allem mit Schulgruppen bedarf keiner Begründung. In der erwähnten Studie von E. Kolb, die sich auf die Organisationsgeschichte und den politischen Kontext des Lagers konzentriert, sowie in der wenigen übrigen Forschungsliteratur finden sich jedoch fast keine Informationen zu diesem Aspekt. Die Forschung zu diesem

Thema mußte also zunächst noch erbracht werden ; sie *kann* aber nur von der Gedenkstätte selbst geleistet werden, denn abgesehen von den statistischen Aspekten dieses Forschungsdesiderates enthalten die überlieferten Akten keine Informationen zum spezifischen Schicksal von Kindern und Jugendlichen in Bergen-Belsen, zu ihrem Alltag im Lager, dem Verhältnis zu ihren Eltern, zu anderen Häftlingen, zur Art und Weise, wie sie das Lager erlebten, welche Folgen dies für sie bis heute hat usw.. All dies läßt sich nur auf der Grundlage von Selbstzeugnissen der Überlebenden bzw. ehemaligen Häftlinge und insbesondere durch Interviews mit diesen «child-survivors» ermitteln. Dies setzt jedoch persönliche Kontakte zu einer großen Zahl solcher «child-survivors» voraus, die sich - über Jahre hinweg - nur in einer solchen Gedenkstätte, am Ort des historischen Geschehens in der notwendigen Zahl und Intensität ergeben können.

Andererseits sind glaubwürdige Kontakte zu den Überlebenden nur dann möglich, wenn die Informationen und Materialien, die sie zur Verfügung stellen, wenn die Interviews, die sie unter großer psychologischer Belastung mit Mitarbeitern der Gedenkstätte führen, nicht ungenutzt nur in das Archiv übernommen werden, sondern wissenschaftlich ausgewertet, veröffentlicht und pädagogisch genutzt werden.

Im Mittelpunkt der Forschungstätigkeit der Gedenkstätte Bergen-Belsen stehen daher solche Themenfelder, die sich ausschließlich oder überwiegend aufgrund der Selbstzeugnisse von ehemaligen Häftlingen Bergen-Belsens aufarbeiten lassen, wie z.B. «Kinder und Jugendliche in Bergen-Belsen», «Religiosität in Bergen-Belsen» oder «kulturelle Aktivitäten von jüdischen Häftlingen in Bergen-Belsen».

Die politische Liberalisierung der letzten Jahre ermöglicht zudem bisher so nicht mögliche Forschungen zu den aus osteuropäischen Ländern stammenden Häftlingen in Bergen-Belsen. Im Mittelpunkt stehen dabei gegenwärtig Polen und Ungarn. Einen besonderen Stellenwert hat die zwischenzeitlich weitgehend abgeschlossene Forschung zum Kriegsgefangenenlager Bergen-Belsen eingenommen, zu dem es bis 1987 kaum detailliertere Informationen gegeben hat.

Ähnlich wie die wissenschaftlichen Aktivitäten sind auch die Formen, Themen und Ziele der pädagogischen Arbeit in Bergen-Belsen stark von den spezifischen

Voraussetzungen dieser Gedenkstätte geprägt. Diese Vorgaben sind institutioneller bzw. organisatorischer wie auch historischer Art. In Bergen-Belsen gibt es keine baulichen Überreste des Lagers mehr, so daß es einerseits entsprechender topographischer Orientierungshilfen für die Besucher bedarf, andererseits der Vermittlung der Geschichte Bergen-Belsens in der Gedenkstätte durch Ausstellungen, Dokumentarfilme etc. dadurch ein noch höherer Stellenwert zukommt. Die Gedenkstätte ist - etwa 65 km nördlich von Hannover gelegen - verkehrstechnisch schwer zu erreichen : viele der Besucher haben eine längere Bus - bzw. Autofahrt hinter sich bzw. vor sich, wenn sie die Gedenkstätte erreicht haben, was die zeitliche Dauer ihres Aufenthalts in der Gedenkstätte oft einschränkt. Zugleich steigen die Besucherzahlen aber, insbesondere seit der Neueröffnung der Gedenkstätte im April 1990 nach ihrer Erweiterung und Neugestaltung, stark an : 1989 kamen 360.000 Besucher in die Gedenkstätte, 1990 waren es 440.000 und 1991 stieg die Zahl noch einmal auf 490.000 an. Dabei handelt es sich um eine ausgesprochen heterogene Besucherstruktur. Etwa ein Drittel der Besucher kommt aus dem Ausland. Auch die soziale Struktur ist denkbar uneinheitlich. Eine Besonderheit stellt der hohe Anteil von Soldaten unter den Besuchern dar, bedingt durch die unmittelbare Nachbarschaft des Truppenübungsplatzes Bergen, des größten Übungsgeländes der Nato in Europa, auf dem hauptsächlich englische, niederländische und deutsche Soldaten stationiert sind.

Diesen Unterschieden in Bezug auf das Zeitkontingent der Besucher, ihre Altersstruktur, ihre jeweiligen Vorkenntnisse und Interessen versucht die Gedenkstätte durch ein differenziertes Informationsangebot gerecht zu werden, das sie den Besuchern anbietet. Dazu gehören u.a. : eine Dauerausstellung, Ausstellungskataloge und andere Publikationen, Sonderausstellungen, Vorführung von Dokumentarfilmen, eine Bibliothek, ausgewählte Quellenzusammenstellungen zum Selbststudium, Führungen für Gruppen nach Voranmeldung. Daneben bietet die Gedenkstätte für pädagogische Fachkräfte auch Seminare zur Lehrerfortbildung sowie historische Fachseminare an.

Seit Anfang 1988 existiert ein Besucherdienst der Gedenkstätte, in dem zehn Lehrer mitarbeiten, die an Schulen im regionalen Umfeld der Gedenkstätte unterrichten und von einem Teil ihrer Unterrichtsverpflichtungen befreit sind, so daß sie der Gedenkstätte an ein oder zwei

Tagen pro Woche zur Betreuung von angemeldeten Besuchergruppen zur Verfügung stehen. 1991 waren es etwa 500 Gruppen, die auf diese Weise betreut werden konnten, was einer Personenzahl von ca. 12.000 entspricht. Setzt man dies zur Gesamtzahl der Besucher von nahezu einer halben Million (1991) in Relation, so wird freilich deutlich, daß sich die Frage nach der Gedenkstättenpädagogik an diesem Ort etwas anders stellt als dies in einem großen Teil der Literatur und auch der Seminare zu dieser Thematik der Fall ist, wo es zumeist um die pädagogische Arbeit mit Schülergruppen bzw. Jugendlichen in einer unterrichtsähnlichen Situation geht. Auf dieser Ebene erreicht jedoch eine Gedenkstätte mit einer solch hohen Besucherzahl wie Bergen-Belsen nicht einmal 5% ihrer Besucher. Anderen Vermittlungsformen wie Ausstellungen oder Dokumentarfilmen kommt daher im Blick auf die große Mehrzahl der Gedenkstättenbesucher eine besondere didaktische Bedeutung zu.

Die Konzeption von Ausstellungen an diesem Ort und insbesondere die am Yom Hashoah 1990 eröffnete neue Dauerausstellung der Gedenkstätte Bergen-Belsen hatte und hat sich freilich nicht allein an didaktischen Erfordernissen zu orientieren, sondern sie sollte auch den Erwartungshaltungen der Überlebenden Bergen-Belsens gerecht werden ; sie sollte so beschaffen sein, daß sie auch deren Zustimmung findet. Daß die Ausstellungshalle der Gedenkstätte in unmittelbarer Nähe der Massengräber liegt, in denen zahlreiche Opfer Bergen-Belsens beigesetzt sind, stellte ebenfalls eine wesentliche Vorgabe bei der Erarbeitung der Dauerausstellung dar. Angesichts dieser Voraussetzungen lautete die Grundkonzeption : historische Information statt künstlerischer Auseinandersetzung, Dokumentation statt Inszenierung. Die didaktische Leitlinie, an der sich die Ausstellung orientiert, läßt sich vielleicht am ehesten mit dem Stichwort «Opferperspektive» umschreiben. Dies bedeutet, ganz pragmatisch, zunächst einmal, bei der Auswahl der Texte und Bilder für die Ausstellung verstärkt auf solche Quellen zurückzugreifen, die von den Opfern bzw. Häftlingen selbst stammen und die Geschichte der Verfolgung aus ihrer Perspektive darstellen, also z.B. Tagebücher, Gedichte oder Zeichnungen, die im Lager entstanden. Damit rücken dann zwangsläufig neue Themenfelder in den Vordergrund, insbesondere der Alltag im Lager, aber auch die unterschiedlichen Formen der Selbstbehauptung von Häftlingen von kulturellen und reli-

giösen Aktivitäten bis hin zu organisierten Formen sozialer Solidarität.

Drittens bedeutet «Opferperspektive» in diesem Zusammenhang auch, durch die Darstellung von Einzelschicksalen der übermächtigen, sich in der Quellenlage ebenso wie in den namenlosen Massengräbern widerspiegelnden Anonymisierung der Opfer durch die Täter zumindest ein wenig entgegenzuwirken. Das Beispiel Anne Frank zeigt, welche pädagogischen Potentiale in dieser Form des Zugangs liegen, die einen positiven emotionalen Bezug zu den Opfern zu fördern versucht, was um so eher gelingt, je stärker auch die soziale Normalität dargestellt werden kann, aus der sie herausgerissen wurden. Durch eine solche Individualisierung kann nicht nur die Distanz des heutigen Besuchers zu dieser Geschichte ein wenig verringert, sondern das Spezifische des individuellen, aber auch des kollektiven Schicksals einzelner Häftlingsgruppen anschaulicher dargestellt werden.

In Bergen-Belsen kommt diesem Gesichtspunkt noch eine besondere Bedeutung zu. Bis etwa zum Spätherbst 1944 waren in diesem Konzentrationslager ca. 90% der Häftlinge Juden. In keiner anderen KZ-Gedenkstätte in Deutschland liegt der Akzent daher so sehr auf der jüdischen Verfolgungsgeschichte wie hier. Für die große Mehrzahl gerade der deutschen Besucher sind jedoch Juden und Judentum etwas sehr Fremdes, sehr Distanziertes. Nur wenige von ihnen haben in ihrem Leben je Juden persönlich kennengelernt oder haben detailliertere Kenntnisse über Judentum oder jüdische Geschichte. Zwar wird die Shoah heute im Geschichtsunterricht in Deutschland in der Regel detailliert und sachlich korrekt dargestellt, doch tauchen Juden und Judentum im Geschichtsunterricht fast ausschließlich im Kontext von Verfolgung und Antisemitismus auf, kaum jedoch innerjüdische Geschichte und die soziale Normalität jüdischen Alltagslebens. Die fast zwangsläufige assoziative Verbindung von «Juden» und «Verfolgung» ist jedoch höchst problematisch, suggeriert sie doch, daß Juden gewissermaßen «geborene Opfer» seien. Vor diesem Hintergrund kommt, gerade auch hier, an einem Ort jüdischer Verfolgungsgeschichte einer solchen Darstellung einzelner Biographien und Familiengeschichten in dem eingangs beschriebenen Sinne eine besondere Bedeutung zu.

Die pädagogische Arbeit in dieser Gedenkstätte kann vieles erreichen, vieles auch, das sich an anderen Orten nicht realisieren läßt. Doch sie kann die Auseinandersetzung mit der nationalsozialistischen Verfolgungsgeschichte sicher nicht stellvertretend leisten, sondern bleibt auf die Kooperation mit den anderen Bildungseinrichtungen angewiesen. Eine der wichtigsten spezifischen Funktionen ihrer pädagogischen Arbeit scheint mir die Schaffung von Motivation zur weiteren Auseinandersetzung mit dieser Thematik zu sein. Wenn die Besucher eine solche Gedenkstätte mit dem Bewußstein und in der Absicht verlassen, mehr über diese Geschichte erfahren zu müssen und zu wollen, wenn sie mit mehr Fragen als Antworten heimkehren, dann wäre ein wichtiges didaktisches Ziel erreicht.

Bernard FRUMER

Politologue (Belg.)

¹ Christian Zimmer, Le vrai choc d'«Holocauste», Les Temps Modernes, avril 1979, n° 393, pp. 1696-1704.

(*) Communication prononcée le 25 novembre 1992 à la Commission «Cinéma» (Président de séance : H. Ingberg, Chef de Cabinet, Exéc. Com. Française).

Sur quelques insuffisances inhérentes à la représentation cinématographique des crimes et génocides nazis (*)

² Cf. Franz Rosenzweig, L'Etoile de la Rédemption, présenté par Stéphane Moses in Le Débat, juin 1981, n°13, pp. 110-128.

³ Saul Friedländer, Reflets du Nazisme, Seuil, 1982, p. 12.

Vladimir Jankélévitch a écrit que le génocide perpétré par les nazis était inconcevable, innombrable et que vouloir le raconter et le montrer était le banaliser. Si l'on admet - et comment ne pas le faire ? - que ce qui s'est passé dans les camps d'extermination nazis est de l'ordre du mal absolu, on se trouve, en effet, confronté à de l'indicible que nous devons pourtant à tout prix essayer de dire. Le problème est immense et complexe car la notion d'indicible est liée à celle de spécificité qui devrait aller de soi mais qu'il est si difficile de faire accepter. Le contre-argument à l'idée de la spécificité du génocide commis par les nazis est qu'elle banalise tous les autres crimes de l'histoire ou, de manière plus subtile, comme le fait Christian Zimmer dans son article intitulé *Le vrai choc d'«Holocauste»* dans lequel il dit : «Horreur spécifique, crime spécifique, donc, parce qu'il s'agit d'une victime spécifique, parce que la victime est en somme l'image même de la spécificité. Voilà, bien sûr, pourquoi on ne peut banaliser - par l'image, par le récit, par le banal même qu'il y a dans toute information - le martyre du peuple juif : ce serait nier sa spécificité. Ce qu'il faut, ou plutôt ce qu'on peut répondre, c'est que c'est là un discours religieux, et que tous ne sont pas forcés d'entendre un tel discours»¹. Croire, comme le fait Zimmer que l'on a tout expliqué quand on a dit que le nazisme appartient à l'Histoire, c'est ne pas voir que, comme le dit Franz Rosenzweig, le peuple juif est un peuple hors de l'histoire parce qu'il entretient une relation tout à fait spécifique avec les trois données fondamentales de l'identité nationale :

⁴ Claude Lanzmann, De l'holocauste à Holocauste ou comment s'en débarrasser, Les Temps Modernes, juin 1979.

la terre, la langue et la loi ². C'est ne pas voir non plus que la mise en oeuvre de la «solution finale» se situe en marge de l'explication historique. Il est donc impératif de situer l'événement dans son contexte historique, d'être fidèle aux faits historiques tout en montrant ce qui se situe en-dehors du champ de l'explication historique. La mémoire, ou plutôt, les mémoires qui s'élaborent à partir de telles constatations ne peuvent donc être que partielles et insatisfaisantes. La gageure de la représentation cinématographique est double dans la mesure où elle pose à la fois le problème du contenu et de la forme. Dans son livre *Reflets du Nazisme* ³, Saul Friedländer parle des insuffisances théoriques qui prévalent dans l'interprétation du nazisme ce qui signifie qu'aucune théorie n'a pu donner une explication satisfaisante de ce phénomène. La réflexion que nous inspire cette constatation est que ce ne sont sans doute pas les diverses théories qui sont en cause dans cette carence mais plutôt le phénomène nazi lui-même qui, par certains de ses aspects, échappe partiellement à la théorisation. Le principal de ces aspects étant le passage du discours antisémite à l'acte de la mise en pratique de la «solution finale». Comme le dit Claude Lanzmann : «Tous ces domaines d'explication (psychanalyse, sociologie, économie, religion, etc.) pris un à un ou tous ensemble sont à la fois vrais et faux, c'est-à-dire parfaitement insuffisants : s'ils ont été la condition nécessaire de l'extermination, ils n'en étaient pas la condition suffisante, la destruction des Juifs européens ne peut pas se déduire logiquement ou mathématiquement de ce système de présupposés ⁴. La question qui se pose est de savoir comment l'on peut passer d'un savoir théorique partiel à un travail de mémoire dont le support est l'image. Le fait de parler d'insuffisances inhérentes à la représentation cinématographique des crimes et génocides nazis revient à dire que le cinéma - du moins dans sa forme la plus courante - ne peut pas rendre compte de manière satisfaisante de ce fait à nul autre pareil qu'est l'extermination par les nazis des Juifs et des Tsiganes.

Pour tenter d'expliquer et d'illustrer ces insuffisances, nous aurons recours à quelques films qui, bien qu'utilisant des procédés différents, ont pour objet de représenter l'univers concentrationnaire et le génocide. Cependant, avant de nous référer aux films, nous avons à nous arrêter un instant sur l'idée même de représentation. En effet, l'idée de représentation suggère - comme le dit le dictionnaire - que l'on «présente à nouveau», c'est-à-dire que l'on élabore des images qui doivent être une nouvelle pré-

sentation de ce qui a eu lieu. Or, ces images ne sont pas la réalité même lorsqu'elles comportent des documents d'archives. Elles ne sont pas la réalité parce qu'une partie de cette réalité n'a jamais été filmée (par exemple, aucune caméra n'a jamais pénétré dans une chambre à gaz en activité) et parce que les nazis se sont employés à faire disparaître une partie des traces de leurs crimes. Or, comme le dit Todorov dans son livre *Face à l'extrême*, «(...) telle est la loi de l'art que ce qui n'est pas montré n'existe pas». La tentative d'abolition du passé constitutive de toute entreprise totalitaire se trouve confrontée à l'évidence visuelle de telle sorte que le travail de la représentation filmique joue un rôle ambigu : ce qu'il montre est incomplet, n'est que ce qui a échappé au processus d'abolition mais passe pour être la réalité dans son ensemble. Ce qui, au départ était déjà de l'ordre de l'inimaginable, subit donc une seconde oblitération par le fait que ce qui est donné à voir passe pour être le tout. L'image inhiberait donc l'imagination qui est un élément essentiel de la mémoire. Ce qui est montré donne l'illusion qu'il n'y a rien au-delà de l'image, que l'image est à elle-même sa propre explication. Certains ont parlé de «pornographie de l'horreur». Si cette expression est contestable, elle présente néanmoins une utilité méthodologique dans la mesure où elle suggère que, tout comme la pornographie sexuelle, elle est censée tout montrer en faisant sauter l'interdit alors qu'en fait ce qui constitue l'essentiel de la sexualité, tout comme de l'horreur absolue, n'est pas représentable. Les images sur les camps nazis donnent l'illusion d'une sorte de «transparence» de l'univers concentrationnaire or, comme l'a dit Primo Levi, les prisonniers eux-mêmes avaient rarement une vision d'ensemble de cet univers; l'état d'urgence permanent dans lequel ils se trouvaient sous la menace d'une machine puissante les réduisaient à leur environnement immédiat. Cette forme d'«opacité» est donc le contraire de ce que la plupart des images suggèrent. Dans la mesure où l'image s'adresse à deux types de spectateurs très différents que sont les survivants des camps qui ont leur propre mémoire visuelle, d'une part et des spectateurs dont la connaissance visuelle de cet univers ne repose que sur des images construites, d'autre part, elle enclenche deux mécanismes de mémoire différents : les uns sont invités à une relecture de leur propre passé, les autres à construire une mémoire basée sur des données fragmentaires et esthétisées qui ne peuvent qu'altérer leur perception de la vérité historique. A ces deux types de spectateurs il faudrait sans doute ajouter un troisième : le fils ou la fille des survivants du génocide

⁵ Aaron Hass, *In the Shadow of the Holocaust*, Cornell University Press.

⁶ Joseph Daniel, *Guerre et Cinéma*, A. Colin (cahiers FNSP), 1972, p. 407.

⁷ L'Express, 31 janvier 1956, p. 13.

⁸ Jean Cayrol et Claude Durand, *Le Droit de Regard*, Seuil, 1963, p. 43.

qui, comme l'a montré avec beaucoup de pertinence Aaron Hass dans son livre intitulé *In the Shadow of the Holocaust. The Second Generation*⁵, est porteur d'une mémoire spécifique. En outre, si l'on tient compte du fait que l'image fait plus appel à l'affect qu'à la raison, on comprendra que la mémoire qui s'élabore dans un tel processus, est surtout une mémoire émotionnelle qui ne stimule pas la compréhension. Nous nous référerons notamment au film d'Alain Resnais «Nuit et Brouillard» qui fait figure de symbole dans la représentation des crimes nazis.

La difficulté de parler de «Nuit et Brouillard» résulte sans doute du fait que ce film présente un certain nombre de qualités qui peuvent être perçues comme autant de défauts. Considérons dans un premier temps la démarche : elle est a-historique, universaliste et basée sur une double mémoire, à savoir celle du témoin qui a vécu ce dont il parle (Cayrol qui commente) et celle de celui qui n'a pas connu l'univers concentrationnaire (Resnais qui filme). Cette dualité s'inscrit d'ailleurs dans tous les aspects du film (usage de la couleur pour le présent, du noir et blanc pour le passé; usage de musique douce pour les images violentes, etc.). Quant à la démarche a-historique et universaliste, elle se veut un moyen de faire fonctionner le film comme un «dispositif d'alerte» selon l'expression de Cayrol. Les crimes nazis ne sont pas montrés pour ce qu'ils sont, la mémoire qui s'élabore est immédiatement instrumentalisée et doit servir à mettre en garde contre tous les crimes commis dans le monde. Joseph Daniel n'hésite pas, dans son livre *Guerre et Cinéma*⁶, à parler du «message algérien» de Nuit et Brouillard. Dans une interview accordée à l'Express en 1956⁷, Resnais dit qu'il n'a pas fait ce film «pour que les spectateurs s'apitoient sur ce qui s'est passé il y a dix ans, mais pour qu'ils réfléchissent un peu sur ce qui se passe aujourd'hui. En Algérie par exemple...». Cette phrase de Resnais nous pose deux questions capitales : tout d'abord concernant le fait que Resnais ne veut pas que le spectateur s'apitoie. Un film qui ne développe pas la problématique dans son contexte historique, qui ne nomme pas clairement ni les bourreaux ni les victimes, qui n'explique pas le lien entre une tradition antisémite et le génocide et qui montre de telles horreurs peut-il éviter l'apitoiement ? Par ailleurs, Cayrol semble avoir un autre point de vue que Resnais à propos de la pitié; dans son livre intitulé *Le Droit de Regard*⁸, Cayrol dit : «Le sang et la fumée nous aveuglent. Nous avons vite notre comptant de cadavres. L'imagination n'ayant pas le temps de rendre démesuré ce qu'on

⁹ Mireille Amiel, Un créateur stoïque et souriant, Cinéma, juillet-août 1980, n° 259-260, pp. 49-51.

nous montre, de nous égarer, de faire innombrable une seule mort, le documentaire éloigne à nouveau et sans fin l'événement dans le passé. Ses images impitoyables ne provoquent plus notre pitié». Cette divergence de vue est sans doute plus importante qu'il n'y paraît parce qu'elle montre que l'objectif poursuivi n'est pas clair, que cette oeuvre a répondu, de manière tout à fait légitime, à une urgence de dire, de montrer, d'alerter mais qu'elle n'a peut-être pas pris suffisamment en compte la complexité de l'élaboration et de la transmission d'une telle mémoire. Il est probable qu'une telle prise en compte ne pouvait se faire qu'avec le recul et qu'en 1955 la distance n'était pas assez grande. Aujourd'hui, nous pouvons et devons réfléchir sur le manque de rigueur qui a prévalu dans l'élaboration de la mémoire. Il convient d'essayer d'éviter ce manque de clarté de la démarche dont un autre exemple nous est fourni par un article de la revue *Cinéma*⁹ consacré à Resnais dans lequel l'auteur dit du cinéaste : (...) il dit ce qui est, au détriment de 'pourquoi' cela est, il privilégie les formes par rapport aux 'messages', peu susceptibles de l'intéresser en tant que tels». Cette affirmation ne l'empêche pas de dire plus loin : «Etrange, et quelque peu stoïcienne même, cette attitude de Resnais qui consiste à pointer dans le monde contemporain ce qui est le plus terrible, le plus inhumain, non pour se plaindre ou se faire plaindre, mais pour comprendre et essayer d'expliquer». Comment peut-on à la fois ne pas s'intéresser au «pourquoi» et prétendre vouloir comprendre et essayer d'expliquer ? En outre le fait de privilégier les formes, comme Resnais l'avait déjà fait dans ses films «Van Gogh» (1948), «Gauguin» (1950) et «Guernica» (1950) n'est sans doute pas non plus le moyen qui facilite l'explication et la compréhension d'un phénomène tel que le génocide nazi. L'épisode de la censure du plan représentant un gendarme français au camp de Pithiviers ainsi que celui du retrait de «Nuit et Brouillard» de la sélection officielle du festival de Cannes de 1956 sont très instructifs car le marchandage qui eut lieu entre Resnais - qui dans un premier temps refusa la censure - et la commission de censure fut le suivant : en échange du camouflage de l'uniforme du gendarme français, la commission s'engageait à ne pas toucher à la dernière bobine qui est précisément celle où Cayrol fait une allusion claire au conflit algérien. Ceci nous montre qu'en 1956, les autorités françaises sont moins gênées par l'allusion au conflit algérien que par la mémoire de la déportation. En fait, la censure acceptée par les auteurs accroit ce qui a été appelé le «message algérien» de *Nuit et Brouillard* au détriment de la

¹⁰ Pierre Vidal-Naquet, Le défi de la Shoah à l'histoire, Les Temps Modernes, octobre 1988, n° 507, p. 72.

¹¹ Annette Insdorf, CinémAction, Cerf, 1985, p.181.

¹² P.-A. Taguieff, *La force du préjugé*, La découverte, 1988, pp. 432-433.

¹³ Cf. Robert Alter, *Deformations of the Holocaust*, Commentary, February 1981.

¹⁴ Patricia Erens, *Shoah*, Film Quarterly, summer 1986, pp. 28-31.

¹⁵ Cité par Joseph Daniel, op. cit., p. 324.

mémoire du génocide nazi et montre, si besoin en était, que les deux démarches sont de nature très différentes. Bien sûr, il est évident que la société française de 1956 n'était pas en mesure de voir sa propre vérité en face sous la forme d'une image représentant un gendarme français dans le camp de concentration de Pithiviers, mais fallait-il pour autant accepter cette censure ? N'a-t-elle pas été acceptée parce qu'elle ne nuisait pas fondamentalement à l'objectif du film, à savoir créer une mémoire instrumentalisée qui est moins soucieuse des faits que d'atteindre un but très hypothétique que Cayrol a nommé «dispositif d'alerte» ? Cette acceptation n'a-t-elle pas été facilitée par le caractère a-historique du film ? Autrement dit, le fait de n'avoir pas situé l'événement dans son contexte historique, de n'avoir pas désigné de manière explicite les acteurs de ce drame, n'a-t-il pas rendu plus acceptable une telle censure lourde de conséquences pour l'élaboration de la mémoire ? Certes la censure dans le domaine cinématographique était alors une pratique largement répandue, le cinéma français a subi, durant la guerre froide, l'intervention directe des pouvoirs publics au point d'engendrer de nombreux réflexes d'autocensure. Pas moins de 117 longs métrages furent totalement interdits en France de 1946 à 1961, l'interdiction totale n'étant qu'une des armes de la commission de censure. Il était donc courageux de faire à cette époque un film sur un tel sujet. Néanmoins, il n'est sans doute pas exagéré de dire que le crime qui fut anonyme au moment où il fut commis à cause de son caractère mécanique, administratif, retrouve par cette dissimulation l'anonymat dans la mémoire qui se constitue par l'image. Dans un article des *Temps Modernes*¹⁰ intitulé «Le défi de la Shoah à l'histoire», Pierre Vidal-Naquet disait très justement : «Le crime ne peut aujourd'hui être nié que parce qu'il fut anonyme». Continuer cet anonymat ne peut qu'être néfaste à l'élaboration d'une mémoire au sens plein du terme, c'est-à-dire une mémoire qui ne dissimule pas les faits et il s'agit là d'une exigence minimale. La question qui apparaît en filigrane de cette critique est la suivante : vaut-il mieux une oeuvre censurée, partielle et donc en partie fautive que pas d'oeuvre du tout ? Ou, peut-on être d'accord avec Annette Insdorf lorsqu'elle dit : «(...) aujourd'hui, n'importe quel film qui traite de ce sujet avec de bonnes intentions peut être qualifié de courageux, sinon de louable.»¹¹ ? L'idée de «devoir de véracité» formulée par P.-A. Taguieff dans son livre *La force du préjugé* nous semble être de la plus haute importance. Taguieff dit : «Il faut d'abord dire le vrai, dire ce que l'on croit sincèrement être la vérité, après s'être efforcé de l'approcher.

Or, l'intellectuel moderne a une fâcheuse tendance, notamment depuis l'apparition des régimes totalitaires qui le courtisent, le fascinent, à «mentir par humanité» ou par sélection dans le champ du vrai, à éviter de voir ou de dire ce qui est au nom de ses convictions, de son parti, à se taire enfin pour préserver l'idéalité de ses valeurs»¹². Dans le cas de «Nuit et Brouillard», la démarche a-historique a pour but légitime d'éviter que le génocide perpétré par les nazis soit considéré comme un événement passé et non répétable; ce film a donc choisi délibérément de ne pas présenter l'extermination des Juifs comme un pilier du régime nazi et comme l'aboutissement d'une tradition anti-sémite. La question posée par une telle démarche est de savoir si la mémoire qu'elle induit a sa raison d'être indépendamment du rôle prophylactique que l'on veut lui faire jouer. N'est-ce pas la même démarche qui amène aujourd'hui des cinéastes à réaliser des films tels que la production américaine *Playing for Time* à propos de laquelle Vanessa Redgrave a justifié le fait que l'on a utilisé des figurantes vivant près de la centrale nucléaire de Three Mile Island pour jouer le rôle de prisonnières d'Auschwitz en disant : «ces femmes savaient qu'elles avaient été traitées exactement comme le fascisme avait traité les gens qu'elles jouaient»¹³. La même question se pose à propos de la démarche esthétique choisie par les auteurs, à savoir la création d'une oeuvre extrêmement stylisée qui peut être nuisible à la représentation de la réalité des camps de la mort. Dans un article de la revue *Film Quarterly*, comparant «Shoah» de Claude Lanzmann à «Nuit et Brouillard», Patricia Erens dit : «Finalement, ce qui rend Shoah si extraordinaire, c'est son refus de devenir une oeuvre d'art en dépit de son art. Il se maintient toujours au niveau du document. Car, contrairement à *Nuit et Brouillard*, il ne vous permet jamais de vous retirer et de le percevoir comme une oeuvre d'art. Ici, il n'y a pas de musique obsédante, pas d'effets spéciaux, pas de narrateur poétique. Ici, il n'y a que des faits et des victimes. Car, malgré sa grandeur, «*Nuit et Brouillard*» manque de spécificité. Les victimes ne sont jamais identifiées. Le mot «Juif» n'est jamais prononcé»¹⁴.

Le film d'Armand Gatti, «L'enclos», bien qu'étant un film de fiction, a été souvent comparé à «Nuit et Brouillard». La manière dont Gatti conçoit la mémoire est proche de celle de Resnais : dans un débat sur «Humanisme et cinéma», il dit : «Ce n'est pas dans la mémoire des hommes que nous devons nous inscrire, mais dans leur devenir»¹⁵. La mémoire en tant que telle n'a donc pas de valeur, elle n'est qu'un

¹⁶ Jacques Siclier, *Le Cinéma Français*, Ramsay Cinéma, vol. 1, 1990, p. 237.

¹⁷ Les fiches «Vox-Ciné», n° 195.

¹⁸ Jacques Belmans, *Cinéma et Violence*, la Renaissance du Livre, 1972, p. 82.

prétexte. Cette conception est d'ailleurs illustrée dans le film de Gatti qui met en scène une situation qui aurait pu se dérouler aussi bien dans une prison que dans un camp nazi. Le thème central du film est, selon les mots de l'auteur, celui de l'univers «parallèle» ou l'on déshumanise. La notion d'univers «parallèle» chez Gatti est à comparer avec une phrase du commentaire de «Nuit et Brouillard» qui dit à propos du camp : «C'est une autre planète». Cette idée peut donner l'impression fautive que le camp ne fait pas partie intégrante du régime qui l'a créé ou qu'il n'est pas le produit d'humains fanatisés par une idéologie mais celui de créatures extra-terrestres ou vivant dans un univers qui existe parallèlement à celui des hommes. Cet «univers parallèle» est matérialisé par un enclos grillagé dans lequel les officiers SS du camp de Tatenberg enferment un ancien syndicaliste allemand et un Juif français. Celui qui tuera l'autre sera gracié. La formule de Jacques Siclier dans son livre intitulé «Le Cinéma Français» est cependant très juste lorsque parlant du film «L'enclos» il dit : «Après 'Nuit et Brouillard', c'est un chef d'oeuvre sur l'innommable atteinte à la dignité humaine»¹⁶. Le problème est qu'un chef d'oeuvre sur les atteintes à la dignité humaine peut être élaboré à propos d'une multitude de faits et ne met pas en évidence le caractère unique du génocide perpétré par les nazis et la mémoire spécifique qu'il doit engendrer. De plus, l'idée qu'un choix moral au sens où nous l'entendons habituellement était possible dans un tel univers nous semble assez incongrue; les prisonniers pouvaient tout au plus tenter désespérément de garder un peu de décence dans un contexte où elle n'avait pas sa place.

¹⁹ Jacques Belmans, *Le Cinéma et l'Homme en Etat de Guerre*, coll. mains et chemins, André De Roche, éditeur, 1969.

Il est intéressant de lire les commentaires relatifs à certains de ces films; on y trouve des formules assez naïves empreintes de bons sentiments et d'un optimisme parfois béat qui nous semblent incompatibles avec la mémoire de tels événements. En voici deux exemples :

²⁰ Cf. Ilan Avisar, *Screening the Holocaust. Cinéma's Images of the Unimaginable*, Indiana University Press, 1988, p. 49.

- à propos de «L'Enclos» : «La rencontre de Karl et David, leur amitié font échouer le projet des officiers allemands et prouve que dans le monde l'amour est quand même plus fort que la haine»¹⁷.

- à propos de «Nuit et Brouillard» : «Les auteurs de 'Nuit et Brouillard' se découvrent une passion de l'avenir par rapport à un tragique passé à la fois collectif et individuel»¹⁸.

Cette volonté de faire triompher l'amour sur la haine ou d'avoir la passion de l'avenir amène Gatti à imaginer un épisode de substitution de corps assez rocambolesque et qui est bien éloigné de la mémoire de ceux qui furent envoyés à la chambre à gaz à leur descente des trains. Le besoin d'espoir, le désir de faire oeuvre militante et généreuse sont bien compréhensibles mais lorsqu'il s'agit de la mémoire de crimes d'une telle nature, est-ce bien le ton qui convient ? Par ailleurs, certains s'acharnent à voir à tout prix une sorte de victoire des victimes (que l'on retrouve dans le film de Munk, «La Passagère», nous y reviendrons) que Jacques Belmans exprime de la manière suivante dans son livre *Le cinéma et l'homme en état de guerre* : «les prisonniers renient les lois de l'univers concentrationnaire en choisissant de ne point s'entretuer. Ils seront exécutés à l'aube pour cette désobéissance, mais ne sont-ils pas finalement les vainqueurs ?»¹⁹

²¹ Cf. Saul Friedländer, *op. cit.*

Ce faisant, ils excluent de leur propos ceux qui n'eurent même pas la possibilité de résister à leurs bourreaux, ceux pour qui la défaite fut totale puisqu'elle fut synonyme d'annihilation immédiate.

Le film d'Andrej Munk «La Passagère» (Pologne, 1962) pose également un certain nombre de problèmes que nous allons à présent tenter de développer.

Dans ce film, il y a une description très détaillée et réaliste d'un groupe de Juifs poussés dans une chambre à gaz suivie de la présentation d'un SS versant du gaz du toit du bâtiment. Ce sont des scènes troublantes qui n'ont jamais été montrées auparavant avec autant de réalisme et de détails. On s'aperçoit ensuite que le choc provoqué par les horreurs est plutôt secondaire dans le contexte dramatique du récit fictionnel car ces scènes sont conçues pour montrer l'effet des meurtres sur l'âme sensible de Liza, la gardienne²⁰. En outre, le rapport entre la victime et le bourreau est présenté d'une manière équivoque; le narrateur dit de Liza, la gardienne : «si elle a toujours cherché à se justifier, c'est simplement qu'elle est humaine». Elle est présentée comme étant jalouse de l'amour entre Marta, la détenue et son ami Tadeusz. Elle dit à propos de Marta : «j'ai été assez stupide pour avoir pitié d'elle». Elle dit également : «si elle est en vie, c'est grâce à moi». Finalement, la mémoire qui semble prévaloir dans ce film est la mémoire auto-justificatrice de Liza, la gardienne. C'est son point de vue qui prévaut; les plans du camp sont filmés à partir de son regard.

²² Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, Seuil, 1991.

Elle est présentée comme une victime dans une sorte de retournement dialectique au sens hégélien où l'esclave transformé par ses épreuves enseigne à son maître la vraie liberté qui est la maîtrise de soi-même. En effet, quand Liza trouve un message dans les baraquements et demande à Marta de le traduire, celle-ci invente une lettre d'amour plutôt que de révéler les noms de ses camarades résistants.

²³ Todorov, op. cit., p. 252.

²⁴ Ibid. p. 253.

On pourrait multiplier les exemples de films qui, soit à cause de leur forme, soit à cause de leur fond et le plus souvent à cause de la conjonction des deux, ne peuvent pas répondre aux exigences de la mémoire de tels événements. Nous ne nous attarderons pas sur des séries télévisées telles que «Holocauste» ou «Playing for Time» ni sur une série de films relativement récents dont Saul Friedländer a analysé l'esthétique kitsch qui n'est qu'une reproduction de l'esthétique nazie elle-même ²¹. Néanmoins, nous évoquerons deux films assez récents, l'un français, l'autre allemand. Il s'agit d'une part du «Dernier Métro» de François Truffaut et «Lili Marleen» de Rainer Werner Fassbinder qui tous deux, fonctionnent comme des moyens de déculpabiliser les peuples français et allemand. Dans les deux cas, il s'agit de laisser croire que les nazis n'ont rencontré que de l'hostilité de la part des peuples français et allemand. Sans tomber dans le travers de l'idée de la «faute originelle», il n'est peut-être pas inutile de poser la question du rapport éventuel qu'il y aurait entre le film de Truffaut et l'acceptation, vingt-cinq ans plus tôt par Resnais de la censure de l'image du gendarme français de Pithiviers. Nous laisserons cette délicate question sous forme de point d'interrogation.

²⁵ Ibid. p. 254.

²⁶ Ibid. p. 255.

Avant de conclure, nous reviendrons un bref instant sur «Shoah» de Lanzmann qui constitue sans doute le meilleur support cinématographique de la mémoire réalisé à ce jour dans la mesure où il évite les travers que nous avons évoqués ci-dessus. En outre, ce que Lanzmann filme, c'est la mémoire en train de s'élaborer. Il s'agit donc autant d'un film sur le génocide que sur sa mémoire active.

Néanmoins, il est intéressant de noter que certaines critiques adressées au film de Lanzmann illustrent des défauts dans l'élaboration de la mémoire que nous avons évoqués tout au long de cet exposé. Ainsi, par exemple, les critiques formulées par Tzvetan Todorov dans son livre intitulé *Face à l'extrême* ²² en viennent à confondre la victime et le bourreau. Il dit, en énonçant un certain nombre de

critiques à l'égard de l'attitude de Lanzmann par rapport aux personnes qu'il interroge : «Un autre aspect contestable de l'attitude de Lanzmann, c'est sa décision de ne pas tenir compte de la volonté des personnes qu'il interroge, et donc de bafouer leur dignité»²³. Lanzmann lui-même semble devenir un bourreau sous la plume de Todorov qui écrit : «(...) Lanzmann ne rate jamais un homme qui pleure»²⁴. On pourrait multiplier ce genre de citations qui atteignent un paroxysme renversant lorsque Todorov accuse explicitement Lanzmann de reproduire les pratiques de ceux qu'il dénonce et de préférer la morale d'un SS qui dit à propos d'Auschwitz : «ici il n'y a pas de pourquoi» à celle de Primo Levi qui, lui, essaye de comprendre²⁵. Todorov conclut : «Shoah, film sur la haine, est fait avec de la haine. N'y a-t-il pas là, pour reprendre une autre expression de Lanzmann, 'un parallèle tragique' ?»²⁶

Nous dirons, pour conclure, que compte tenu des insuffisances que nous avons mentionnées, des difficultés à élaborer et à représenter la ou les mémoires relatives à un événement d'une telle nature, il convient de faire preuve d'une rigueur, d'une exigence et d'une fidélité aux faits qu'aucune tentation ambiguë ne devrait altérer. Conscient des obstacles - dont la composante émotionnelle n'est sans doute pas le moindre - que peut rencontrer une telle entreprise, nous avons tenté d'apporter quelques éléments critiques en tachant de ne pas oublier que la critique est plus aisée que l'art.

André STEIN

Psychotherapist and

Professor of Human

Communication.

University of Toronto

(Canada)

(*) Communication delivered the
25th November 1992 at the
Commission «Cinema».
(President of the Session : H. Ingberg,
Chef de Cabinet, Exéc. Comm.
Française).

Humor and Irony in Two Films about the Holocaust (*)

We read in a posthumous publication of Terrence Des Pres that «academic disciplines constitute their respective «fields» by resorting to «fictions» - myth or principles accepted without question and endorsed by the community, but not susceptible to proof. To ask if the field of Holocaust studies is, like other fields, founded on fictions, is to conclude that it is».

Survivors, in drafting their testimonies and in their attempts to make sense of their experiences are of course exempted from adhering to these rigors. And so are those writers who, obsessed by their visions of the absurd of the Holocaust, feel compelled to record their hallucinatory realities in whatever form is within their affective means. But those of us who devote our respective professional efforts to the social organization of reality, cannot escape the guidelines of those fictions if we aspire to have those efforts validated by the academic community.

The fictions that currently more or less govern these studies can be summed up as follows :

1. The Holocaust is an all-encompassing event, unique and separate from the rest of Western history and it is to be represented as such.
2. The Holocaust must be represented testimonially as much as it is humanly possible attending only to documentable facts without concessions to artistic considerations;
3. All writing about the Holocaust is to be in instance of memorialization, solemn and lamentful as it is befitting to occasions of mourning martyrs.

While there are no written codes committing all to the strictest adherence to these fictions, students of the Holocaust

are significantly bound by them. It is specifically because they are so restrictive that we tend not to question them.

These fictions form a «regime of truth», to use Michel Foucault's term. It demands from us that in whatever we report about the Holocaust we do so in a serious, reverential tone giving evidence of our commitment to the sacred nature of the Event. This represents problems only when we approach texts of an artistic thrust, including dramatic films. Without intending to digress, it is necessary for us to remember that humour was far from being absent from the camps and ghettos. Emmanuel Ringelblum, the most authoritative diarist of the Warsaw Ghetto recorded a long list of jokes making the rounds of the ghetto. Many survivors of the death and concentration camps, as well as Jews in hiding, report instances of humour, practical jokes and pranks, irony, sarcasm and derision as part of the daily staple of their struggle to survive or perhaps perish with a human face.

The two films, **Au revoir, les enfants** and **Europa, Europa** that I propose to examine today are instances of this struggle.

In addition to the explicit content that all viewers expect from these films, i.e., that they be about an aspect of the war against the Jews, versions of humour emerge both in mode and in substance.

On a first approach, we wonder, isn't the comic mode excluded in approaching this subject ? Are we permitted to smile or even laugh in the context of this particular suffering ? Is it «just» the ethics and etiquette of «doing Holocaust studies» that demands of us that we refrain from any reference to humour ? Are we, students of the Holocaust, to gloss over instances of humour in the name of the relevant fiction ?

Indeed, most of us do refrain from any comic indulgence that would even remotely be in the context of the Holocaust. Nonetheless, the mere fact of articulating these questions signal that a problem does exist concerning the study of humour in whatever way that humour might be linked the Holocaust.

In this context, it might be helpful to remember that the very first treatise ever written on laughter was authored by the father of medicine, Hippocrates. He points to the

curative effects of laughter. Could this be true for the vast pain that has afflicted victims and survivors of the Holocaust ? Once again, Ringelblum and the others seem to answer in the affirmative.

We read in Joë Friedmann's article on André Schwarz-Bart that «...the essential reaction to affliction and suffering stands... on the plane of laughter which might be defined as an expression of freedom. Laughter is also an opposition to helplessness and despair. The victim and/or the survivor is often seen to react to the aggression and arbitrariness of explicit and implicit conditions with humour and/or irony.

Irony and humour are potential assessment of one's place in an upside-down world, as well as of the upside-down world itself and of its creators and managers. In works of art and artifice, and films are both, ironic expression and expressivity may connote the author/director's view of him/herself as (s)he is contemplating the life-world and the predicament of the victim/survivor from his/her own vantage point. That vantage point must be relatively distant from the killing fields for one to be able to engage in the concrete and abstract activity of «doing a film». That distance may be physical and temporal as it is the case of films made after the demise of Nazism, it may be only physical, as it is the case of films made in the U.S.

In **Night and Fog**, Jean Cayrol and Alain Resnais address the most fundamental problem of any Holocaust representation : the difficulty of reaching the horrific past from a distance of time and of reconciling the absurd atrocities with current perception and thought. The opening sequences of a bucolic Polish landscape are in a striking dissonance with our inescapable awareness that this beautiful land was the setting of past horrors. We view this monumental incongruity as the «ironie originelle» in films about the Holocaust. It seems to be generically encoded in most subsequent cinematic efforts attempting to reduce the unmanageable to the scale of human reason.

In Holocaust related films which resound with ironic expressivity, the sardonic laughter may also be that of the victim/survivor - a version of pushing back the physical and symbolic barbed wire of the camps and the walls of the ghettos. In this latter case the filmmaker presents himself as a witness giving testimony. And finally, as time puts a greater temporal barrier between the event and the survivor, that very same barrier ends up acting as an ever more-

compelling task master urging the survivor to lean back and to make sense. The nature and the origin of laughter that animates these films will depend on the relationship of the filmmaker to his protagonist and his predicament and on how he assesses his own performance back then at the time of «doing a film».

Best examples of this last category are **Europa Europa** and **Au revoir, les enfants**. Both are told from the perspective of the protagonist, but while the former is a story of survival and of a survivor, the latter is the tormented and guilt-ridden confession of a bystander who inadvertently might have contributed to the death of his friend. The laughter that animates the picaresque story of Sol Peretz in **Europa Europa** is at times independent of the Holocaust grounding of his adventures, it's the laughter of a young boy awkwardly caught up in growing up. But at other times, it is the screech that finds its equal only in Voltaire's **Candide**. One recalls the audacity of Solly the Jew being raised as the prototype of Aryan future in an elite school for young Nazis, or his attempt at stretching back his foreskin - a desperate absurdity many others have tried symbolically, but Solly tries it concretely and on camera - or the scene where the young Jewish boy in love with a Nazi girl ends up in the arms of the girl's mother who while embracing this Jewish boy confesses to him that she, too, is scared of her daughter. In all of these instances we can't escape the duplicity of the situation and this very duplicity marks it with an ironic seal. The duplicity is of an «on the one hand, and on the other hand» kind, but there is also another kind of duplicity mixed with complicity. This one is aimed at the audience : you know and I know, the filmmaker seems to say, that what you see in these scenes is anything but funny when you examine the action and the protagonist in the context of the Final Solution, and you know and I know that Solly's antics are damn funny. There is also a sort of a happy ending to each of these scenes if for no other reason that Solly survives them. Thus, staying within the time and spatial framework of the story, we are afforded a few chuckles at the expense of the almighty enemy who cannot bring to his knees one Jewish teenager; we are also afforded a spiteful grimace at seeing how vulnerable these Übermenschen could be and were then treated as Untermenschen by a desperate but audacious boy who took himself more seriously than the heroes of the Third Reich.

Finally we cannot help but smirk at the turn of fate that propelled Solly from one quid-pro-quo to the other. Does he think he is now finally safe because he has found a protector in a German soldier ? Well, not so fast. That altruistic member of the Wehrmacht happens to lust after the boy's young body and we are treated to a grotesque chase scene that has nothing to do with amorous chase scenes in films about ordinary life settings, and in a way it has everything to do with it. And how can we call it love or even lust in the context of this Nazi soldier not knowing that the flesh he so ardently desires is tainted meat ? The Nazi's lust mocks, more than anything else, all the racial laws and claims of everyone who endorsed the racial superiority of Aryans.

In the "Poetics", Aristotle suggested that the ludicrous was derived from some defect, deformity or ugliness in the object of laughter. Bergson viewed humour as a sort of punishment directed at antisocial or «alien» elements in a group. Ludovici contended that humour was an affirmation of superiority : those who laugh feel themselves to be «better».

But these thinkers account only for intentional humour. Their formulations leave unattended that which is humorous only because of the specificity of the occasion or the utterance at hand. It doesn't address situations that emerge from two or more participants contributing their respective parts to an unexpected whole. And finally, what of irony, the exclusive interpretive domain of anyone who is inclined to define an occurrence or the absence of one as ironic ?

Both intentional and ad hoc humour are amply represented in films whose central theme is the Holocaust. Being funny at the expense of an antagonist is frequently practiced in **Au revoir, les enfants**. First, the adolescent boys do their best to haze the newcomer, Jean Bonnet. It could be - and perhaps it should be - viewed as innocent ritualized pranks typical in all settings to cut down the mysterious and anxiety provoking strangeness of the new member. When they make fun of his name Bonnet and linguistically toss it around as «bonnet de nuit» and «Dubonnet» they cut him down to a size smaller than their own. Julien Quentin, the boy who is the most fascinated and threatened by him does his best in «Bonnet bashing». But only until he begins to suspect that Jean may be Jewish. Not knowing what is it exactly that anti-Semites reproach to the Jews, he asks his older brother and learns that it is because they don't eat pork. This

flippant remark is an instance of self-bashing at its clearest after all what kind of person goes on deporting others for a dietary difference. The Bonnet bashing as well as the self-depreciation stop being fun and worthwhile in the context of Julien discovering that Jean Bonnet is indeed Jean Kipplestein. Worry and anger take the place of childish pranks and vying for position in the group. It culminates in a fist fight provoked by both boys who - we the audience know - would be friends if it weren't for this senseless war against the Jews. They trample each other and when they are separated by Julien's mother they take a physical distance from each other and an emotional distance from their respective pain and in that distance affection and camaraderie emerge. This new experience culminates in the first authentic laughter in the film. Out of the tragic and the absurd a laughter is born. And we all know, protagonists and viewers alike, that no matter how genuine is that laughter it is rather the expression of a profound sadness and fury rather than an instance of unabashed humour. It seems to be saying «yes, we like each other, but we fear the impending tragedy grounded in our secret».

From that moment on Julien will never again make fun of Jean. He no longer has the need to fear him, he needs to protect him. The only bashing that occurs from then on is at the expense of the Nazis. Mme Quentin takes her two sons and Jean to a local restaurant filled with drunken German officers and a couple of virulent militia men show up creating a disturbance as they want to arrest an old Jew. The Quentin boys make derisory comments about them, Jean, as usual, doesn't get involved. We are then faced with a simple case of quid pro quo : « You Nazis bother me, I, in turn make fun of you». Parenthetically, a large number of the jokes circulating in the ghettos and camps were of this nature : Nazi bashing or self-deprecating, this an old theme to which Boccaccio has devoted the entire sixth day of his Decameron.

The other version of humour, that which emerges from the situation or from the context rather than being an instance of industry is also present in **Au revoir, les enfants**. As it is often the case, we shall see when speaking of the other films, its roots lay in a secret that may be the priviledge of the audience only. For example, the kids can poke fun at Jean Bonnet as much as they want, they will not achieve their goal of asserting their superiority over him, simply because their invectives don't reach Jean - he is not who they think

he is, he is not Bonnet. His secret defeats the boys and provides us along with Jean Kippelstein with an instance of irony. Jean Bonnet has the last laugh of course for privately he knows how derisory his detractors are and how futile are their attempts. The secret is of course one of mistaken identity and the faulty knowledge that goes with ignorance of relevant about that which we make fun of. His silent laughter, once again, is not an expression of elation but it is the acknowledgment of a secret that is at the same time also a life-threatening fact. We are reminded of Flaubert's comment about the author or **Candide**, «Voltaire ne rit pas, il grince».

Most of the irony in the film, of course, as in the Holocaust itself, is not funny. It is a frustrating therefore infuriating fact that seems to poke its nose at everyone. «See, what powerless fools you are». And there is no one with adequate power to come to the rescue of all those targeted by the poison of the ironic assault.

In the macro-context of all the laws prohibiting the Jew to stay alive, with everyone present fully aware of the consequences of hiding Jews, and in the micro-context of the situation at hand, when Father Jean the director of the school and the one responsible for hiding the Jews boys, says **Au revoir, les enfants**, we can safely propose that they all knew that the chances of them seeing each other again are near nil. And yet or perhaps exactly for that reason, this spurious assertion has had sufficient power in the film that it was chosen to represent it as its title. To name is to interpret. For the Jews present it could be viewed as an instance of gallows's humour. For the Nazis present, it was an occasion to experience the peculiar joy of Schadenfreude. For Father Jean and his fellow Christian brothers, it was an example of charitable lie aimed at reassuring the boys who had just seen ominous men take their friends and teacher and priest away in an act of hostility at a time when hostility and its consequences were to be taken for granted. For Julien it was the dagger of guilt seeing his newly found friend arrested for being a Jew.

Once again, it was the secret knowledge of Jean being Jewish that provides the boy with an instance of bitter irony. When the Gestapo man requests that the class reveal which one of their comrade is the hidden Jew, Kippelstein, no one can betray him. Only Julien knows the secret. A reflex-like movement of his head in Jean's direction inten-

ded as a gesture of concern and protection turns into the revelation the Nazi had requested. It is an instance of Voltairian irony that privileged knowledge ends up being a curse rather than the fuel for enlightenment. The viewer and probably all the relevant personae in the film are expected to breathe the sight of relief that only Julien can betray Jean and of course he won't do that. And yet, it is his very special affection that leads to the Jewish boys demise.

From the perspective of the viewer, the title must be seen as a signal that things are not the way they are said to be or that they even might be. In the context of the film's principal theme, the certainty of the verbal automatism of «see you again» must be seen as «probably we will never see each other again.» Saying the opposite of the truth with the knowledge that our utterance is not true and yet we have no intention to lie is certainly a version of irony.

The fact that Julien's loving concern for his vulnerable friend leads to the latter's unmasking and arrestation shakes the foundations of our fundamental structures of friendships with the same ironic gesture as our faith is severely undermined in the shelter of this boarding school and by extension in the church and its members. Indeed this realization that the church, and the refuge it has created for a group of young boys has provided the grounds for concern for the survival of all its members but especially those who hide those who need to be hidden, is in ironic contrast with our conventional taken for granted belief and optimism toward the lower ground level affection of these teaching Christian brothers, the institution they love and the structure of love itself. Thus, once again, we are confronted with the same kind of crushing irony that relentlessly follows all students of the filmic representation of the Holocaust. Film after film we are shown how the Nazis have succeeded in robbing us of all instances of basic human knowledge whose aim and fundamental principle is to protect and reassure us. Here we learn of the life-threatening nature of friendship, altruism and faith, elsewhere we learn not to trust or draw hope from the life-affirming symbol of childbirth and motherhood. A new life has traditionally inspired us with the promise of life, in films like the **Last Stop** we learn that each new life in a Holocaust setting becomes a prelude to death.

Ilan Avisar, in his book «Screening the Holocaust» reminds us that in general, the fourth act of a play functions

as vehicle for creating pathos and irony. What could be construed as the fourth act of Louis Malle's **Au revoir, les enfants**, we find ourselves in presence of that very same experience of increasing pathos and irony. With Julien's discovery of his enigmatic comrade's Jewish identity, both boys' doom is sealed and efforts to struggle against it are both ironic and pathetic. Ironic because we know that it is just a matter of time before the secret is pierced. In fact, Jean, to appease Julien's dismay tells him that he had always known that he would be found out. Thus, the irony resides in the futility of the whole enterprise of hiding. And it is pathetic because of our unconditional sympathy and empathy toward the losing young boy, the tragic protagonist.

I wish to attend to one last instance of irony in **Au revoir, les enfants**. It involves the role a crippled kitchen help, Joseph, plays in the drama and the demise of all the Jewish boys hidden by the Christian brothers and the death of Father Jean himself. All along the film, we see the privileged boys make fun of, abuse and demean the unfortunate cripple who is a few years older than they are. But, they are happy to do business with him, black market business. When they are all caught for black marketing, the very fair minded Father Jean kicks out only the crippled kitchen help, and he only grounds the others. And this in the context of his merciless sermon to the visiting parents about charity toward those less fortunate than ourselves. The dismayed priest freely volunteers the self-incriminating assessment of his decision to send away only Joseph. He was however caught between two duties and it is this very duel nature of his dilemma that provides us with the clue that we are faced with yet another ironic consequence of the absurdity of the Holocaust. It is being caught with all the facts and still opting for something other than the expected. And the ironic paradigm is enriched with a new instance of knowing that doing the right thing would end up as the wrong thing.

The culprits are relieved to be spared, but Joseph leaves with an ominous curse on his lips reminiscent of another wounded cripple, Rigoletto, the hunchback, in Verdi's eponymous opera.

Indeed, when the school is closed down by the Nazi authorities, we see a powerful Joseph return clad in the ubiquitous raincoats of Nazis plainclothesman, with a cigarette on his lips. This is not the powerless, exploited boy with a limp, the butt of all the jokes, this a man who had grown

into the power of deciding over life and death. We have before our very eye a logical consequence to a senseless situation. The one with the least power rules. Irony at its best informs us about one of the universal clichés of genocides and other social disasters: the world order turns upside down with the previously privileged in the bottom and the pariah on top and at the helm of the cursed ship that world had become.

And what is Joseph to do in his new role? Laugh of course. And as you might have guessed it, this laughter is not an expression of elation either. For Joseph knows that the price of his victory as well as its duration. After all, with the Nazis' obsession with physical perfection and Aryan blood was not going to tolerate for long a fellow traveller with a limp and French blood in his veins. The fact that he walks with a limp and that he is short does undermine his credibility as well as it is a perhaps unintended ironic jab at the Nazis' obsession with superiority. For someone who must project superiority, Joseph does look the opposite. One is inevitably reminded of the basic irony in Chaplin's **The Great Dictator** in which the latter is a carbon copy of the diminutive Jewish tailor, even the dictator's closet admirers can't tell them apart. And it must be a pure coincidence that Joseph limps and that the name of the dictator is Hynkel and *hinken* means «to limp» in German.

At the end, we don't feel relieved or healed when viewing **Au revoir, les enfants**, and neither does the surviving protagonist. In fact, we learn from a faceless voice over that Louis Malle will never forget the loss of his friend nor the part he Julien played in that loss. And of course, we know that Louis Malle is none other than Julien Quentin. For the structure of the story is such that those who «do humour», i.e., the Christian boys, don't know about the hidden identity of several of their comrades. Those who do are not afforded the distance in time and space from the flawed truth to be able to use the humour to cut down the fear and the flawed truth to be able to use the humour to cut down the fear and the anguish to size. **Au revoir, les enfants**, then is an example, a story told in a testimonial, mimetic mode evoking too much pain for anyone implicated in the story to turn to levity, however dark that could be. Thus, the audience's need for psychic distance is not satisfied. Hence the spectators leave the theatre with the numbness of grief on their faces and in their guts. Does that

pain motivate them to seek out further knowledge about the Holocaust ?

Not really. Yet, the ironic mode, the ironic structure and the instances of ironic meanings all have a purpose to serve : it has afforded a chance to Louis Malle to expose, explore and to pay tribute to his frozen grief and guilt on the one hand, and it has provided the viewers a glimpse at a world that can be made tolerable to remember, to account for and to publicly own, and possibly to be recognized by the spectators as real through the labyrinth of irony in which one never knows nor can one ever predict yet another wall or an exit. Nor can one be sure if he or she is indeed in a labyrinth. For any phenomenon to be ironic it must never have any predictability, and that includes the unpredictability of even that statement.

In the final analysis, it is safe to propose, that, while the irony in **Europa, Europa** is retrospective and historical, in Malle's story it is one that stays with the surviving protagonist and in us, thus it is largely and primarily personal and only secondarily larger than the tragedy of a few Jews and their rescuers. While the humour in the former is often gallows humour, as defined by Freud, the humour in Malle's film vacillates between innocence and guilt, just as does Malle. The only one who laughs at someone else's expense is Joseph, the crippled servant, but even if he does so - just as it is the case usually with gallows' humour - through his bitter tears.

And while, in the case of **Au revoir, les enfants**, the irony serves as a kind of protective mask, a way of bearing the unbearable on the level of retrospection as much as on the level of filmic language, in the case of **Europa, Europa** irony is the pointing of an accusing finger (that of an Eastern European Jewish boy who has grown into an Israeli old man, as well as that of history) at the grotesque claims and deeds of a self-hating universe bent on destroying its other as well as itself (much as does Joseph in Malle's recollection). But ultimately we must keep in mind that when we laugh or grind our teeth, we do it first individually and severally and only second as a collective consciousness.

And this is where the two films converge : they both say : look at how absurd this world is, look at how absurd the people in it are, including them and us, you and me. And it is on this level that irony seems to operate the best. For it

Jacques HASSOUN

Psychanalyste,

Ecrivain (France)

doesn't afflict us from opening to end. What Joë Friedmann states about irony in **The Last of the Just** can be held true for these films : «... irony does not dominate the whole text. In fact, it serves as a frame within which another level of laughter operates : humour. This humour is specified by a more generous and less aggressive formulation and it discloses a less harsh judgment than that of irony». This irony is so much in the foreground in many films about the Holocaust that its presence is overtly advertised in the film's title. We know that the 'Au revoir' in Louis Malle's title means that there will be no seeing each other again. That the girl is anything but nasty or horrible in Verhoeven's film. **The Nasty Girl** (or as its original German title has it *Das Schreckliches Mädchen*) and that the transport that Zbyněk Brynych refers to in his film comes more likely from hell than from paradise, as the title **Transport from Paradise** would have it. We know that the boat that was full was only full because the Swiss didn't want to allow more Jews in but as Markus Imhoof clearly demonstrates in his film **The Boat is Full**, there was still room for German deserters at the very same time they escorted back to Nazi Germany and to the death camps beyond the Jews who sought asylum with their «neutral» neighbour. What distinguishes these films from most others with factual titles, e.g., **The Last Stop, Naked Among the Wolves, Non Shall Escape**, etc. is that in the formal we can expect a somewhat anti-mimetic mode that allows the viewer to come closer, to stay and even to get into the world of the film through the backgarden door of irony. The latter on, the other hand, allow no illusion about the barrage of pain awaiting the viewer.

¹Je réactive pour ma part le terme de Hourban - «destruction» en hébreu et en yiddish - qui a désigné dans l'immédiate après-guerre la destruction du judaïsme européen. En effet, si le film *Shoah* a représenté un tournant majeur dans la constitution de l'histoire de l'extermination des juifs, il n'en demeure pas moins qu'il a dans le même temps suscité une telle fascination (du moins dans le milieu analytique) au cours de ces dernières années, qu'il est en passe de devenir à son tour un insigne non-symbolisable.

As time puts a greater temporal barrier between the event and the survivor, that very same barrier ends up acting as an ever more-compelling taskmaster urging the survivor to lean back and to make sense.

(*) Mr J. Hassoun n'a malheureusement pas pu être présent le jour de son intervention.

Nés de la destruction (*)

Il est un fait qu'aucun psychanalyste un tant soit peu averti ne saurait ignorer : la théorie du traumatisme comme point de départ, comme cause première et dernière des névroses a été très tôt abandonnée par Freud.

Notons d'ailleurs que celui-ci avait considéré le trauma comme la trace non symbolisée, non effacée d'une séduction, voire d'un abus sexuel précoce et demeuré énigmatique, qu'un événement ultérieur va réactiver.

Ce terme devenu apparemment obsolète connu dans l'oeuvre freudienne un destin particulier. Repris à propos des traumatismes de guerre, abandonné par la suite, il fut tenu dans la théorie psychanalytique en suspicion majeure au point même où il représenta le *schiboleth* qui départagera les psychanalystes déviants et les tenants d'une stricte orthodoxie freudienne.

Il m'a semblé nécessaire ici de rappeler ces points théoriques pour aborder ce qui nous préoccupe : que se passe-t-il pour les enfants *nés après le Hourban*¹, après la destruction du judaïsme européen, après «Auschwitz» pour tout dire, dont les parents ont été déportés - ou qu'ils aient échappé à la déportation - mais qui, quoi qu'il en soit, ont été les contemporains de la mise en acte de la Solution Finale ?

Nous avancerons d'emblée cette proposition : cette période historique s'est constituée pour ces enfants en trauma.

Entendons-nous bien : ils n'ont pas été les victimes directs de ces événements qui les ont précédés. Ils en sont les produits.

- produits de parents pris dans la tourmente

² Je voudrais signaler ici que sans l'article de Nadine Fresco «La diaspora des cendres», je n'aurais guère pu m'autoriser à reconnaître dans cet inouï une situation partagée par une génération entière.

³ Il est évident que ces différents fragments de cure que nous rapportons ici concernent les analyses terminées et sont travaillés comme le serait un récit de telle sorte que l'anonymat puisse être préservé cependant que l'histoire singulière se tient au plus près de la vérité du sujet.

⁴ C'est ainsi que nous avons désigné Auschwitz et la cassure que ce lieu éponyme désigne (cf. *Non lieu de la mémoire. La cassure d'Auschwitz*, avec Mireille Nathan-Murat, Annie Radzinsky, éd. Bibliophane, 1990).

⁵ Ce sont ses propres termes.

⁶ Vaad Arbà Artzot : Conseil des Quatre Provinces qui géraient la vie sociale, économique, juridique et

politique des communautés juives de la Grande Pologne jusqu'au XVIII^e siècle - Jewish Self Government (le terme est de Mark Cohen de Princeton) est la forme d'autonomie juridique et politique qui régissait la vie de la communauté juive d'Égypte du IX^e au XV^e siècle.

⁷ Rappelons ici que pour Freud, le *destin* prend pour l'enfant devenu grand la place que les parents occupaient jadis pour lui.

⁸ M.O.I. : Mouvement Ouvrier Emigré - F.T.P. : Franc Tireur et Partisan.

- produits de ces événements, aussi.

Cette coalescence terrorisante a fait de leurs parents les iconophores du désastre et de la déchirure.

Un pas de plus et il seront comme confondus avec cette destruction.

Dès lors, ces enfants sont confrontés à une généalogie qui semble toute entière vectorisée sur un événement considérable : l'extermination.

Tout ce qui précédait est censé y conduire.

Tout ce qui s'ensuit ne peut que s'y référer.

Désormais, l'Ancêtre, le Père, serait peu ou prou celui, qui depuis toujours porte les signifiants de cette destruction.

C'est du moins ainsi que nous avons pu entendre ce que les analysants de cette première génération peuvent articuler, jusqu'à l'extrême d'un désarroi étonné, de la nostalgie de l'horreur dont ils sont la proie ².

Berthe ³, née en 1947, est la fille d'une ancienne déportée d'Auschwitz et d'un grand résistant français israélite de lointaine origine viennoise. L'existence de Berthe est tout entière marquée par la déportation de sa mère : atteinte jusque dans son corps même par l'irruption du nazisme dans sa lignée maternelle originaire de Lodz, elle s'interdit le droit à la vie, à la généalogie, au plaisir, à l'histoire.

C'est ainsi que dès le premier entretien elle dit ne pouvoir *concevoir*:

- un enfant... toutes ses tentatives avec ses amants, avec qui elle noue des rapports plus que passionnés, se soldent par des échecs ou par des avortements spontanés qui finissent par délabrer son corps.

- une relation qui ne soit pas centrée sur ce lieu d'extermination, ce *non-lieu de la mémoire* ⁴ devenu le lieu géométrique de son existence, de celui de ses amis et de ses amants, tous enfants de ce trop de réminiscence légué dans une *ambiance de silence effroyable* ⁵.

- une Histoire qui ne fut pas vectorisée sur Auschwitz. Lieu, dit-elle, où commence et finit l'histoire des juifs. Pour elle il n'y eut ni la gloire du *Vaad Arbà Artzot*, ni la période des splendeurs du *Jewish Self Government* ⁶

ou celle de l'Espagne médiévale. Il n'y eut que continuité historique : d'une destruction à l'autre, une seule vision - la lacrymale - présidait à une conception dramatique de son destin ⁷. Bien plus, elle ne pouvait entendre que sa mère ne fut pas issue d'un misérable shtetl chagallien mais qu'elle était née dans un milieu bourgeois ne s'exprimant qu'en polonais et en allemand, ayant domestiques «aryennes» et ne découvrant le yiddish que lors de son arrivée dans le ghetto... pas plus qu'elle ne pouvait supporter que son père - doté d'un patronyme pouvant porter à confusion et susceptible de la faire passer pour un «français innocent» - républicain, franc-maçon et laïque fut un héros de la Résistance. Ces qualités le déjudaïsaient. Etranger à la destruction, il en devenait étranger au monde juif tel qu'elle l'imaginait. Il ne fut «même pas» M.O.I. ou F.T.P. ⁸. Il était donc *étranger* à ce qui était le centre de son existence : les charniers, les chambres à gaz, les crématoires, la sélection.

Que cette étrangeté, cette *extériorisation* du père fut somme toute structurante... elle ne le découvrit que fort tardivement. Au début de son analyse, cette mise à distance représentait ce qui la projetait encore plus vers sa mère, vers le corps maternel conçu comme le lieu de l'horreur, de l'horreur représentée par le numéro tatoué sur l'avant-bras, de l'horreur représentée par ce qu'elle pouvait imaginer comme torture subie. Faute d'une parole audible, «*tout cela*» était devenu *imaginable*. Non pas que sa mère se soit dérobée aux questions posées, mais ce qu'elle disait mêlé d'une telle incohérence à ces informations : seule la violence de l'affect atteignait son entendement.

Dès lors que [mère-violence-destruction] formaient un ensemble compact, insécable en éléments discrets, comment pouvait-elle se séparer de la *déportée-rescapée*, comment pouvait-elle se séparer de son rôle de réparatrice, comment pouvait-elle même entendre une fonction paternelle, qui ne fut pas connotée tout à la fois d'*indifférence*, de trahison et d'inceste ?

Le parcours de cette analyse, long, difficile et douloureux fut centré sur une question cruciale : que faire d'une série d'événements qui se définissent comme inoubliables et qui doivent le rester ?

⁹ La discrétion nous dicte de ne pas en dire plus sur cet aspect des choses.

Que faire de la névrose maternelle, comment l'entendre, comment la définir, comment ne pas éprouver quelque culpabilité à évoquer le ressentiment qu'elle provoque ?

¹⁰ Et est-il utile de l'ajouter - «inutilisable» - telle quelle et en d'autres circonstances. Ici le transfert avait permis de donner à cette interprétation une possibilité d'introduire Berthe à la fonction paternelle et du même coup d'entendre une mère qui ne fut pas toujours, et de tout temps, et pour l'éternité, prise dans la mort.

¹¹ Ceux d'ailleurs qui portent un nom hébraïque (généralement se référant à des fonctions synagogales ou ecclésiastiques) tels que Hazan, Gabbay, Chamache, Cohen, Levi, Sofer, Hassid, Yoffé, Melamed sont l'exception, d'ailleurs plus fréquente en Méditerranée orientale qu'en Europe centrale.

¹² Je considère pour ma part qu'il n'est pas d'énonciation qui soit «intentionnellement» une interprétation : celle-ci est désignable comme telle «après coup», dans un temps second de la cure.

Et enfin, comment se défaire d'un inavouable sentiment décrit comme une *nostalgie de l'horreur* ? De n'avoir point connu cette horreur, de ne l'avoir rencontrée qu'à travers les récits, les témoignages, les films, les dits et les non-dits de l'entourage, d'en avoir été exclue comme l'enfant le serait de la scène fondatrice de son *être* et de son existence, tel était le drame dans lequel Berthe s'est débattue son enfance et son adolescence durant.

Par ailleurs, décréter que son père se situait à l'extérieur de ce groupe n'était-ce pas une manière de rendre compte de son agrippement à la mère au point de faire corps avec elle ?

Que cette adhésion à la mère et à son destin rende compte des moments de désubjectivation, de ces temps d'agitation crépusculaire et passionné la laissant sans voix et sans vie, cela ne cessait de lui poser une question insoluble.

Que cette tendance à *faire-corps* avec le destin maternel ait pris argument ici dans une histoire qui la précédait et l'excédait rendait l'acte analytique d'autant plus périlleux et difficile que notre position éthique nous commandait de maintenir distinctes les deux lignes de force représentées d'une part par l'adhésion et l'attachement au destin du groupe *et* d'autre part par la non-séparation d'avec celle qui par son histoire, était dans le même temps sa mère *et* la déportée éponyme.

Il nous fallait donc tenir cette analyse par ces *deux bouts*. D'une part entendre jusqu'à l'usure cette prise de Berthe dans la destruction d'un peuple et dans le même temps entendre de quel lieu (de sa subjectivité) ce propos se tenait sans pouvoir historiquement s'articuler.

En d'autres termes, comment ne pas rabattre l'événement historique sur le discours singulier au point de faire de cette enfant née de la destruction le porte-voix de la multitude souffrante des enfants de déportés, mais aussi, comment ne pas réduire l'inouï de la destruction collective à une simple fantaisie familialiste ?

D'autant qu'à plus d'un titre, le cas s'y prêtait ⁹.

Il m'a fallu attendre ce qui allait pouvoir me permettre, *dans le transfert*, qu'il me soit possible d'énoncer non pas dans une visée pédagogique mais comme *une interprétation destinée à Berthe* et néanmoins visant l'universalité de son

¹³ Aufklärung (all.) = Haskala (hebr.) renvoie à la notion d'Ere des Lumières.

propos, de renouer le fil, d'aller dans le sens de l'intrication des pulsions partielles (dites de vie) à la pulsion de mort.

Cette interprétation princeps ¹⁰ fut celle qui rappela tout de go:

- qu'il n'est pas sauf rarissimes exceptions de nom typiquement juif ¹¹, que ceux-ci portent la trace de déplacements diasporiques successifs.

- que l'histoire juive, si elle connut son lot de destruction et de douleur, ne fut pas moins supportée par des heures de gloire et de prospérité.

Enoncée *opportunément*, cette parole somme toute banale qui pouvait être entendue comme sentencieuse eut valeur d'interprétation ¹².

Je ne saurais ici rapporter plus avant cette cure sinon que pour soulageante et inaugurale qu'elle fût, chacun des termes de cette intervention accompagna l'analysante tout au long de son analyse, lui permettant de s'autoriser à fonder une famille (exogamique), d'avoir un enfant, de sortir de la relative conduite d'échec professionnel qui était la sienne...

Somme toute il s'était agi de reconnaître *qu'il n'est de la destruction qu'au lieu même du vivant, qu'il n'est de nomination (qui fait qu'un nom est incomparable et quelconque) que dans la seule mesure où il témoigne d'une différence qui pour ne pas être phénoménalement radicale, est suffisamment perceptible dans ce qu'elle transmet comme trait d'identification symbolique.*

Partie de telles prémisses, Berthe à travers la souffrance, l'horreur d'une plongée dans l'histoire dont elle est l'héritière, put donner enfin à l'événement la place qui lui revient : celui de faire trace psychique. Somme toute il s'était agi de délier l'imaginaire «bloqué» autour de l'effroyable des camps d'extermination et de la survivance, pour symboliser une histoire dont elle était l'héritière : elle pouvait désormais se revendiquer l'héritière de l'héroïsme de son père pur produit de l'Aufklärung et du patriotisme polonais pétri de Haskala ¹³, de la famille maternelle. Dès lors, soumise aux mécanismes du refoulement et de l'oubli cette histoire peut se constituer en savoir subjectif et cesser d'être ce fardeau énorme et encombrant que Berthe était alternativement tentée soit d'élever en un objet de culte monolithique, soit de le considérer comme un appendice qu'elle se sentait condamnée à traîner, exhibé ou caché, derrière elle et qui l'avait marquée énigmatiquement de *ce* qui la rendait

¹⁴ Rappelons que pour Lacan le réel n'est pas la réalité mais un élément de celle-ci, qui, isolé de l'imaginaire et du symbolique se manifeste comme de l'inerte, de l'inamovible, du circulaire, bref de l'an-historique.

différente au point de se ressentir unique dans sa monstruosité.

Dans la formule «ceci fait partie de mon histoire singulière» qui pourrait résumer ce qui est visé par une cure, le terme «aussi» représente cette part d'une Histoire que le sujet s'approprie et qu'il met au travail.

¹⁵ Il a fallu attendre les années 1960/70 pour que la littérature dite de l'extermination (à distinguer d'ailleurs de la littérature de la déportation) puisse être lue et prise en considération. Il a fallu quinze ans de plus pour qu'elle soit prolongée par une littérature historique à grande diffusion. C'est d'ailleurs sur ce hiatus que les négationnistes ont pu jouer.

Nous pouvons à cet endroit reprendre enfin la question du trauma en l'actualisant :

Ce qui est traumatique serait cette part qui, relevant généralement du fantasme trouve argument dans la réalité (historique - sociale - politique) de telle sorte que le malheur singulier, la destruction intérieure en arrive à se confondre avec le malheur collectif, la destruction collective.

Dès lors, c'est la réalité elle-même qui se trouve être comme *déplacée, déportée* pour ainsi dire vers un réel ¹⁴ terrifiant qui ne semble produire continûment que de l'assujettissement. Nous sommes dès lors en présence d'un processus de desubjectivation où de l'extérieur à l'intérieur il n'est que de la continuité, ou pire, de l'interpénétration.

¹⁶ in «Troubles de mémoires sur l'Acropole».

Or, nous l'avons dit : il est deux temps pour la constitution d'un trauma.

¹⁷ Cf. Marc Angenot, in «Les idéologies du ressentiment», Ciadest, 1992, Montréal.

D'où l'hypothèse que je suis tenté de formuler ainsi :

Le premier temps serait constitué par le silence porté sur l'événement.

Le second temps serait la rencontre avec celui-ci en l'espèce d'un «faire-retour» menaçant (non pas qu'il s'agisse d'une répétition improbable de ces événements - encore que celle-ci est constamment à l'horizon de l'entendement de ses «enfants» - mais bien plutôt comme un «ça fait retour» qui témoigne de l'ininscriptible de ce qui s'est passé).

¹⁸ Marc Agenot, *op.cit.*

Ici le «ça fait retour» a pu être référé à ce qui infiltre l'actualité pour ne cesser de faire signe.

Or, ce silence porté sur l'événement, cet inaudible du Hourban, cet unimaginable pour la génération qui a suivi aurait à mon sens pour support le silence que la Cité a opposé aux survivants de la déportation. Somme toute,

cette génération serait semblable à ces enfants de prophètes qui entendent leurs parents hurler dans la ville leur détresse - telle Rachel à Ramah - sans que nul ne les entende. Aussi, il me semble pouvoir avancer que ce qui n'a pas peu contribué à constituer ce premier temps du traumatisme serait représenté par le silence incrédule (le «nul ne nous croira» de Primo Levi) ou complice de ce qui fait autorité dans le pays. *Ceci est arrivé, mais seuls les témoins le disent, seuls mes parents le proclament, seuls quelques livres l'affirment*¹⁵, telle serait la formule qui contribuait à définir les parents comme des prophètes «silencieux».

Une autre analysante, elle aussi prise dans l'horreur d'être née de la destruction, disait combien le début de reconnaissance - par la télévision et la presse - du rôle de l'Etat français dans la mise en place de l'extermination l'a soulagée de cet autre fardeau qu'elle portait : le silence radical de ses parents à l'endroit de leur vie de déportés.

Quel serait dès lors le deuxième temps constitutif de ce trauma insubjectivable qui semble créer sans discontinuité de l'assujettissement à l'horreur et à la destruction ? Je prétends que c'est au moment où se pose pour *l'enfant de l'enfant caché, l'enfant du déporté, l'enfant du survivant*, la question que Freud a pu formuler en termes «ne pas pouvoir aller au-delà du père et ne pas pouvoir en même temps le dépasser»¹⁶, temps où la transmission de la généalogie se pose, temps où «cette figure parentale incarnée par le destin» (S. Freud) vient interroger la transmission de l'horreur, temps où le *ressentiment va faire tribu*¹⁷ pour venir prendre la place de l'écriture de l'histoire, de la théorisation de l'événement. Ce ressentiment produit une mortelle confusion entre *séparation* et *déchirure* et barre l'accès au travail de deuil qui permet la transmission et la possibilité d'accéder à la généalogie. L'impossible que ce ressentiment crée aurait pour formule «ai-je le droit de faire le deuil d'un(e) survivant(e) ? Ai-je seulement le droit de m'en séparer ?»

Autant de questions où le ressentiment propre à créer du communautaire¹⁸ se repaît du déni que l'autre porte à l'endroit du crime, ce repaît aussi de ce sentiment d'*envie* que le sujet peut traduire discursivement par la nostalgie de l'horreur.

Que chaque *enfant*, un par un, placé devant cette question de la transmission d'un blason parental à rédimier, d'une séparation qui peut être parfois conçue comme délabrante

**Philippe
VAN MEERBEECK**
**Prof. Président du
Département
de Neuro-Psychiatrie
Faculté de médecine -
UCL (Belg.)**

faute d'un élément tiers symbolique, n'est pas pour nous étonner.

Que *l'enfant du survivant* - et bientôt les petits-enfants - aient à se confronter, le plus souvent dans l'horreur, à une transmission prise dans le gel de la destruction sans pouvoir la constituer en histoire symbolisable, cela représente un défi éthique que notre tâche nous condamne à relever.

C'est en tout cas à celui-ci que les analystes ont à s'affronter en maintenant ouverte la double question que pose la démarche singulière du sujet et celle qui l'inclut dans ce plus grand ensemble historique qui le désigne comme pris dans la tourmente d'un *siècle* qui n'en finit pas de sortir de son *minuit*.

(*) Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Aspects Psychologiques» (Président de séance : N. Dopchie, Psychiatre).

En mémoire de moi (*)

¹ Comte-Sponville André, *Vivre, Traité du désespoir et de la béatitude... Perspective critique*, Presse Universitaire de France, Paris, 1988, p. 207.

«Carpe Diem» disait Horace : «cueille le jour», c'était chez lui un thème plutôt épicurien. Cette même phrase est proférée par le Professeur de poésie Keating dans ce film à succès de cette fin de siècle «Le cercle des poètes disparus». Jouir n'est réel qu'au présent. Les souvenirs de plaisirs, chacun le sait, sont souvent plus amers que doux et poignants parfois.

Marguerite Duras, malgré son âge avancé et son état très abîmé par l'alcool, écrit encore dans son grand âge «L'Amant de la Chine du Nord» et nous fait vibrer à nouveau à cette évocation de ses premiers émois amoureux quand elle avait 15 ans.

Les grands vieillards se souviennent avec émotion vibrante de ces instants initiaux où le désir se découvre à l'adolescence.

Keating inaugure son cours par cette phrase prophétique et fascinante et il va entraîner dans son lieu transférentiel avec les adolescents des conséquences redoutables, désastreuses.

Niel tente de soutenir jusqu'au bout son projet d'être comédien malgré l'interdiction paternelle. Quand son père le surprend à jouer, il lui interdit la poursuite de ses études dans le Collège du Vermont. Niel se suicide en se rappelant cette phrase fascinante et trompeuse du Professeur «Carpe Diem».

Il est des événements qu'on ne pourrait ni supprimer d'un trait de plume ni renvoyer en bloc à l'imaginaire. Ce qui a eu lieu et qui n'est plus, éternellement, restera vrai. Le passé, disait Lucrèce, est irrévocable.

Tu est né et tu vas mourir. Ces deux vérités sont aussi vraies l'une que l'autre et définitives toutes deux. Ce que Keating n'avait pas dit à ces jeunes, c'est que la vérité, par nature, échappe à la temporalité de ce qu'elle connaît et que ce qui fut présent reste vrai, quand elle n'existe plus, comme ce qui sera présent est vrai déjà avant même d'exister ¹.

Un jeune psychiatre en supervision me disait l'autre jour l'histoire suivante : un adolescent et son père le consultent car l'adolescent est très opposant, difficile, délinquant, fasciné par les signes nazis alors que son père est juif et a épousé après la guerre une femme belge catholique. Son père appartient à cette génération d'enfants de la guerre dont les propres parents ont été capturés et exterminés à Auschwitz et qui ont été adoptés «par des familles belges», lesquelles les ont élevés dans la religion catholique. Voilà un père assimilé et un adolescent en quête de repères. Son père n'a jamais pu rien dire de son enfance et de son adolescence puisqu'il n'a jamais pu évoquer ses propres parents exterminés à Auschwitz. Quand ce jeune psychiatre me parle du cas, lui-même étant juif également, il parle surtout des grands-parents morts à Auschwitz. Je l'interromps et je lui précise que ses grands-parents ne sont pas morts à Auschwitz mais ont été «exterminés» à Auschwitz. A ce moment-là précis, le jeune psychiatre fond en larmes. Il saisit alors ce qui pour lui était inaudible.

Les survivants de 40-45, dans le groupe juif belge, sont devenus, comme dans d'autres pays européens, laïcs après la guerre. Néanmoins, le rituel adolescent d'accueil des jeunes dans la communauté juive a été par le monde laïc juif réinstauré car perçu comme indispensable. «Epuré» de la symbolique religieuse, il est demandé aujourd'hui à ces jeunes juifs de 12-13 ans de faire un travail d'histoire sur la famille et de ranimer la mémoire des êtres disparus. Extraordinaire travail sur la vérité et sur la mémoire. En effet, il n'est esprit que de mémoire et il n'est mémoire que de l'esprit. Les vastes palettes de la mémoire, comme disait Saint Augustin, sont l'abîme qui nous constitue et qui parfois seule nous rend présents au monde et à nous-mêmes. Tout travail psychothérapeutique et, en particulier tout travail psychanalytique, est un travail sur la vérité et donc sur la mémoire et donc sur l'esprit même. Vouloir c'est se souvenir qu'on veut, aimer c'est se souvenir qu'on aime, penser c'est se souvenir de ses idées. Nul ne pourrait vouloir, aimer ou penser sans se souvenir en lui de soi, de ses désirs, de ses émotions, de ses doutes ou de ses certitudes.

Il est très frappant d'observer, dans des psychanalyses d'adultes, l'immense difficulté qu'ont les hommes et les femmes d'âge mûr à se souvenir précisément de leurs premières amours. Il faut presque la maturité ou le génie de Duras ou encore l'immense oeuvre de Proust pour faire ce travail de remémoration. Autant les souvenirs de l'enfance sont facilement évocables, autant les troubles, les premiers troubles, les premiers émois amoureux sont enfouis à jamais...

Y a-t-il des souvenirs indicibles, impossibles ?

Et à ce titre, il faut les connaître, les transmettre, les faire connaître aux générations qui suivent. Michel Serres nous disait dans une séance académique de promotion au titre de Docteur Honoris Causa : «L'enseignement, le travail de l'enseignant, consiste, avant de donner cours, à s'asperger d'une part de raison raisonnée et d'autre part du sens, c'est-à-dire du pathétique humain. En entrant dans l'auditoire, le professeur doit allumer la flamme et toujours parler en langue de feu. Je ne suis que ce que je dis et je ne dis pas ce qui est. La transmission est une torche qui se passe d'une génération à l'autre. L'humanité, ou encore les humanités consistent à fondre dans la beauté, la science et les valeurs humaines mêlées».

Dans l'expérience adolescente, la douleur d'exister est à l'avant-plan. Et le souvenir impossible est celui que l'on appelle le traumatisme.

Une jeune femme en analyse avait une difficulté immense à évoquer un avortement vécu par elle très précisément comme un crime. Ce premier souvenir évoqué douloureusement, elle peut dans un second temps invoquer un autre épisode traumatique plus enfoui et plus indicible : une liaison avec un professeur de religion, prêtre de surcroît. Chaque nuit, elle rêve de ses rapports barbares-violents. Expérience traumatique qui parasite et paralyse toute sa vie de femme. Il y a peu elle a vu «L'amant», film inspiré du roman de Marguerite Duras et elle a pu, grâce à cette évocation, s'interroger sur la partie d'elle en jeu, en vérité, dans ce traumatisme juvénile. Il y allait là également de son désir.

Un autre jeune me téléphone et me demande un rendez-vous en urgence. Je le reçois dans les 48 heures et il me dit son dilemme. Ou il se suicide ou il dit à ses parents le traumatisme de ses 12 ans et vient en parler avec quel-

Serge CREUZ

Peintre. Créateur du

Mémorial d'Auschwitz

(Belg.)

qu'un. Il a 19 ans, il peut enfin se dire et dire à ses parents qu'à 12 ans il a été violenté (soumis complètement au caprice et au désir d'un oncle par alliance). Cet homme achetait sa participation à des photos pornographiques en le couvrant de cadeaux. Cette expérience est évoquée dans la honte et la culpabilité. Par moments, il y a aussi chez lui beaucoup de violence et d'agressivité et l'envie de mettre à mort cet oncle.

La vérité du traumatisme est qu'il s'agit d'une expérience conforme à un désir inconscient pour l'enfant ou pour l'adolescent.

L'essentiel, concernant l'art de vivre et de durer, se joue dans un travail systématique, non sur l'avenir mais sur le passé. Mais comme on nous a appris l'importance de la conjugaison, ce travail se fait au futur antérieur.

Dans un travail sur la mémoire collective à travers l'histoire et sur la mémoire individuelle à travers les étapes du désir de chacun de nous, nous pouvons transmettre aux générations qui suivent, au futur antérieur, le visage des hommes et la beauté du monde. La sagesse et la beauté en cela sont évoqués par Michel Serres dans cette même conférence, comme ce qui va fonder la confiance, la confiance dans l'avenir. On peut vivre le passé qu'en présence de soi de ce qui fut, ce que Proust appelle le «Temps retrouvé».

Epicure appelle ce sentiment la gratitude, c'est-à-dire le souvenir reconnaissant de ce qui n'est plus mais qui, en tant que vérité et par le souvenir, demeure présent. En ce sens, notre gratitude est une expérience de l'éternité. La gratitude correspond pour le passé à ce qu'est la confiance pour l'avenir, précise Comte-Sponville. C'est un sentiment de plénitude joyeuse et sereine qui s'oppose à la nostalgie par la gratitude animée de la mémoire, du passé. C'est pour cela qu'il n'est pas vrai, en effet, que la jeunesse soit le plus bel âge de la vie comme le disent ceux qui ont raté la leur.

Faites cela, «En mémoire de moi».

(*) Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Arts et mémoire» (Président de séance : S. Creuz, Peintre).

Le Mémorial d'Auschwitz. Scénographie au fond du piège. Un chemin de réflexion (*)

Auschwitz, deux syllabes qui ne se mesurent ni ne se pèsent.

Il n'est pas de toise, pas de balance, pour mesurer l'horreur, peser la détresse.

Il y a des traces plus indélébiles que le numéro matricule sur le bras des survivants. «Auschwitz» est tatoué sur les consciences.

Dans le silence de la mémoire, il suffit d'y penser, de prononcer tout bas ces deux syllabes : «Auschwitz». Surgissent aussitôt les ombres qui témoignent. Il faut être sourd au-delà de toute surdité pour ne pas entendre ce murmure intense.

Après 1945, ceux qui revenaient de là, l'âme à jamais balafmée, émergeaient de l'incommunicable.

Nous, nous essayions de comprendre. Comprendre n'était pas possible. Qui peut comprendre ?

Ce que nous pouvions faire, c'était apprendre la géographie de l'indicible. Les noms des innommables mailles de ce filet, de cette toile organisée, tissée par l'araignée gammée.

De très anciens textes juifs évoquent «l'imprononçable». Ils n'imaginaient pas Auschwitz, Birkenau, Majdanek,... Puisque c'est inimaginable.

Autrefois, j'ai chanté avec des garçons et des filles qui jamais ne sont revenus. Leur silence, depuis, bat aux tempes de la mémoire. Qu'est-ce alors pour un fils, une soeur, une mère ?

(*)«Boches», «Schleus» c'est ainsi que nous disions pour «allemand».

Nous chantions et dansions. Pourtant c'était sous l'occupation nazie.

Nous étions jeunes, de cette jeunesse qui refuse ce qui n'est pas la vie.

Dans la nuit de toutes les occultations, nous chantions des chants de la guerre d'Espagne, «Avanti Popolo»... ou «Loin dans l'infini s'étendent les grands prés marécageux», «die moorsoldaten», mais aussi Charles Trenet ou Pierre Dudant : «J'ai sauté la barrière... hop là».

Nous militions au sein des E.S.U.

Nos amies, nos amis, se nommaient Sonia, Dany, Hetty, Anja, et puis ceux de qui je n'ai jamais eu le temps de connaître le prénom, et de qui vibre encore la connivence d'un instant partagé même si j'ai oublié leurs traits.

Certains soirs, nous allions par les rues sans lumières. Il fallait rentrer avant le «couvre-feu» imposé par la Kommandantur. Eviter les patrouilles bottées.

Nous raccompagnions parfois un copain ou une jeune fille, en racontant des bêtises, en pouffant. Nous allions jusqu'à leur porte où Sonia ou Samy faisaient «chut» et nous nous taisions. Derrière la porte, inquiets, attendaient des parents. Leur inquiétude impatientait ces jeunes gens. Ils voulaient danser eux, rire, vivre. «Je suis jeune, je veux vivre». Logique. Mais les parents avaient raison de craindre.

Un soir l'amie, l'ami ne venait plus au rendez-vous des bonnes habitudes. Quelqu'un disait : «Les boches sont venus» (*). De plus en plus souvent, certains matins, un camion emmenait des parents inquiets, des jeunes filles... Un grand-père murmurait peut-être : «Nous vivions jusqu'à présent dans l'angoisse, désormais nous vivons dans l'espoir» comme dit Tristan Bernard quand on vint les arrêter, sa femme et lui.

Nous connaissions Breendonck. Passant à bicyclette, sur la route, j'avais vu des prisonniers en kaki, marqués de rouge dans le dos, qui poussaient des brouettes et travaillaient à des remblais, de l'autre côté du miroir, dans un monde différent. Nous, nous étions libres d'aller à Anvers si nous le voulions, jusqu'à Doel même et retour. Il arrivait qu'un copain revienne, sorti de Breendonck. Nous avions peine à croire ce qu'il racontait de ce qui s'y passait. C'était la vérité, cependant.

Un jour, nous avons appris le nom de la caserne Dossin. Nous savions cet endroit situé à Malines. Ignorant où exactement, ignorant qui était ce Dossin. Pour écrire aux amis qui y étaient conduits et détenus parce que Juifs, on nous recommandait : carte postale, texte banal et court. Malines était l'étape avant le «transport» vers l'Est, l'Allemagne ou au-delà... C'était Auschwitz. Nous ne connaissions pas encore les deux syllabes.

Nous n'avons su qu'à la Libération.

Dans les années soixante, le Théâtre Royal du Parc (dirigé par Roger Reding) entreprit une tournée en Pologne. J'étais l'auteur des décors et des costumes d'«Escorial» de Ghelderode et de «Christophe Colomb» de Charles Bertin. Nous fûmes reçus au Théâtre Studio de Varsovie et au «Stary Theatre» de Cracovie. Je fis observer à la troupe des comédiens et journalistes qui nous accompagnaient (dont Christiane Lepère du Peuple, Robert Pinson de la Dernière Heure, André Paris du Soir, Jacques Franck pour la «Libre Belgique»), que Cracovie n'était pas loin d'Auschwitz.

Pour la première fois, j'ai franchi ce sinistre portail qui ricane «Arbeit macht frei» en noir sur la grisaille du ciel.

De grandes vitrines révélèrent les accumulations de l'horreur. Ces lunettes pêle-mêle de quels milliers de regards chargeaient-elles le silence ?

Ces montagnes de chaussures, des chemins parcourus, des petites joies au grand arrachement : ces cheveux, entassés, un himalaya de nattes, quelquefois nouées encore par la tendresse d'un petit ruban ; les robes d'enfants, les valises marquées de tous les ghettos, de toutes les villes, et puis ces milliers de photos d'identité sans identité, face, profil. Le cœur poinçonné. La révolte. Les yeux n'osent même pas pleurer, quelquefois. Par respect.

A Birkenau, les rails du chemin de fer s'arrêtent.
Rien ne va plus loin que ces rails interrompus.
Rien n'atteint plus profond.

Vingt ans après ce pèlerinage, on me fit l'honneur de me confier la création du mémorial belge. Cette responsabilité me sembla redoutable. Voire impossible. Quelles images, quel environnement, apporteraient davantage que ces vitrines de l'horreur industrialisée, que cette voie de chemin de fer arrêtée ?

Toute intention esthétique était à proscrire.

Comment servir la mémoire sans pathos, sans forfaire à la pudeur ?

«Scénographie» d'exception, oui, certes, exercice redoutable.

Diverses nations avaient déjà aménagé des espaces en certains blocs, quelquefois de magistrale manière. Au premier étage du bloc 20, au-dessus de la représentation de la France, la Belgique proposait des documents, émouvants certes, mais jaunis, pauvrement punaisés.

Le Roi Baudouin, lors d'une visite officielle, ne cacha pas son étonnement ; le ministre belge des Affaires Etrangères, Henri Simonet qui l'accompagnait décida d'une présence belge moins désuète.

Le projet d'un mémorial fut décidé.

Encouragé par le Palais attentif, sous le contrôle des Affaires Etrangères et d'une commission de garants impeccables, me fut confié ce travail. Il y avait dans le groupe William Ugeux, Jean Van Welkenhuisen, Paul M.G. Levy, Maurice Goldstein et Paul Halter, ces deux derniers de la Fondation Auschwitz qui m'avait proposé pour cette mission.

Il m'était demandé de partager cet étage du bloc 20 : une moitié devait évoquer la Belgique sous l'occupation nazie, l'action de la Résistance, la répression et les divers lieux d'incarcération, de torture, répartis en Wallonie, en Flandre, à Bruxelles, la Gestapo et cette caserne Dossin de sinistre mémoire par où transitèrent 30.000 Juifs. Certains de ces Juifs vivaient en Belgique depuis longtemps, d'autres venus récemment d'Europe orientale y furent reconduits par ces mêmes nazis qui les en avaient chassés. Nonante quatre % ne revinrent jamais, dont des tziganes et des membres de la Résistance.

Pour cette zone historique, des documents furent récoltés, des photos - assez rares fatalement - des témoignages des luttes, de l'action des Belges à Londres et au Congo, la vie, aussi, des simples gens du quotidien sous l'occupation, les divers mouvements de Résistance, la presse, la radio clandestines.

Les archives rassemblées au Ministère de la Santé publique furent d'une grande utilité.

Sans prétendre être exhaustive, cette section documentaire se veut respectueuse de la vérité. La probité présida à l'élaboration de ce parcours historique.

Je ne suis ni Juif, ni ancien déporté, je puis simplement témoigner du souci d'honnêteté de ce travail préparatoire et de la récolte, pas toujours aisée, de ces documents et de ces images.

Je conçus un dispositif de planches verticales teintées alternativement en gris et en bleu. Ces bandes rappellent les vêtements rayés des prisonniers.

En grandes découpes, chaque panneau de cette palissade présente soit l'étoile jaune de David, soit le triangle rouge des prisonniers «politiques» en alternance. Des photos agrandies y rappellent la vie du camp, de la Résistance au sein même d'Auschwitz-Birkenau;

Ainsi apparaît le beau visage de Mala Zimetbaum, ouvrière diamantaire d'Anvers, d'origine juive polonaise qui demeure légendaire sous le nom de «Mala la Belge» condamnée à mort pour avoir tenté de fuir, elle fut exécutée devant trente mille prisonniers. Avant de mourir elle eut le courage et trouva encore l'énergie de gifler un de ses bourreaux nazis.

La bonne foi qui présida à cette réalisation suscita de précieuses approbations. Il y eut quelques remarques dont il fut tenu compte. On n'approche pas ces domaines de l'âme écorchée sans effleurer de légitimes sensibilités. Toutefois, l'approbation fut quasi unanime. Tant pour cette moitié historique que pour celle que je vais essayer de décrire maintenant.

Encore qu'elle participe d'un langage de signes d'autre nature que littéraire.

Restait donc l'autre moitié de cet étage partagé dans sa largeur. J'y propose un itinéraire de réflexion, un chemin de méditation, une «dramaturgie» subjective.

Dès l'entrée de ce parcours, le visiteur découvre, derrière une grande vitre, la quiétude banale d'un salon des années 30.

Cette paix petite bourgeoise surprend en cet univers d'Auschwitz.

Un tricot abandonné sur la table, des cahiers d'écolier, un encier, une plume «ballon», une partition de Chopin ouverte sur le piano droit, un lustre, des souvenirs pêle-mêle dans un cadre évoquent des vacances heureuses à la mer, luxe d'une vie protégée par le papier peint, par les rideaux de la fenêtre, par des reproductions de peinture, de simples bibelots, les petits riens d'une vie, de vies qui auraient dû cheminer sans histoire. Sur la vitre, une légende précise, si c'est nécessaire, que ce cocon d'humble douceur familiale pourrait être chez vous, chez n'importe qui. Il s'agit ici d'un lieu de séjour de 1937, de 1942. Ça pourrait être n'importe quand.

L'abandon inopiné du tricot, du devoir d'écolier, le suspens de la musique, indiquent une rupture dans le cours paisible de cette journée là.

Suit, aussitôt, un sas de tôles rouillées, trouées à hauteur de regard d'une étoile à six branches, d'un triangle, découpés au chalumeau.

Le piège s'est fermé. C'est l'abîme sous les pas.

Suit un espace déambulatoire de tôles d'acier rouillé.

A gauche, les silhouettes d'une famille. Celle, peut-être, du petit appartement de l'entrée ? La mère, le père, les enfants, l'étoile cousue sur le manteau. Ces silhouettes sont tracées au fusain.

Le côté droit de cet espace, vis-à-vis des membres de la famille, ne comporte plus que l'image émaciée, crâne rasé, du père vêtu du «pyjama rayé». Les autres, femmes et enfants, ne sont plus que des découpes brûlées au chalumeau dans le blindage rouillé de la paroi. Les silhouettes évidées sont «rien». RIEN. Un vide dans le fer.

Le sol est constitué de dalles spécialement cuites et estampillées à l'intention de ce mémorial. Des empreintes de pas s'avancent vers le fond de la salle.

Empreintes de chaussures de femmes, de bottines d'hommes et d'enfants : ces traces se muent en celles de sabots et de socques... en creux dans le grès, soulignées par une lumière frissante. Tous ces pas dirigés vers le lointain deviennent des pieds nus et s'achèvent dans quelques cendres éparées au pied d'un grand panneau où un regard d'enfant interroge sur toute la largeur de ce fond. Ce dessin, lui aussi, est au fusain, du bois calciné...

Je voulais que mon travail soit au service de la mémoire. C'est évident. Je souhaitais de surcroît qu'il inspire une réflexion.

Auschwitz ne se compare pas. Les millions de victimes devraient dresser un barrage contre les venins du fanatisme, du racisme.

Aujourd'hui et demain... Les photos, les films, les émissions télévisées émoissent parfois l'attention. L'horreur se banalise quand se répètent les instantanés. Qu'il y a-t-il avant le déclic photographique ? Qu'y a-t-il après cette seconde là ?

Je voulais que les écoliers et tous les visiteurs de ce mémorial dépassent le seul constat de la monstruosité concentrationnaire. Qu'ils soient amenés à méditer, à prendre conscience qu'il faut refuser et combattre les germes mêmes de l'intolérance, les premiers signes de la haine, de l'exclusion, qui renaissent sans trêve. Cela commence par des propos anodins, continue par de détestables inscriptions sur les murs de la cité, devient le discours du refus de toute différence, se répand dans le silence et ce silence est complice. La peur s'installe, la peur nous prend tous en otage; l'ignorance aussi et la bêtise qui s'accommodent de principes aberrants tels, la pureté de la race, la pureté ethnique, l'intransigeance religieuse ou politique, le droit du sol, la trique du plus fort...

Chaque jour suintent des pestilences renouvelées.

Une simple famille a été massacrée, parce que juive.

Un peuple immense a été exterminé.

«Si l'homme est poussière
ceux-là qui vont par la plaine
sont hommes».

Octavio Paz

Je remercie ceux qui m'ont confié la conception de ce mémorial à Auschwitz.

Qu'il contribue au souvenir intense.

Ardemment aussi, je voudrais, très modestement, qu'il entretienne la vigilance contre toute récidive.

Edouard DELRUELLE

Chargé de recherches

au F.N.R.S.

Université de Liège

(Belg.)

(*) Communication prononcée le 25 novembre 1992 à la Commission «Médias» (Président de séance : J. Bauduin, Producteur R.T.B.F.).

Oubli et Communication de masse. Quelques mécanismes de neutralisation de l'innommable (*)

¹Je suis ici les analyses de J-F. Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, 1986, pp. 56 sq.

Quelques mécanismes de neutralisation de l'innommable

La thèse que je voudrais défendre, c'est que les mécanismes d'oubli à l'oeuvre dans les *mass-médias* (presse, radio et surtout télévision) sont radicalement différents de ceux que l'on peut déceler dans les supports «traditionnels» de la mémoire (livre, peinture, théâtre ou même cinéma). Ces mécanismes sont un défi à l'analyse car ils relèvent d'un constant paradoxe (que chacun, je crois, a déjà dû éprouver) : les *mass-médias* occultent, mais en exhibant; ils neutralisent, mais en dramatisant.

La tâche critique qui motive ce Colloque (poser les conditions d'une «mémoire réfléchie et questionnante» des crimes nazis, pour reprendre les termes des organisateurs) rencontre donc, avec les médias, des difficultés spécifiques. On commencera à prendre conscience de ces difficultés, je pense, en décrivant brièvement le jeu des forces d'occultation ou d'expression de la mémoire qui «travaillent» les autres supports, tels que le discours pédagogique ou politique, l'histoire, la littérature, les arts ou le cinéma.

En schématisant à l'extrême, on peut dire que ces supports portent témoignage d'un événement ou d'un épisode du passé selon une logique qui est *narrative*. Le récit est inmanquablement un «souvenir-écran», selon une expression de Freud, c'est-à-dire un processus de remémoration qui, parce qu'il développe l'événement dans une séquence

²*Ibid.*, pp. 37 sq. J'ai développé cette question dans mon article «Modernité et démythisation du politique», *Actes du Colloque «Mythe et politique»*, Liège, Belles Lettres, 1990, pp.107-116.

³Cl. Lefort, *Essais sur la politique. XIXe-XXe siècles*, Paris, Seuil, 1986, p. 257.

⁴S. Kofman, *Paroles suffoquées*, Paris, Galilée, 1987, p. 21.

⁵ S. Freud, «Remémoration, répétition, perlaboration», in *La technique psychanalytique*, trad. A. Berman, Paris, P.U.F.

ordonnée qui lui donne sens, a pour effet de faire écran à ce que le réel évoqué comporte d'irréductiblement innommable, indicible.

En remplissant cette fonction de neutralisation de l'innommable, le récit permet à la communauté de se doter de repères de certitudes, et de se protéger ainsi de toute défaillance, de tout doute sur elle-même ¹. Et quand on affine l'analyse du dispositif narratif, on voit que cette fonction de rejection ou de neutralisation de l'innommable s'articule sur les deux axes du langage :

- sur l'axe sémantique, par ce qu'il raconte (ses référents : héros, lieux, temps), le récit assure la stabilité de son monde de noms;

- sur l'axe pragmatique, par sa manière d'être raconté (son narrateur, ses auditeurs), il évite tout dérèglement de ton, distribue les rôles.

Il importe peu, dans le cadre de notre propos, de savoir si les récits s'autorisent d'un acte originel fondateur (comme le discours de l'Eglise, par exemple), ou d'un futur, d'un idéal à faire advenir (comme les «grands récits» modernes de l'émancipation) ². Dans un cas comme dans l'autre, la logique narrative est, pour le dire vite, une logique idéologique qui opère, selon une expression de Cl. Lefort, une véritable mise en forme, mise en sens et mise en scène de la société ³. Et l'on ne sait que trop, je pense, combien cette logique narrative peut faire écran à la mémoire des crimes nazis. S. Kofman (suivant en cela M. Blanchot) a d'ailleurs pu dire que «sur Auschwitz, après Auschwitz, pas de récit possible, si par récit l'on entend : raconter une histoire d'événements faisant sens» ⁴.

⁶ «Un entretien avec Serge Daney», *Le Monde*, mardi 7 juillet 1992, p. 2.

⁷ Je songe, d'une part au paradigme «fonctionnaliste» (en particulier la thèse des «effets limités» des médias de P. Lazarfeld et E. Katz) et, d'autre part au paradigme «critique» de l'Ecole de Francfort (Adorno, Horkheimer, Marcuse).

Par contraste, le travail *critique* (auquel ressortit l'effort d'une mémoire réfléchie et questionnante) consiste à lutter contre la cicatrisation de l'événement, à faire voir ce qui ne se laisse pas rendre présent dans le récit ou la représentation. A écrire contre et avec la langue pour qu'elle puisse dire, nommer ce qu'elle n'avait pu dire jusque-là. Il s'agit de libérer une parole enfouie, de témoigner de ce «quelque chose» que le récit («l'idéologie») dissimulait. Un tel travail critique porte des noms divers : écriture, généalogie, archéologie, etc... Freud l'appelle quant à lui *perlaboration*, c'est-à-dire, littéralement, «travail à travers» (*Durcharbeitung*), traversée réflexive des résistances, passage jusqu'à cette région ultime de l'inconscient qui ne peut donner lieu à

représentation, mais seulement à sentiment, à angoisse⁵. La perlaboration, notons-le d'emblée, déroge aux règles discursives du récit :

- sur l'axe sémantique, elle accueille des référents irréprésentables, innommables, chargés d'une *opacité* constitutive;

- sur l'axe pragmatique, elle creuse un trou, une *brèche* dans le présent de la relation intersubjective. C'est dire qu'une mémoire questionnante, perlaborante, est nécessairement «intempestive», «inactuelle» : elle ouvre le discours à l'imprésentable qui le hante, elle l'empêche de se forclore, de se fermer sur lui-même.

Or, mon inquiétude, ma perplexité, c'est que les *mass-médias* semblent se dérober à tout examen critique ou éthique de ce genre. Car les *mass-médias* n'opèrent aucune sélection ni rejection particulières. Il y a même chez eux une compulsion à tout voir, tout reproduire, tout «révéler». Tout y est nommé, montré, sans filtrage, sans interdit. Et pourtant, aucun doute qu'eux aussi occultent, neutralisent, trahissent à chaque instant la fidélité due à la chose opaque qui habite la mémoire. Mais comment critiquer, comment «prendre» les médias ? Peu avant sa mort, le critique de cinéma et de télévision S. Daney arrivait même à la conclusion que :

«(la télévision) n'a besoin d'aucun accompagnement critique ou de vigilance morale. C'est là sa force, et c'est pourquoi les clercs se cassent les dents sur cette lutte qui ne demande rien, sinon s'auto-consommer»⁶.

J'ignore si Daney a raison, si les médias rendent effectivement superflue toute vigilance morale. Je serais tenté de relever le défi, et de croire encore à la validité du point de vue critique. Mais il est exact, en tout cas, que les paradigmes dominants en matière d'analyse des médias s'avèrent singulièrement insuffisants⁷. En particulier, ils ne prennent pas suffisamment la mesure, me semble-t-il, de l'ébranlement provoqué par les médias sur les conditions de la mise en forme, en sens et en scène du social. Car il ne suffit pas de dire que les médias ont pour caractéristique de permettre une grande reproductibilité et une circulation rapide des messages. Encore faut-il comprendre les effets de ces «technologies» nouvelles sur les deux axes (pragmatique et sémantique) de l'organisation discursive. On peut, semble-t-il, observer que :

⁸ «Le discours circule est à prendre au sens littéral : c'est-à-dire qu'il ne va plus d'un point à un autre, mais qu'il parcourt un cycle qui englobe indistinctement les positions d'émetteur et de récepteur, désormais irrepérables en tant que telle» (J. Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981, p. 52).

⁹ R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, T.I., trad. N. Ruwet, Paris, Ed. de Minuit, 1936, p. 217. Pour J. Gritti, cette présence de la fonction phatique est l'une des caractéristiques majeures de la télévision en regard du cinéma, où elle est effectivement presque absente (J. Gritti, La télévision en regard du cinéma, in «Communications», pp. 27-39).

¹⁰ Et il poursuit : «communiquer quelque chose de déterminé ressemble de plus en plus à une incongruité» (J. Bouveresse, *Rationalité et cynisme*, Paris, Ed. de Minuit, 1984, p. 202).

¹¹ Cité par P. Beaud, Medium without message ?, *Réseaux*, 1991, n° 46-47, p.15.

- sur l'axe pragmatique, la reproductibilité et la circulation instantanée des messages a pour effet de disséminer et de fractionner le destinataire, de l'homogénéiser aussi, en le réduisant à l'état d'une *masse*.

- sur l'axe sémantique, ensuite, que le message a tendance à s'évanouir (il doit être le plus bref, éphémère, instantané possible) au profit du *média* lui-même (selon la formule célèbre de Mac Luhan : «*medium is message*»).

¹² *Ibid.*, p.16.

J. Baudrillard est sans doute celui qui a tiré les conclusions les plus radicales de ces caractéristiques propres à la communication de masse. Selon lui, les *mass-médias* entraînent ni plus ni moins la dissolution des structures duelles, polaires qui constituaient toute l'articulation déterminée du sens : dissolution de l'opposition entre destinataire et destinataire sur l'axe pragmatique (ce que résume littéralement l'expression «le discours circule»⁸; dissolution de l'opposition entre médium et message sur l'axe sémantique.

¹³ *Ibid.*

En d'autres termes, les *mass-médias* remplissent essentiellement une fonction *phatique* (pour reprendre la grille jakobsonienne des fonctions du langage) : ils tendent à maintenir le contact entre les «interlocuteurs» (c'est-à-dire la masse), à vérifier si le circuit fonctionne⁹. Le verbe «communiquer», note J. Bouveresse, est d'ailleurs devenu aujourd'hui presque complètement intransitif¹⁰.

¹⁴ *Ibid.*, p.18.

¹⁵ A. Finkielkraut en conclut à l'absurdité de vouloir téléviser un événement tel que le procès Barbie : «...la télévision offre le sacré en pâture au profane, et met le dehors à la merci de l'intimité (...). Avec la télévision, le bourdonnement triomphe de toute interruption, *la vie ne fait jamais silence*» (A. Finkielkraut, *La mémoire vaine. Du crime contre l'humanité*, Paris, Gallimard, 1989, p.119).

On voit de suite, je suppose, eu égard à la question de la mémoire, les conséquences de cette déstructuration du discours par les médias. Réduite à sa seule fonction phatique, la communication de masse se déroule dans un présent sans temporalité, sans profondeur (qui, de ce point de vue, on l'aura compris échappe à toute logique narrative). J. Gabel écrivait à ce sujet dès 1962 :

«La temporalité de l'information politique tend vers une succession non structurée de moments présents pour aboutir, à la limite, à un continuum spatial. Pris isolément, ce phénomène de sous-temporalisation journalistique n'a pas grande importance. Mais il s'insère dans le contexte plus large de l'insuffisance de la mémoire collective (...); il fournit une sorte de consécration à cette amnésie collective»¹¹.

¹⁶ «Un entretien avec S. Daney», *Le Monde*, mardi 7 juillet 1992.

Il faut être bien attentif que l'oubli résulte, non pas d'une volonté d'occulter, de filtrer (logique narrative), mais

au contraire d'une volonté de tout engranger, tout juxtaposer. P. Béaud suggère fort à propos que les médias rappellent ce personnage d'une nouvelle de Borges, «Funes el memorioso», qui était atteint d'hypermnésie, qui voulait se souvenir de tout, et qui mourut à vingt et un ans, complètement épuisé. Au fait, une phrase de Borges mérite attention : «Dans le monde surchargé de Funès, écrit-il, il n'y avait que des détails, presque immédiats»¹². Le mot «détail» a une résonnance sinistre quand il s'agit de la «Solution finale». Mais ne faut-il pas craindre qu'Auschwitz ne devienne un «détail» de notre histoire, non plus à cause du délire révisionniste d'un Le Pen, mais sous l'effet anesthésiant et normalisateur des médias dits démocratiques ?

P. Béaud poursuit sa démonstration dans ce sens, en écrivant que la fonction des journaux d'information est «d'amnistier ce qui s'est passé la veille»¹³ :

«Communiquer, communiquer sans cesse, communiquer tout et rien, ne serait-ce pas le moyen qu'auraient trouvé nos sociétés pour ne plus se souvenir, pour affirmer leur *modernité*, un pragmatisme au jour le jour, au coup par coup»¹⁴.

Il me semble qu'en effet, le souvenir de la Shoah s'évanouit souvent dans ce pragmatisme médiatique soumis au seul battement éphémère du sensationnel : l'affaire Touvier, l'affaire du Carmel, l'affaire de Carpentras, le procès Barbie : autant d'occasions pour les médias d'évoquer la Shoah, mais en la recyclant, en la réintégrant dans le cycle quotidien et oublieux des news, des «nouvelles»¹⁵.

S. Daney estime précisément que ce qui distingue la télévision du cinéma, c'est que celui-ci est resté, par excellence, un art de la mémoire. Adoptant une perspective inspirée de Freud, il décrit le cinéaste comme une sorte de psychanalyste ou d'accoucheur (la métaphore serait alors plutôt socratique), qui «permet de passer de l'inconscient de la société à une certaine conscience des singularités qui la peuplent»¹⁶. Que le cinéaste soit ainsi investi de la mission de perlaborer, Daney en conclut qu'il existe (du moins qu'il existait) une certaine éthique au cinéma. Il se réfère notamment à un article de J. Rivette qui

«disait, en gros, qu'il était abject de faire un travelling avant sur le corps d'une actrice qui jouait une victime des camps de la mort, artistiquement accrochée aux barbelés. Cela résumait pour moi ce que pouvait le cinéma face aux

⁴ *Ibid.* (un travelling avant sur le corps d'une actrice artistiquement accrochée aux barbelés, c'est exactement ce que montre *Holocauste*).

¹ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ «Le lieu et la parole. Entretien avec Cl. Lanzmann», réalisé par M. Chevie et H. Le Roux, *Cahiers du cinéma*, n° 374, juillet-août 1985.

états-limites de l'expérience humaine : il pouvait ne pas être pornographique»¹⁷.

²² J. Baudrillard, *Simulacres et simulation*, p.79.

«Le cinéma moderne, poursuit Daney, a pensé que face à certaines expériences, il fallait savoir se taire, continuer à être là, à craindre et à trembler mais en silence, quitte à dire : nous n'irons pas au delà, mais nous ne retournerons plus en deçà»¹⁸.

Or, n'est-il pas inutile d'exiger pareille retenue de la part des médias, et de la télévision en particulier ? C'est que son registre, explique Daney, n'est pas celui du *voir* mais du *visuel*. Cette différence entre le voir et le visuel est essentielle pour notre propos : le voir suppose une aventure de la perception, et donc une certaine complicité avec l'invisible, tandis que le visuel est jouissance directe des images, c'est-à-dire idolâtrie. Le voir «perlabore» ce qui est opaque au regard, il se tient dans l'entre-deux, la brèche, entre le conscient et l'inconscient. La télévision, par contre,

«est comparable à une décharge publique, à l'inconscient à ciel ouvert, secrété jour après jour par la société tout entière et abandonné un temps à son regard»¹⁹.

Si les médias sont un obstacle à une mémoire réfléchie et questionnante des crimes nazis, ce n'est donc pas parce qu'ils risqueraient d'en «refouler» les éléments «intempestifs», à la manière du récit ou de la mise en scène. Mais au contraire parce qu'ils les jettent en pâture au regard du consommateur d'images, dans une sorte d'obscénité constamment entretenue par l'usage du gros plan, du *replay*, par la trivialité stroboscopique du ralenti, etc. Et S. Daney de s'inquiéter :

«d'ici qu'on fasse le *reality-show* d'Auschwitz, comme réponse aux révisionnistes... Cela correspondrait à notre époque, celle de l'individu privatisé. On est loin des *travelling* «affaire de morale»²⁰.

Actrice artistiquement accrochée aux barbelés, «*reality show*» d'Auschwitz : la série *Holocauste* (1978), en fait, nous a déjà entraînés dans cet univers. La fiction ici se veut «réaliste» : elle expose, exhibe, étale l'innommable. Celui-ci est neutralisé car identifié, piégé par le réseau des «identifications consonnantes», selon une expression de Lanzmann (par exemple les juifs entrant dans les chambres à gaz en se tenant par l'épaule, stoïques, comme des romains)²¹. Baudrillard écrit que *Holocauste*

²³ P. Diem, «Holocauste et les télé-spectateurs autrichiens», *Revue de l'UER*, janvier 1980. Au demeurant, il faudrait s'interroger sur l'addition de ce médium supplémentaire (le sondage) pour renchérir sur l'effet télévisuel lui-même : cela ne confirme-t-il pas, comme l'écrit encore S. Daney, que «l'écran du téléviseur n'est plus une frontière qui - comme tout écran - sépare et réunit des êtres anonymes mais un miroir dans lequel, idéalement, l'émetteur et le récepteur se comptent et se voient» (S. Daney, *Le salaire du zappeur*, Paris, 1988, p.14).

«n'aura été l'occasion que d'un frisson tactile et d'une émotion posthume (...) qui fera verser les masses dans l'oubli avec une sorte de bonne conscience esthétique de la catastrophe»²².

Qui plus est, *Holocauste* est une illustration parfaite de la fonction (paradoxale) d'amnistie remplie par les médias. On a beaucoup dit que cette série avait réussi à produire, notamment en Allemagne et en Autriche, un immense examen de conscience collectif, et avait contribué à modifier les attitudes. En réalité, il n'en est rien. Une série de sondages ont été effectués en Autriche juste avant la diffusion, juste après, puis 4 mois après, 5 mois après. Ils montrent tous que le film n'eut, à long et même à moyen terme, absolument aucun effet. Ainsi, à la question : «Il importe de prendre vraiment conscience des événements passés», 48% répondaient oui juste avant la diffusion du film, 55% juste après (soit une progression relativement importante, de 7%), mais le chiffre retombe à 47% 4 mois plus tard (et l'on constate un résultat analogue pour chacune des questions posées)²³. A ce stade, nous pouvons donc dégager, dans le mode de fonctionnement des médias, deux mécanismes (complémentaires) de neutralisation de l'innommable :

- d'abord, en destructurant toute temporalité, ils instaurent un «chaos empirique universel», comme dit P. Sloterdijk, où Auschwitz n'est plus qu'un événement médiatiquement équivalent à n'importe quel autre, un «détail» en somme :

- ensuite ils assurent le triomphe du visuel (par opposition au voir), c'est-à-dire de l'idolâtrie, de «l'obsène» - où l'innommable n'est plus perlaboré, suggéré, mais ciblé, exhibé, diffusé.

Mais ce qu'il faut bien voir, je le répète, c'est que ce double mécanisme de neutralisation (amnésie par hypermnésie et occultation par exhibition) n'a rien de commun avec ceux que l'on voit à l'oeuvre dans les grands récits de l'histoire «officielle», dans la littérature ou le cinéma. Pourquoi ? Parce que ces supports de la mémoire, comme je l'ai souligné en commençant, reposent tout entiers sur une esthétique - c'est-à-dire sur une mise en sens de la perception, du sentiment, de «l'âme», si l'on veut. Quand ils dérogeaient aux exigences d'une mémoire questionnante, ces supports devaient alors ruser avec cette fonction esthétique, en reconstruisant, en voilant, en «racontant des histoires» (à tous les sens du terme). Mais les médias, pour le

²⁴ G. Deleuze, *Pourparlers*, Ed. de Minituit, 1990, p.103.

²⁵ P. Virilio, *La machine de vision*, Paris, Galilée, 1988, pp. 24-25.

²⁶ J. Gritti, «La télévision en regard du cinéma», p. 36.

dire brutalement, n'ont pas d'âme : leur nature tient tout entière dans la technique, technique sociale de contact, de contrôle et de circulation.

«La télévision (...), écrit G. Deleuze, n'a pas cherché sa spécificité dans une fonction esthétique, mais dans une fonction sociale, fonction de contrôle et de pouvoir, règne du plan moyen qui récuse toute aventure de la perception, au nom de l'oeil professionnel»²⁴.

²⁷ S. Daney, *Le salaire du zappeur*, p.13, p. 207.

L'innommable d'Auschwitz n'est pas refoulé par la télévision : il est vidé. L'oeil professionnel - la «machine de vision», comme l'appelle P. Virilio - est un oeil vide, happé par l'image qui glisse toujours sur une image préexistante, présumée. Virilio dénonce les conséquences catastrophiques de cette technicisation de l'oeil, et de la perception en général, sur la mémoire. D'abord, elle dispense les sujets du travail «naturel», physique de formation des images mentales, et entraîne par conséquent un effondrement progressif de la consolidation amnésique²⁵. Mais, plus grave encore, les technologies dites de communication, par leur efficacité même, mettent fin à l'errance du regard, de la voix ou de la pensée, cette errance qui est le seul chemin vers le réel opaque et obscur. Un oeil professionnel, capable d'une perfection immédiate et suffisante, pourra toujours *visualiser* ce que fut la «Solution finale» ; mais il ne pourra pas *voir*, ou plus exactement se tenir entre le voir et le non-voir, errer dans cet entre-deux qui est notre seul accès possible à l'innommable.

²⁸ «Le lieu et la parole. Entretien avec Cl. Lanzmann», réalisé par M. Chevré et H. Le Roux, *Cahiers du cinéma*, n° 374, juillet-août 1985.

²⁹ Cl. Lanzmann, *Shoah*, Fayard, 1985, p. 11.

Aux deux mécanismes paradoxaux de neutralisation déjà évoqués (l'amnésie par l'hypermnésie, et l'occultation par l'exhibition), il faut maintenant en ajouter un troisième, qui les conditionne en quelque sorte : l'*an-esthésie*, au sens propre (le retrait de l'*aisthesis*, du sens, de la sensation), l'anesthésie par la technicisation des instances de perception et de communication. Alors que, dans les médias traditionnels (roman, récits, même cinéma), l'oubli est encore esthétique (et c'est même un surcroît d'esthétique, de beauté, qui opère le refoulement), dans les *mass-médias*, l'oubli est anesthésique, il résulte de l'affaiblissement, de la neutralisation des facultés «naturelles» de s'émouvoir, d'être affecté, de souffrir. Comme le suggère J. Gritti en parlant de la télévision, nous avons affaire, non à un «art du vrai», mais à une «technique du réel»²⁶.

³⁰ S. de Beauvoir, «La mémoire et l'horreur», préface à *Shoah*, p. 5.

³¹ «Le lieu et la parole».

Neutralisation par l'hypermnésie, l'idolâtrie et l'anesthésie : le diagnostic n'est-il pas exagérément pessimiste ?

Et doit-on en conclure que les *mass-médias*, et la télévision en particulier, sont constitutivement, ontologiquement incapables de porter témoignage de la *Shoah*, ni même, peut-être, de quelque autre événement crucial de notre histoire ? Je pense qu'il faut en tout cas se poser la question : les *mass-médias*, qui ont pour fonction de nous informer sur le présent et de nous divertir (c'est-à-dire, comme le dit S. Daney, «d'accompagner nos vies», d'être le «medium de notre quotidien»²⁷), peuvent-ils nous faire réfléchir sur nous-mêmes, nous aider à «perlaborer» notre passé, nos affections secrètes ? Lorsqu'ils s'y essaient, ne sont-ils pas inévitablement obscènes (*Holocauste*, ou le «*Reality show* d'Auschwitz imaginé par Daney) ?

³² *Ibid.*

Bien sûr, il y a une exception : *Shoah* de Cl. Lanzmann. Ce film, écrit à l'origine pour la télévision, déjoue évidemment chacun des mécanismes de neutralisation que j'ai essayé de mettre au jour - hypermnésie, idolâtrie et anesthésie. A l'accumulation des faits, des détails, Lanzmann a préféré la plus stricte économie : des lieux, des voix et des visages. Et des lieux, précise-t-il, qui sont plutôt «une sorte de non-lieu de la mémoire» : des paysages d'aujourd'hui, certains défigurés, ou de simples plans²⁸. Le film, ensuite, n'exhibe ni n'«imagine» rien : il évite le piège de la fiction et des «identifications consonnantes» telles qu'on les trouve dans *Holocauste*. Enfin, il se tient au plus près de l'*ais-thèsis*, de l'affect - que trahissent ces «béquilles du langage»²⁹ préservées de tout «toiletage» par Lanzmann : une altération de la voix, une fuite hors du champ, un sanglot, un silence.

S'il y a de la magie dans *Shoah* (le mot est de S. de Beauvoir³⁰), c'est qu'il travaille en creux à partir de l'absence d'images, de la disparition des traces, de l'impossibilité de raconter pour la disparition des traces, de l'impossibilité de raconter pour les survivants. La vérité émerge de la difficulté même d'accoucher la chose, de l'impossibilité de nommer³¹. Il s'agit bien, au sens défini plus haut, d'une perlaboration : d'un travail réflexif à travers soi, à travers l'opacité qui habite la mémoire même la plus pénétrante :

³³ G. Deleuze, *Pourparlers*, p.177.

«Le réel est opaque, dit Lanzmann, c'est la configuration vraie de l'impossible. Que signifie filmer le réel ? Faire des images à partir du réel, c'est faire des trous dans la réalité. Cadrer une scène, c'est creuser (...). Le film est fondé sur la corroboration, d'où sa longueur : la véri-

té s'atteste en permanence à des niveaux différents, on creuse»³².

³⁴ S. Daney, *Le salaire du zappeur*, p. 87.

Je ne sais trop ce qu'il faut penser de *Shoah* en regard de la production médiatique en général. Ce film est-il miraculeux, atypique, dévoilerait-il *a contrario* l'incapacité des médias à travailler la mémoire des moments insoutenables de notre histoire ? Ou, au contraire, est-il une ouverture, le signe qu'un tel travail est possible, si du moins on en donnait les moyens aux réalisateurs ? Je ne trancherai pas cette question.

Mais on voit bien, je crois, ce qui fait l'originalité absolue de ce film par rapport aux pratiques habituelles des *mass-médias* : c'est essentiellement son traitement du temps. Le temps de *Shoah* est un temps long, répétitif, scandé par les suspens, les silences, les déréglages constants du ton du récit. Ce rythme lent et discontinu est évidemment en rupture complète avec la logique *phatique* des médias, qui est une logique de flux, d'expansion, de diffusion. Il a aussi pour effet de résister à l'absorption du référent par le médium (un signe visible de cette résistance étant l'absence totale de voix *off* durant tout le film).

Shoah montre surtout que s'il y a une «déontologie» ou une éthique de la communication à inventer (notamment en matière de culture de la mémoire collective), elle devra s'émanciper du cadre convenu des rapports entre critique et idéologie. Car la question, face aux médias, n'est plus de mettre au jour, de «faire la lumière sur», c'est-à-dire de rechercher la transparence des sujets entre eux ou des sujets aux référents de leurs discours. Mais au contraire, de multiplier les «interférences», les lenteurs, les silences qui constituent notre seul accès authentique à l'opaque et à l'innommable. G. Deleuze résume bien, me semble-t-il, cette exigence paradoxale quand il écrit :

«Le problème n'est plus de faire que les gens s'expriment, mais de leur mélanger des vacuoles de solitude et de silence à partir desquelles ils auraient enfin quelque chose à dire»³³.

Et S. Daney, comme en écho, d'écrire à son tour :

«Passé un certain degré de lumière (un trop de jour), c'est encore une nuit qui nous aveugle. L'opacité naît

aussi de l'excès de clarté et c'est ce que la télévision - art du plein jour obligatoire - ignore encore. (...). Il faut l'ombre et la lumière pour *dévoiler* les choses, et partager ce dévoilement n'a rien à voir avec la jouissance perverse des choses toujours-déjà dévoilées»³⁴.

* (aux Editions du Centre d'Etudes et de
Documentation-Fondation Auschwitz)

DEJA PARUS*

Les deux premiers volumes des ACTES DU CONGRES INTERNATIONAL

*Histoire et Mémoire des crimes et génocides nazis
Bruxelles, 23 - 27 novembre 1992.*

ACTES I

Sommaire :

Nathalie HEINICH (Sociologue C.N.R.S.-France) : Récits de rescapées : le roman comme témoignage (Commission «Littérature») - Yannis THANASSEKOS (Directeur Fondation Auschwitz-Belgique) : Positivisme historique et travail de la mémoire. Les récits et les témoignages des survivants comme source historique (Commission «Histoire et mémoire») - Geneviève DECROP (Univ. P. Mendès-France) : La politique, l'histoire et la mémoire autour d'Auschwitz (Commission «Histoire et mémoire») - Georgi VERBEECK (Historicus K.U.L.-België) : Geschiedschrijving en politieke cultuur. Omgang met het nationaal-socialisme in het naoorlogse Duitsland (Commission «Histoire et mémoire») - Claudine CARDON (Historienne-France) : Ecrire l'histoire d'un convoi de déportation politique à Auschwitz; le convoi du 6 juillet 1942 dit des «45.000» (Commission «Histoire et mémoire») - Alain BIHR (Sociologue-France) : Les ambiguïtés de la mémoire antifasciste (Commission «Histoire et mémoire») - Enzo TRAVERSO (Chargé de recherche BDIC-France) : Intellectuel à Auschwitz. Notes sur Jean Amery et Primo Levi (Commission «Littérature») - Vincent ENGEL (Docteur en Philosophie et Lettres U.C.L.-Belgique) : La Nuit d'Elie Wiesel : entre le témoignage et le roman filial (Commission «Littérature») - Jan DE VOLDER (Romaniste-Belgique) : Primo Levi, écrire et survivre (Commission «Littérature») - James E. YOUNG (Univ. Massachusetts-U.S.A.) : The Rhetoric of Ruins : Jews, poles and Auschwitz (Séance plénière) - François MARCOT (Univ. Besançon-France) : Les musées et le génocide des Juifs : l'histoire face à la mémoire officielle et à la mémoire sociale (Commission «Musées») - Dimokritos KAVADIAS (V.U.B.-België) : De Dossin-kazerne te Mechelen : een exploratief onderzoek naar de orale geschiedenis van de sociale ruimte rond een nazi-verzamelkamp voor joden. Het collectief geheugen van de 'Paroche'-buurt (Commission «Monuments et Commémorations») - Claudine DRAME (Historienne-France) : Le cinéma français et le génocide (Commission «Cinéma»).

ACTES II

Sommaire :

Geoffrey HARTMAN (Prof. Comparative Literature, Advisor Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies - Yale University - Etats-Unis) : Apprendre des survivants : remarques sur l'histoire orale et les archives. Vidéo de témoignages sur l'holocauste à l'Université de Yale (Séance plénière) - Maurice CLING (Ancien déporté à Auschwitz et à Dachau - Administrateur Fondation pour la Mémoire de la Déportation - France) : Génocide et Déportation : rapports et spécificités (Commission «Milieux de Mémoire ; Survivants/Héritiers») - Elma VERHEY (Journaliste, écrivain - Pays-Bas) : Speelbal van politiek en religie - het naoorlogse gevecht om de joodse onderduikkinderen in Nederland (Commission «Milieux de Mémoire; Survivants/Héritiers») - Maurice GOLDSTEIN (Président du Comité International d'Auschwitz - Belgique) : 27 ans au C.I.A. (Commission «Milieux de Mémoire ; Survivants/Héritiers») - Harold MARCUSE (Prof. Univ. de Californie - Etats-Unis) : Die geschichte der musealen Darstellung der Konzentrationslager in der Bundesrepublik, 1945-1985 (Commission «Musées») - Jan Rense BOONSTRA (Chef de service Anne Frankhuis - Pays-Bas) : Het Anne Frank Huis : méér dan alleen een historische plek (Commission «Musées») - Michèle FREY (Responsable Vredescentrum à Anvers - Belgique) : Seul l'avenir donne un sens au passé (Jacques Attali) (Commission «Musées») - Dietrich GOLDSCHMIDT (Directeur (ém.) Max-Planck-Institut für Bildungsforschung - Allemagne) : Möglichkeiten der Schule zur Mitgestaltung der Sozialisation junger Menschen bei der Bildung ihres Geschichtsbewußtseins : Der national-sozialistische Völkermord - ein Menetekel gegen jegliche Verletzung der Menschenrechte (Commission «Pédagogie») - Jean-Paul WIBRIN (Prof. histoire - Belgique) : La mémoire d'Auschwitz dans l'enseignement : pour une pédagogie de l'émotion ? (Commission «Pédagogie») - Perel WILGOWICZ (Membre de la Société Psychanalytique de Paris - France) : Approche psychanalytique des impasses de la mémoire. Retrouvaille de sens et transmission vivante (Commission «Aspects Psychologiques») - A. Willy SZAFRAN (Prof. de Psychiatrie, V.U.B. - Belgique) : Le deuil chez des rescapés d'Auschwitz : un processus interminable (Commission «Aspects Psychologiques») - Jean-Charles SZUREK (Chercheur au C.R.N.S. - France) : L'historiographie polo-

naise et la Shoah : aperçu de quelques problèmes (Commission «Histoire et Mémoire») - Stephanos ROZANIS (Auteur - Prof. visiteur Univ. Sorbonne - Grèce) : The impossibility of Art (Commission «Arts et Mémoire»).

ACTES III

Paul Halter : Présentation des Actes III du Colloque. - Yannis Thanassekos : «Milieux de mémoire : Survivants et formation des Héritiers - Bilan et perspectives (Commission «Milieux de mémoire; Survivants/Héritiers»).

- Wilma Van Leur (Staflid Verzetsmuseum, Amsterdam - Pays-Bas) : Het Verzetsmuseum : tastbare herinnering (Commission «Milieux de mémoire; Survivants/Héritiers»).

- Claude Singer (Docteur en Histoire - Université de Paris I - France) : L'image des juifs dans l'Univers concentrationnaire d'après les films de fiction (Commission «Cinéma»). - Philippe Elhem (Critique de Cinéma - Belgique) : Etude comparative des esthétiques de représentations des crimes et génocides nazis dans cinéma de fiction (Commission «Cinéma»). - David Barnouw (Rijksinstituut voor Oorlogsdocumentatie - Pays-Bas) : Anne Frank, de film : beroemd geworden door trivialisering ? (Commission «Cinéma»). - Ilan Avisar (Professor, Tel-Aviv University - Israël) : Holocaust Films and the Construction of National Memory : The case of the new German Cinema (Commission «Cinéma»). - Barbara Distel (KZ-Gedenkstätte Dachau - Allemagne) : Orte der Erinnerung an die Opfer im Lande der Täter - Gedanken zur Arbeit an der Gedenkstätte des ehemaligen Konzentrationslagers Dachau (Commission «Musées»). - Irmgard Seidel (Gedenkstätte Buchenwald - Allemagne) : Die Erarbeitung einer neuen Konzeption für die Gedenkstätte Buchenwald (Commission «Musées»). - Paul M.G. Levy (Président du Mémorial National du Fort de Breendonk - Belgique) : Le Mémorial National du fort de Breendonk, établissement public autonome au service de la mémoire (Commission «Musées»). - Gérard Preszow (Réalisateur - Belgique) : La transmission du récit (Commission «Arts et mémoire»). - Angela Genger (Direktorin Mahn- und Gedenkstätte/Düsseldorf - Allemagne) : Kunst und Erinnerung. Beispiele aus der Gedenkstättenarbeit (Commission «Arts et mémoire»). - Jörg Eschenauer (Professor der Politologie - Allemagne) : Das «bewusste historische Subjekt» : Illusionärer Traum oder erreichbares

Ziel demokratischer Erziehung ? (Commission «Histoire et mémoire»). - Ann-Elisabeth JANSSEN (Germaniste - Belgique) : Art Spiegelman Maus. De strip als gedenkteken (Commission «Media»).

Les volumes V et VI sont en préparation.

Prix par volume : **500,- Fb** + frais de port (Belgique : 50,- /Etranger : 100,-)

Vous pouvez obtenir Actes I, II et III en versant :

- pour la Belgique, la somme de **550,- Fb** par volume (port compris) au compte n-310-0780517-44 - mention : Actes I, II ou III ;

- pour l'étranger, la somme de **600,- Fb** par volume (port compris) uniquement par mandat postal international - mention : Actes I, II ou III.

Supplément au bulletin n° 42 - 43

Paul HALTER
Président de la
Fondation Auschwitz

Editorial

«Ils ont tué Jaurès !»

Le hasard, l'amitié ont fait que j'ai pu assister à Carmaux, ville d'élection de Jean Jaurès (né à Castres en 1853) à un spectacle placé sous le signe des rencontres : «*Rencontre avec un homme au destin exceptionnel, généreux, sensible, simple, intelligent, qui luttait toute sa vie pour défendre les vraies valeurs humaines*».

Rencontre avec des hommes et des femmes au passé souvent marqué par la souffrance et qui jouent dans ce spectacle le rôle de leur propre vie où celui de leur famille, qu'ils soient mineurs, ouvriers, paysans...

Rencontre avec un site profondément marqué par l'histoire qui deviendra Théâtre de l'Emotion. Rencontre entre professionnels et bénévoles tous réunis pour un formidable voyage et une grande aventure humaine.

Et bien sûr, rencontre avec un public nombreux et varié (Claude Moreau : metteur en scène).

Jamais depuis les grandes manifestations de 1936 à Paris (naissance du front populaire), je n'avais ressenti à quel point on pouvait se sentir partie prenante d'un événement marquant toute notre époque. Une foule dense remplissait l'hémicycle et toutes les places assises occupées par un public jeune, mature et parfois âgé.

Le décor avait été planté sur le site même de la mine à ciel ouvert et le décorateur avait allié sa machinerie au paysage. Des milliers de personnes couvraient ces gradins.

Nous sommes le 2 août et la foule semble se rendre compte, comme moi, que nous sommes peut-être à l'aube d'événements, qui sans être semblables, pourraient avoir des conséquences encore plus graves.

Les combats politique, social et économique de Jaurès ont abouti à cet espèce de confort moral dans lequel nous nous vautrons, faisant fis de ce qui se passe dans le restant de l'univers où l'on massacre allègrement, exploite de plus en plus. Nos concitoyens ont l'air de parfaitement s'en désintéresser, comme si cela ne les concernait pas.

Si je vous parle de tout cela, c'est que pour moi l'évolution du monde, de notre société ne sont pas terminés.

«L'ensemble du monde industrialisé découvre de Washington à Tokyo en passant par Bruxelles, que les règles de la puissance sont en train de changer». On a cru qu'il suffirait de remplacer les nations par des supernations, comme la grosse entreprise absorbe la petite. On commence à s'apercevoir qu'en changeant de taille le pouvoir change de nature... L'organisation politique que nous a légué la philosophie des lumières n'est qu'un épisode de l'histoire humaine. Nous avons trouvé à une certaine étape de notre développement de quoi fonder la liberté sur un ordre politique. Cette définition de la liberté ne survivra pas aux conditions particulières qui ont présidé à la naissance et à l'épanouissement des états nations. Il faut donc comprendre les règles de ce nouvel âge : non pour lutter contre lui, ce serait peine perdue, mais pour sauver ce qui peut et doit l'être de l'idée de liberté.

Voici venir le quatrième empire, à la fois dur et fragile, plus proche de Rome et du monde antique que de la chrétienté, il naît sur les décombres de l'idéologie, et de cet empire soviétique qui prétendit un moment être la troisième Rome (extrait de la Fin de la Démocratie de J.M. Guéhenne).

Mais en quoi tout cela concerne-t-il le Président de l'Amicale et de la Fondation Auschwitz ?

C'est qu'en atteignant le fin fond de la misère humaine, la sous-humanité, nous nous devons d'être le dernier rempart de toutes ces conquêtes sociales, politiques, économiques que nos parents et nous-mêmes avons réussis à créer. Que reste-t-il de l'état providence ? Que restera-t-il bientôt de tous nos acquis ? L'avenir appartiendra sans doute aux actuels pays sous-développés à condition que

nous puissions solidairement leur communiquer nos idéaux qui ne peuvent être que planétaires.

Nous saluons l'avènement d'un Mandela à la présidence de l'Afrique du Sud. Un nouveau pas a été franchi au Moyen-Orient, la poignée de main de Hussein et de Rabin paraissait plus sincère que celle d'Arafat. Un accord avec la Syrie complèterait harmonieusement l'aube nouvelle qui se dessine à l'horizon.

Exprimons le souhait de voir politique et religion s'occuper chacun de leur domaine et nous pourrons espérer un avenir meilleur pour l'humanité.

Je m'en voudrais de terminer cet édito sans vous parler de nos activités actuelles et futures. Vous connaissez tous nos travaux habituels.

Septembre 1994 aura vu la rencontre organisée conjointement par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation française et la Fondation Auschwitz. Elle aura vu se confronter les méthodes audiovisuelles mises en oeuvre dans le monde entier. Il s'agissait là d'une réunion de spécialistes.

Nous ne manquerons pas d'être représentés à toutes les manifestations du 50ème anniversaire de la libération des camps. Un comité dirigé par notre camarade Arthur Haulot et l'ancien Gouverneur d'Anvers, Monsieur Kinsbergen, coordonne toutes ces activités. Il serait puéril de croire que cet anniversaire verra la fin de toutes nos activités, bien au contraire. Il s'agit de montrer que nous sommes toujours là et que la relève est assurée. Ne laissons pas la place vacante aux nostalgiques du nazisme. Ne laissons pas à nouveau assassiner Jaurès qui disait le 11 février 1895 *«Ce qu'il y a de plus grand dans le monde c'est la liberté souveraine de l'Esprit»*.

Pour information :

«Ils ont tué Jean Jaurès !». Spectacle mis en scène par Claude Moreau, conçu par Alain Decaux, écrit par Elsa Chaudun. Conseillère historique : Rolande Trempe. Bernard-Pierre Donnadiou (Jaurès), J.P. Bogot (Baudot), Marcel Gaubert (Barthou), Jean-Gabriel Nordmann (Barrès).

David Lachman

Auschwitz

Mauthausen

Ebensee

Une histoire point comme les autres, l'histoire d'un pain

A Auschwitz, au mois de juin 1944, il faisait un soleil radieux, la nature resplendissait dans toute sa beauté et si ce n'était cette réalité de camp de concentration, cette vérité toute crue à laquelle nous étions confrontée chaque jour, chaque instant, on aurait pu rêver d'un monde sans fil de fer barbelés, sans estomac qui criait famine, sans peur du futur et le chant des oiseaux perchés sur les fils au dessus de nos têtes, nous auraient bercés de leur beauté profonde.

Pourtant, il fallait survivre et se battre à chaque instant pour essayer d'avoir quelque chose à manger, quelque chose en plus de nos faibles rations. La solidarité entre détenus n'était pas un vain mot. Et ce qui va suivre vous donnera un faible tableau de cette solidarité en action.

J'avais un camarade, un jeune français de 18 ans qui travaillait à la boulangerie.

Un jour, il me dit : «Ecoute, pour nous, il est impossible de sortir un pain de la boulangerie, nous sommes fouillés à la sortie. Je vais te donner deux pains, l'un après l'autre, toi, tu n'es pas fouillé, tu les rentres au camp et ainsi, nous aurons chacun un pain. D'accord ?

Il faut dire que je travaillais en face de la boulangerie, je fauchais l'herbe et le petit commando duquel je faisais partie avait une certaine liberté de mouvement. J'ai donc accepté l'offre de mon jeune ami français. Quand le copain m'a sorti le premier pain, j'avais ma veste qui pendait sur mon épaule gauche et j'ai donc caché ce pain en dessous de cette veste. Je m'en retournais vers mon commando, quand brusquement un cri retentit derrière moi. Je me suis retourné, sidéré: j'étais en face d'un sous-officier allemand qui me

criait «Qu'est ce tu transportes sous ta veste ?» Il fallait jouer serré, c'était quitte ou double. J'avais entretemps remarqué plus loin un camion où l'on chargeait du pain et mes réflexes devaient être rapides. Je répondis donc «en passant devant le camion, j'ai vu un pain par terre, je l'ai ramassé, j'allais partir et vous m'avez appelé».

«Tu mens, répondit-il. Tu vas me dire qui t'a donné ce pain, sinon, tu le paieras très cher, viens avec moi».

Et je dû l'accompagner dans le bâtiment administratif, monter au deuxième étage et nous nous sommes arrêtés devant la porte du bureau d'un officier supérieur, il frappe et nous rentrons. L'Obersturmführer était dans son fauteuil, un cigare en bouche et les pieds sur le bureau.

Mon garde se fixa avec un salut à l'hitlérienne et dit: «J'en ai attrapé un, mon colonel, il ne veut pas dire qui lui a donné le pain qu'il portait sous sa veste».

L'officier se leva, vint en face de moi, me fixa durement et me dit: «Si tu me dis qui t'a donné ce pain, tu pourras retourner au camp avec celui-là et un deuxième en gratification».

«Mon colonel, je suis passé devant un camion, un pain est tombé par terre, je l'ai ramassé, j'allais partir avec quand l'officier ici présent m'a ordonné d'arrêter et de lui montrer ce que j'avais en dessous de ma veste».

«Bien, tu fais le dur, Rottenführer, faites rassembler tout le personnel de la boulangerie, nous allons défiler devant et je te garantis que tu vas me désigner celui qui t'a donné ce pain».

Et effectivement, les 60 hommes qui travaillaient dans cette boulangerie furent alignés dehors et nous sommes passés devant eux lentement et quand je suis arrivé à hauteur de mon copain français, je l'ai regardé droit dans les yeux, sans piper un mot et croyez-moi, nous n'en menions pas large tous les deux. Comme cette confrontation avec le personnel n'avait rien donné, tout le monde a regagné sa place et moi, on m'a mené devant une grande porte en fer qui fût ouverte et l'on m'a poussé dans la pièce où je pus apercevoir des traiteaux avec des pains blancs qui montraient, au plafond, une petite lampe rouge, mais alors, là, une chaleur torride qui m'a coupé le souffle immédiatement. J'ai tout de suite manqué de suffoquer et je me suis dit «maintenant, c'est la fin du chemin». Je ne sais pas combien de

temps je suis resté dans cette chambre immonde, une minute, une heure, un jour, un siècle, mais c'était long, c'était interminable.

A un certain moment, la porte s'est ouverte avec fracas et tout ébloui, je me suis trouvé devant mon Rottenführer avec quatre S.S. hongrois, les manches retroussées et la même question encore une fois me fût posée. Bien sûr, j'ai donné la même réponse et c'est là que les 4 malabars sont passés à l'action. J'ai été ballotté de l'un à l'autre, les coups de poings et les coups de pieds fusaient de toute part, le sang coulait des oreilles, du nez, de la bouche, je ne sentais plus rien, combien, combien de temps encore devrais-je supporter ce martyre ? Quand ils se sont arrêtés, je dû me mettre au garde à vous et encore une fois, la même question et la même réponse.

Le Rottenführer me criait «fout le camp salaud» et sans me faire prier, j'ai regagné mon commando en face de la boulangerie.

Arrivé là, l'un des gars me dit «On croyait que tu ne sortirais plus jamais, pendant que tu étais à l'intérieur, ton copain à sorti le deuxième pain et l'a mis sur la gouttière derrière le bâtiment». Mon sang n'a fait qu'un tour «Où ? N'y va pas, s'ils t'attrapent cette fois-ci, ils te tueront certainement».

J'ai tourné longtemps autour de cette gouttière et croyez moi, mes amis, je suis rentré au camp avec le pain, je me suis rendu immédiatement dans le bloc de mon jeune ami français. Je lui ai dit: «coupons ce pain en deux, une part pour toi, une part pour moi, c'était cela, la solidarité entre détenus de différentes nationalités. Tu risques ta vie pour un pain, mais le sourire de ton camarade est la plus belle récompense ici-bas sur terre. Si tu ne comprends pas, camarade, demande à l'un des nombreux bagnards qui ont eu la barracca et qui ont pu rentrer au pays, de retour de l'enfer.

Bilan de notre Concours de Dissertation 1993-94

Destiné aux élèves de 5^{ème} et 6^{ème} année des établissements scolaires du secondaire, notre Concours s'est clôturé par un nouveau succès. Le Jury a dû se scinder en deux groupes afin d'effectuer au mieux la cotation des nombreuses copies qui nous sont parvenues.

Les six Prix attribués aux lauréats comprennent chacun un chèque de 5.000 francs et une invitation à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau.

Toutes nos félicitations vont aux lauréats suivants :

- Pour la Province du Hainaut, à Monsieur Nicolas LEMAITRE, élève de l'Athénée Royal d'Enghien.
- Pour la Province de Liège, à Monsieur Fabrice DORIGO, élève de l'Athénée Royal de Seraing «AIR PUR».
- Pour la Province de Namur, à Mademoiselle Marie HOYAS, élève de l'Institut Notre-Dame du Sacré-Coeur à Beauraing.
- Pour la Province de Luxembourg, à Monsieur Pierre CLEMENT, élève de l'Institut Saint-Joseph de Saint-Hubert.
- Pour la Province de Brabant, à Mademoiselle Laurence MARTIN, élève de l'Athénée RIVA-BELLA de Braine-l'Alleud.

Le 6^{ème} Prix, offert pour la Région de Bruxelles-Capitale conjointement par l'Assemblée Communautaire Française et la Fondation Auschwitz, est attribué à Mademoiselle Marielle COENJAERTS de l'Athénée Royal Jean Absil.

Le thème soumis à dissertation avait trait au problème de «la violence». Nous avons le plaisir de vous présenter ci-après les six travaux primés.

Monsieur Nicolas LEMAITRE
Athénée Royal d'Enghien
Lauréat de la Province de Hainaut

Lorsque je regarde les informations télévisées ou que je lis un journal, je suis frappé - et je ne suis sûrement pas le seul - par le nombre de reportages ou d'articles ayant la violence comme toile de fond.

Cette violence peut se retrouver dans divers domaines : politique - les guerres, génocides ne sont souvent que la partie visible de l'iceberg -, public - rares sont les manifestations pacifiques, sans débordements «physiques» -, ou même sportif - les actes de violence gratuits sur les terrains ne sont que peu sanctionnés; je n'ose même pas évoquer le hooliganisme !

Un constat s'impose donc : la violence est un phénomène de société. Que de films ont pour seul scénario la violence pure. Dans la cour de récréation, un cercle ne se forme-t-il pas immédiatement autour d'une altercation, poussant à l'affrontement ?

La violence a très souvent comme origine profonde la peur de l'autre. Elle est utilisée pour se défendre contre une agression ou en cas de riposte pour éviter une nouvelle, appliquant alors à la lettre la loi du talion. Le désir de valorisation engendre aussi la violence : n'est-ce pas là le fait de prévenir un éventuel rejet du groupe dont on fait partie ?

Les actes de violence sont une constante de toutes les sociétés humaines, dépendant peu ou pas des facteurs géographiques ou temporels. Il nous montrent que l'Homme est resté le même, le cousin des primates et autres mammifères ! Sa raison ne lui suffit pas toujours pour se distinguer de ceux-ci. Ils nous prouvent que cet instinct bestial est préservé, qu'il survit au fond de chacun de nous. Mais il me faut remarquer qu'ils sont étroitement liés au contexte économique. L'instabilité économique entraîne en effet une fragilité relative au niveau politique. Or, lorsqu'un gouvernement est instable, le désordre menace, le spectre de la prise de pouvoir d'un groupe aux dépens d'un autre plane. Certains groupuscules se sentent donc menacés et tentent de se protéger en usant de la force : je pense au Rwanda où à l'origine un petit groupe a commencé à éliminer les autres; aujourd'hui, ce conflit a dégénéré en génocide.

Mais chez nous, en Europe, qu'en est-il ? Depuis que la crise économique sévit, les mouvements d'extrême-droite s'amplifient, montrant du doigt des boucs émissaires et menaçant le fragile équilibre établi. Ces mouvements gangrènent notre société, s'attaquant tant à la sécurité individuelle qu'au système politique : les partis d'extrême-droite sont un réel danger pour la démocratie. Ce «pourrissement» social est tel que le souvenir d'un passé proche - le deuxième quart de notre siècle - semble s'estomper doucement, comme si la guerre, les camps de concentration et d'extermination n'avaient pas suffisamment montré le danger que représente l'extrême-droite au pouvoir. Ces mêmes camps qui se retrouvent, de façon plus «raffinée», en ex-Yougoslavie.

Je me pose la question suivante : ces actes de violence sont-ils vraiment légitimes ? Je me demande s'ils permettent d'atteindre autre chose que la violence elle-même. Certes la pression de l'Intifada n'est pas complètement étrangère aux concessions israéliennes, mais n'est-ce pas la diplomatie dont fit enfin preuve l'OLP qui a mené au compromis ? Martin Luther King et Ghandi ne sont-ils que des noms, n'ont-ils pas obtenu, ne fût-ce que partiellement, ce qu'ils voulaient ? N'y seraient-ils pas arrivés si la violence n'avait mis fin à leurs actions pacifiques ? Et Nelson Mandela, le principal acteur de la chute de l'Apartheid a-t-il, une seule fois, prôné la violence ?

Les actes de terrorisme, les attentats aériens, les tueurs du Brabant wallon et d'autres groupuscules de pression ont-ils obtenu quelque chose ? La question reste posée.

Il est parfois, souvent même, plus facile de répondre à la violence par la violence. N'est-ce donc pas une preuve de sagesse que de s'abstenir ? N'est-il pas plus glorieux d'y renoncer plutôt que de provoquer des actes de violence ?

Si nous n'en sommes pas convaincus, si des parents continuent à maltraiter leur(s) enfant(s) afin de se calmer eux-mêmes ou de satisfaire des pulsions, n'est-ce pas notre éducation, et dans une certaine mesure, les médias qui en sont partiellement responsables ? Il me semble donc que pour lutter contre les actes de violence, l'éducation doit être notre cheval de bataille, les vecteurs d'information doivent revoir leurs conceptions de la communication, abandonnant alors le spectaculaire au profit d'arguments dissuasifs !

Monsieur Fabrice DORIGO
Athénée Royal de Seraing «Air Pur»
Lauréat pour la Province de Liège

Témoins ou acteurs, bourreaux ou martyrs, coupables ou victimes, les hommes sont face à un phénomène qui prend une ampleur effrayante : la violence. Issu d'un mariage entre la marginalité, l'ambition et la crainte, cet enfant maudit a jeté son dévolu sur la planète entière. Au fil du temps, elle s'est répandue comme une gangrène.

Attachons-nous tout d'abord à éclaircir la notion de violence. De façon tout-à-fait générale, la violence se caractérise par un abus de force, de pouvoir. Cet excès peut être moral et/ou physique. Le chantage est, par exemple, une forme de violence morale alors que les mauvais traitements corporels arborent un aspect plus physique. Il est bien évidemment possible de rassembler ces deux catégories de violence. Il arrive bien souvent qu'une contrainte morale aboutisse à une violence physique. C'est le cas lorsque, n'ayant pas donné suite au chantage, une victime subit la sentence ultime.

Cette violence, qui nous apparaît souvent gratuite, joue un rôle bien réel. Mais avant de nous y attaquer, lançons-nous dans l'analyse de ses origines. Celle-ci permettront d'explicitier ultérieurement ses rôles. La violence naît du fait que certaines personnes ont le sentiment que la société est indifférente à leur égard. Elle provient également d'une misère qui prospère sans cesse, de la volonté de s'écarter des normes imposées par la société, de l'envie exacerbée de pouvoir et de puissance, de convictions idéologiques (politiques, religieuses...) trop profondes, de l'ambition démesurée de certains hommes, d'un sentiment paranoïaque, de la crainte d'autrui... Les origines, comme nous pouvons le constater, sont multiples. La violence est le moyen utilisé pour se démarquer d'une société imparfaite et souvent décevante. C'est aussi une manière d'exercer de l'influence et d'imposer ses idées. Et enfin, elle peut être une réaction défensive contre une agression, réelle ou virtuelle. A travers tous ces rôles, la violence exprime aussi une recherche de respect. L'homme veut se marginaliser, dominer ou réagir dans une optique d'auto-valorisation.

La violence est un phénomène qui s'est généralisé. Elle est omniprésente. On ne peut rester insensible car chacun y est confronté. Nous pouvons être aussi bien extérieurs, dans le camp des observateurs, qui totalement impliqués, en tant que victimes ou même auteurs. Ce qu'il ne faut pas nier

non plus, c'est qu'à échelle réduite, nous sommes, parfois même sans nous en rendre compte, violents dans nos propos et notre comportement.

Toutefois, une question essentielle subsiste : est-ce qu'il est des usages légitimes de la violence ? Certes, la violence peut apparaître radicalement négative. Et à raison ! Mais pouvons-nous dire qu'elle est illégitime quand le misérable, par instinct de survie, vole au riche, quand cet homme, agressé dans la rue, riposte, ou quand une vieille femme use de violence verbale à l'égard du jeune irrespectueux. Bien que la violence soit une solution totalement repoussante, je crois qu'il en existe des usages légitimes mais qu'il faut essayer de les limiter dans la mesure du possible.

Lorsqu'une situation de violence se présente à moi, que ce soit par l'intermédiaire des médias ou en direct, je conclus très profondément que l'homme est absurde. Il a complètement perdu le sens de l'essentiel : vivre en harmonie avec les autres et surtout avec lui-même. Les personnes qui usent spontanément et constamment de violence sont très souvent mal à l'aise avec elles-mêmes, avec leur enveloppe corporelle. Ceci est la cause d'un trouble profond qui les pousse à la violence.

La violence est donc une rupture avec la société, un besoin de se valoriser et un instinct de défense. Ce phénomène, dont l'ampleur va grandissant, puise ses racines dans la frustration et la peur. Il est utopique de croire que les choses vont s'arranger. Peut-être connaissons-nous des périodes d'accalmie. Mais là où la réalité révolte, prôtons le rêve.

Mademoiselle Marie HOYAS
Institut notre-Dame du Sacré-Coeur à Beauraing
Lauréate pour la Province de Namur

Le plus souvent, la violence se définit comme le fait de contraindre quelqu'un par la force ou l'intimidation. Notre monde depuis qu'il existe est confronté perpétuellement à la violence. Depuis la préhistoire où se pratiquait le meurtre rituel, en passant par l'assassinat des Chrétiens sous le Haut-Empire romain, les exactions de l'Inquisition au Moyen-Age, l'épisode célèbre de la Saint-Barthélémy, les horreurs des camps de concentration et d'extermination du régime nazi jusqu'aux pires atrocités commises récemment au Rwanda et en Bosnie, la violence a toujours été pré-

sente dans le monde et porteuse d'horreur, de souffrance et de mort.

A l'opposé, se situe la non-violence du Christ qui prône l'amour et le pardon, celle de Ghandi dont l'oeuvre est magistrale, celle aussi de Martin Luther King, apôtre de l'intégration des Noirs aux Etats-Unis. Tous ces grands hommes étaient aussi de grands esprits indépendants sur lesquels la violence n'avait pas de prise. Il est clair que l'on gagne plus par l'amitié et la modération que par la crainte. La violence n'est, le plus souvent, qu'un aspect négatif d'une énergie que l'on pourrait dans la plupart des cas canaliser afin de l'orienter vers des attitudes constructives comme l'ont fait tous les grands applicateurs de la non-violence.

Mais peut-on, dans certains cas, user légitimement de la violence ? Je crois que oui mais elle doit être l'ultime recours, lorsqu'il n'existe pas d'autres solutions possibles. je ne vois que trois cas spécifiques.

Le premier est le besoin de se nourrir et donc de survivre. L'homme doit donc sacrifier des vies animales. Mais encore il a le devoir de tuer ces animaux en évitant le plus possible la souffrance.

Le deuxième usage légitime de la violence est celle de l'éducation, par exemple lorsqu'on frappe sur les doigts d'un enfant en bas âge incapable de comprendre le langage pour l'empêcher de se brûler à une source de chaleur. Si on laissait vivre à l'enfant sa propre expérience, il en résulterait pour lui une plus grande souffrance.

Le troisième cas est la légitime défense, là où l'instinct de conservation joue et où l'emploi de la force n'est justifié que pour protéger son intégrité physique ou morale ou celle des autres. C'est le cas du preneur d'otage désarmé par la force ou encore le cas du pays qui défend son territoire envahi par une armée ennemie voulant imposer sa force ou son idéologie.

Dans tous les autres cas, la violence doit être bannie de nos actes. Face à des situations agressives, brutales, une attitude ferme et décidée mais non violente doit être notre réponse. L'homme étant ce qu'il est, c'est une illusion de vouloir éliminer totalement la violence mais je pense sincèrement que l'on peut la restreindre de façon conséquente. L'éducation, l'école ont un rôle primordial à jouer en

prônant les grands principes que sont la tolérance, le droit à la différence, la démocratie, le respect de soi-même et d'autrui. Ces notions pourraient être dispensées par un cours de philosophie hélas absent des humanités. De même le cours d'histoire pourrait jouer un rôle prépondérant dans l'apprentissage de la non-violence en expliquant l'étude des différentes traditions qui ont constitué l'identité de l'homme aujourd'hui, le judaïsme, l'humanisme gréco-latin, le christianisme, l'islam, la constitution des nations. Face à la tentation de la violence rappelons-nous Auschwitz, les camps yougoslaves, les massacres du Rwanda pour répéter : «Plus jamais ça». Et nous souvenir également que les racines de l'histoire de l'humanité qu'elles soient anciennes ou plus récentes portent un citoyen du monde, responsable, conscient de son humanité et apôtre de la non-violence.

Monsieur Pierre CLEMENT
Institut Saint-Joseph de Saint-Hubert
Lauréat pour la Province de Luxembourg

Depuis toujours, la violence est pour les hommes une tentation permanente. Pourtant, l'histoire le montre, elle détruit non seulement celui qu'elle frappe mais aussi celui qui l'utilise; elle n'a jamais apporté aucune solution.

La violence est-elle l'apanage de toute civilisation ? Ce que l'homme a construit de la grandeur de son esprit et par la force de son amour et de sa volonté, il l'anéantit par la violence. Ce fut le lot des grandes civilisations égyptienne, grecque, romaine. Cette vérité reste actuelle et l'on pense aux guerres du Liban, de la Yougoslavie,... Les conflits détruisent un patrimoine, mais ils tuent surtout des milliers d'êtres et engendrent bien des souffrances : blessures physiques ou morales, qui ôtent tout espoir de bonheur.

Ce que des chercheurs ont découvert par leur travail et leurs recherches, avec une patience inlassable, a fait la grandeur de la science. Malheureusement, la connaissance qui devrait viser le bonheur de l'homme sert parfois des desseins meurtriers. Lorsqu'Einstein a découvert la formule de la relativité, soupçonnait-il qu'elle serait un jour à l'origine de la fabrication de la bombe atomique capable de réduire à néant tout être, toute civilisation, tout chef d'oeuvre de la pensée ?

Plus proche de nous, au coeur de nos maisons, la science a apporté un confort susceptible, à l'origine, de donner plus de liberté, de favoriser le temps des échanges. Dans beaucoup de cas, le confort a rendu l'homme esclave.

Dans une course effrénée au matérialisme, on sacrifie même les enfants, par manque de temps et d'affection. Plus tard, cette frustration affective peut être à l'origine d'agressivité. Dans ce cas, on recourt à la violence pour résoudre des conflits dus à une incapacité de comprendre les autres.

Par contre, dans certains milieux, la pauvreté et la misère rendent les personnes tellement démunies qu'elles recourent à la violence pour s'approprier des choses qui permettent de survivre. Trop de misère conduit à une révolte intérieure et rend l'homme inhumain au point de maltraiter ses enfants.

Dans notre monde, où les distances se sont abolies, les hommes de différentes races se côtoient quotidiennement. Il y a des gestes, des paroles, des attitudes que l'on ne comprend pas. Le refus d'accepter les différences conduit aussi à la violence.

Dans les loisirs qui devraient être une source d'entente et de joie, l'agressivité génère des troubles. L'histoire du football est émaillée de tragédies. Tout le monde a encore en mémoire le drame du Heysel signalé en première page dans tous les journaux. Les tristement célèbres «hooligans» sont souvent des jeunes qui éprouvent un mal de vivre au sein de la société.

L'appartenance à un groupe qui jouit d'un prestige renforce leur identité. Ils le manifestent par des actes violents qui attireront l'«attention». Ils préfèrent être connotés négativement plutôt que d'être oubliés.

La violence engendre un surcroît de violence, une véritable escalade. Les émeutes au Rwanda le révèlent encore. Elle est aussi contagieuse car celui qui a été victime d'agressivité subit un choc dont il reste marqué. Plus tard, cette souffrance peut éveiller en lui des sentiments de vengeance ou, au contraire, peut-être aura-t-il la force et la grandeur d'homme d'un Elie Wiesel, Prix Nobel de la Paix en 1986. Celui-ci a connu les souffrances des camps de concentration. Sa mère et ses trois soeurs ont péri à Auschwitz, son père à Buchenwald et voici ses paroles : «Faut-il comprendre ou

ne pas comprendre ? Juger ou ne pas juger ? Se venger ou laisser le temps faire son oeuvre de bourreau ?». «Je n'ai pas de réponse à ces questions», ajoute-t-il. «Je les porte en moi comme des blessures. Je veux simplement être témoin».

Mademoiselle Laurence MARTIN
Athénée Riva-Bella de Braine-l'Alleud
Lauréate de la Province de Brabant

De tout temps, l'homme face à certaines situations a fait preuve de réactions violentes. En fait, comme l'a montré la psychanalyse, cette violence est en nous et il nous faut l'accepter pour pouvoir y trouver des substituts, des remèdes.

Ainsi, moi-même - qui ai toujours condamné toute forme de violence qu'elle soit raciste, religieuse ou autre - j'ai dû intégrer la part de violence qui est en moi. Cette intégration ne fut pas aisée car au départ je pensais que, vu ma position face à la violence, je ne pouvais y être moi-même amenée. Cependant, il me fallut tout de même l'intégrer et trouver d'autres exécutoires à mes colères. Ces exécutoires sont la musique, la sculpture et d'une manière plus générale la création artistique. Je pense donc que cette voie de la création musicale ou autre qui commence à être exploitée dans les milieux défavorisés peut apporter de bons résultats au niveau de la diminution de la violence.

En fait, le mot exécutoire me semble bien résumer le rôle de la violence dans notre société. Notre civilisation industrielle connaît en ce moment une crise économique mais aussi politique et culturelle. Allant de pair avec cette crise, nous voyons la montée de la violence. Aussi, celle-ci peut-elle être assimilée à une manifestation sociale de rejet de notre système actuel. A ce sujet, la violence dans les stades est un exemple flagrant de refus d'une société à deux vitesses où les riches deviennent plus riches et les pauvres plus pauvres. Ainsi dans les stades, des hordes de chômeurs et d'exclus expriment par la violence leur rage envers une société qui les rejette. Cette violence, même si elle est le fait d'exclus qui n'ont pratiquement pas d'autres moyens d'action, ne doit pas pour autant nous paraître normale, voire légitime : elle doit être condamnée.

En effet, je pense qu'aucun usage de la violence ne peut être considéré comme légitime, comme admissible. Malheureusement, à cette affirmation, je dois apporter une restriction car je suis consciente de mon utopie de même que

je suis consciente du fait que dans la réalité, la violence est parfois un mal nécessaire. En effet, face au crime, on ne peut rester les bras ballants attendant de se faire tuer ou regardant un peuple se faire massacrer sous nos yeux. Dans ce cas précis, une réaction violente serait peut-être un moindre mal. Ce simple exemple montre la position difficile qu'occupent les pacifistes, les non-violents. Sans cesse, ils sont pris dans cet étrange paradoxe : ils ne veulent pas que le sang soit versé et cependant afin que la paix soit rétablie, le sang devra être versé. Tout ceci montre que tous nous devons faire des concessions quitte à trahir quelque peu nos idéaux. Un homme qui refuserait toute violence, qui resterait jusqu'au bout fidèle à ses convictions de non-violence serait un homme hors du monde, hors de la réalité. Or, nous devons rester dans le monde pour pouvoir agir. De plus, cette action doit se faire par des moyens doux et pacifiques tout en sachant que la violence sera peut-être nécessaire mais cela seulement en dernier recours. L'idéal eût été que la violence fût prévenue, étouffée dans l'oeuf.

En fait de moyen pacifique, je pense que le dialogue est primordial. Aussi ma réaction face à toute situation de violence est d'abord d'essayer de rétablir le dialogue entre les belligérants. En effet, on remarque que souvent les conflits sont dus à une incompréhension au départ et qu'au bout d'un certain temps les acteurs de ce drame ne savent même plus pourquoi ils se battent. Ainsi face à tout conflit, il est essentiel de clarifier la situation présente, de remonter aux sources du conflit afin d'en connaître les causes et ensuite, grâce au dialogue, de tenter de trouver une solution pouvant convenir aux différentes parties.

En somme, je maintiens une condamnation de la violence tout en connaissant l'ambiguïté et la faiblesse de ma position. La non-violence est donc une attitude bien plus difficile qu'il n'y paraît car elle implique certaines concessions ainsi qu'une réflexion constante sur le monde et la société qui nous entourent. Nous devons sans cesse réviser et affiner nos jugements.

Mademoiselle Marielle COENJAERTS
Athénée Royal Jean Absil
Lauréate de la Région de Bruxelles-Capitale

Depuis que l'homme a posé son empreinte despotique sur le monde, la violence y règne en maître. De tout temps, la raison du plus fort a toujours été la meilleure et ce en quelque domaine que ce soit. La politique, le sport, les religions, les rapports quotidiens...sont le terrain de luttes parfois impitoyables. On pourrait croire que l'homme est habité par le gène de la violence tant il déploie d'ingéniosité dans le seul but de faire souffrir ses semblables. Il est l'animal le plus ignoble et le plus vil car sa cruauté n'a rien d'utilitaire, elle est totalement gratuite.

Le problème de notre société est que cette violence est banalisée à tel point que nous mélangeons fiction et réalité. La télévision nous abreuve d'images choquantes, que ce soit dans un film ou une séquence d'informations. L'audimat avant tout ! Et comme le sang seul fait vendre... L'homme, souvent voyeur, est attiré par tout ce qui pourra assouvir son besoin d'émotions fortes. L'écran ne nous offre plus que le spectacle de personnes assassinées, mutilées, agonisantes... Dès lors, comment analyser l'actualité puisque tout se résume à des images ? Cette banalisation entraîne une désensibilisation de l'individu.

Les religions et les idéologies prêchent également la violence et l'intolérance. Que penser de l'Ancien Testament qui déclare d'emblée : «Je te punirai ainsi que ta descendance» ?. Or, un fils n'est pas responsable des erreurs de son père. Les guerres de religion ont été et sont des plus sanglantes. La violence y revêt un caractère sacré. Les combattants sont convaincus d'accomplir une mission divine; ils rendent «justice». Invoqué à tort ou à raison, ce mot est à la base d'une violence particulière, celle du bon droit. Elle est pleine de contradictions et me fait l'effet d'une «pacification par la force»...

La violence n'a jamais qu'un seul but : terroriser afin d'entraîner la passivité des masses. Les régimes totalitaires sont parvenus à s'édifier grâce à la peur. Staline a créé les goulags où s'entassaient les opposants au régime et est ainsi parvenu à asseoir son pouvoir. Les dictatures d'Amérique latine ont systématiquement éliminé tous ceux qui avaient le tort de penser autrement et, aujourd'hui encore, de nombreuses mères cherchent à savoir ce qui sont devenus leurs enfants.

Les exemples de ce type sont malheureusement légion dans l'Histoire.

Le premier rouage de l'engrenage de la violence est la perpétration d'attentats visant à provoquer une réaction de panique au sein de la population et à déstabiliser les institutions démocratiques : songeons aux attentats «novis», ceux de l'extrême droite italienne (en gare de Bologne notamment).

Mais à la violence gratuite ne doit pas répondre la violence gratuite. Il faut toutefois savoir en user afin de préserver la liberté de chacun. J'estime qu'elle est légitime lorsqu'elle sert à défendre certains principes ou qu'elle s'accomplit au nom d'un intérêt supérieur. Le meilleur exemple dont nous disposons est l'invasion de la Rhénanie par Hitler lors de la Seconde Guerre mondiale. Si les puissances européennes avaient réagi à ce moment-là, l'avenir aurait peut-être été différent.

Je n'ai personnellement jamais été aux prises à une situation de violence physique mais je suis persuadée que la violence verbale est plus cruelle et peut causer des blessures plus profondes que les coups : l'humiliation et la torture morale marquent au fer rouge un individu.

Peu de gens sont capables d'intervenir lors d'une agression. Ils ne parviennent pas à rassembler en eux le courage nécessaire et cachent leur lâcheté derrière de prétendues responsabilités : «J'ai une femme et des enfants...». La peur prend le dessus et paralyse.

Fondamentalement, la violence sommeille en chacun de nous et ne demande qu'à se réveiller pourvu qu'on en actionne convenablement le mécanisme. Les démagogues sont habiles à exploiter à cet effet nos frustrations. Quelques arguments simplistes font le reste... Une importante partie de la population peut ainsi se trouver mobilisée par la seule magie du verbe, prête à suivre son guide jusque dans ses folies. Face à ces débordements, les parades sont limitées et même inexistantes dans les pays où l'enseignement se trouve sous influence.

Voir l'école prêter une plus grande attention à l'initiation civique et surtout à l'exercice de l'esprit critique de chacun constituerait évidemment la solution idéale. Mais, comme tous les rêves, elle ne deviendra jamais réalité...

(*) Lauréat du Concours de Dissertation 1992-1993.

A titre indicatif de la portée du voyage annuel que nous organisons à Auschwitz-Birkenau, nous publions ci-dessous les commentaires d'un des lauréats du Concours de Dissertation de l'an passé, Monsieur David Baiwir :

Comment transmettre un message, rempli d'émotion et de souffrance, lorsque celui-ci engage l'humanité toute entière ? Quels mots utiliser face à l'indifférence parfois, à l'ignorance plus souvent, de tous ceux qui n'ont pu voir la détresse, l'horreur incommensurable du génocide nazi à l'égard des juifs, qu'au travers de quelques lectures ? Peut-être ces mots-là n'existent-ils pas, peut-être même ne pourrions-nous jamais les inventer.

Yves Simon écrivait, dans «La dérive des sentiments», à propos de la guerre de '40 : «Cette guerre n'est à personne, ni à ceux qui l'ont gagnée, ni à ceux qui l'ont perdue. Elle ne s'est pas déroulée dans un autre temps ou sur une autre planète. Il y avait des millions de gens qui sont morts, et qui ne vous demandaient rien. C'est à vous de demander, d'exiger de savoir. Leur seul message était :...Pourvu qu'on ne nous oublie jamais».

«Pourvu qu'on ne nous oublie jamais...». Notre mémoire doit être le lieu sacré où brûlera la flamme du souvenir, horrible, incroyable, et pourtant trop vrai de cette insulte faite par les nazis à l'intelligence humaine, de cette gifle dont le monde ne s'est pas encore remis.

Il ne faut pas oublier la cicatrice; il ne faut pas non plus oublier de la regarder, par habitude, parce que là se trouverait le début du renoncement à la lutte contre les falsifications de l'Histoire.

Nous tous, en venant ici, en écoutant, en cherchant à comprendre, nous avons déjà posé un acte, affirmé un intérêt, non seulement pour la mémoire, mais aussi pour sa perpétuation.

Bien sûr, tous, nous avons été choqués par la barbarie des S.S., tous, nous avons frémi en visitant Birkenau, et tous, nous allons essayer, avec nos moyens, de tout faire pour que le souffle d'espoir extraordinaire que les survivants de ces années d'enfer ont soufflé vers nous touche notre génération et celle de nos futurs enfants, pour que plus jamais la haine et la folie meurtrière ne dressent un mur entre l'Homme et son rêve, entre l'Homme et l'Homme.

Il faut que la jeunesse se mobilise aujourd'hui, qu'elle prenne ses responsabilités, qu'elle vote, qu'elle sorte d'une léthargie qui est un des maux de notre époque, parce que, comme le disait Pierre Mertens dans «Les éblouissements», l'ennui et le désœuvrement peuvent engendrer le renoncement dont nous parlions plus haut.

Pour en revenir aux camps, je voudrais citer Jacques Rozenberg, à propos de Birkenau : «Ce n'est pas un cimetière, qui est un lieu de silence et d'accompagnement. Non, Auschwitz-Birkenau, c'est un espace, un lieu gorgé de sang, couvert de cendres de milliers d'individus qui hurlent «Plus jamais cela» : entendez-les».

Rainer WEINERT, *«Die Sauberkeit der Verwaltung im Kriege» der Rechnungshof des Deutschen Reiches 1938-1946*, Ed. Westdeutscher Verlag, Opladen, 1993.

Oui, entendons-les, et ouvrons notre cœur à tous les hommes, parce que l'amour est le langage universel de la Paix.

Blandine HENNION, *Le Front national, l'argent et l'establishment (1972-1993)* Editions La Découverte, Collection Enquêtes, Paris 1993, 264 p.

Notes de lecture

Cet ouvrage extraordinaire est la première analyse historico-sociologique d'une institution décrivant les activités de la Cour des comptes du Reich pendant la période nazie. La Gestapo, les camps de concentration, les camps pour les prisonniers de guerre et l'administration dans les pays occupés sont passés en revue. Souvent confrontée aux fraudes et à la corruption, notamment celles des SS, la cour des comptes constata, par exemple pour la Belgique et le nord de la France, à propos d'une confiscation de diamants bruts par le responsable de la Kommandantur: «Celui-ci a utilisé les diamants, qui appartenaient à la fortune du Reich, sans avertir ses supérieurs et en transgressant ses attributions, afin de créer un fonds particulier de plusieurs millions de Reichsmark, sur lequel il a prélevé des sommes pour lui-même et des provisions injustifiées pour ses deux collègues». Cet ouvrage nous permet de conclure sur le degré de corruption qui existait dans toute la hiérarchie de l'Etat Nazi. L'auteur constate que la lutte contre la corruption «fut la contribution de la Cour des comptes pour la «guerre totale».

H. C. JASCH

Voilà un ouvrage extrêmement clair et structuré, laissant, s'il le faut, planer... les anges... du doute. Blandine Hennion, journaliste spécialisée en économie, entreprend d'explorer le monde des décideurs économiques français comme bailleurs de fonds du FN.

La première partie s'intéresse à Le Pen et à ses amis. Le point de départ en est le dîner de 340 convives, le 17 février 92, au Grand Hôtel, rue Scribe à Paris et dont la publicité en a embarrassé plus d'un... (Vu le risque d'oublier ou de

Yves MOREAU, *Les fils d'Hitler*
Enquête sur la nouvelle peste brune.
Editions de l'Archipel, Paris, 1993.
270 p.

vexer amis et sympathisants, deux notions chargées de subtilités machiavéliques, je renvoie le lecteur à un index de 7 pages qui lui permettra d'avoir sa propre idée).

Une deuxième partie est consacrée aux valeurs du FN passées au crible patronal. Proches des idées dans le fond, (la moralité du patronat s'arrêtant où commence l'intérêt de l'entreprise !), les patrons sont souvent partagés; certains y voient un risque de dégradation de la société, d'autres, sans en être partisans, considèrent le FN comme un phénomène sain, une sorte d'eczéma des gens bien portants. Le programme économique marqué par la désétatisation radicale, un protectionnisme fait pour la France d'hier, ne convainc pas. Les avis sont plus nuancés quant à l'antisémitisme mais le message essentiel que le patronat retient est un grand malaise à propos de la manière raciste dont le FN traite les grands thèmes nationaux de société, l'immigration entre autres (on le comprend aisément, eux qui sont consommateurs de main d'oeuvre immigrée !).

La troisième partie tente d'approcher le financement du FN par les patrons. Malgré la discrétion, tous les secteurs économiques connaissent une pénétration du FN, bâtiment, transport, pharmacie, agro-alimentaire, banque... et les viticulteurs de Côte d'Or lèvent généreusement leur verre à la santé du FN. Quant aux appuis étrangers : Irak de Saddam Hussein, Côte d'Ivoire, Gabon, secte Moon, néofascistes... c'est loin d'être transparent !

A lire, pour essayer d'y voir plus clair.

Jacques DUTRIEUX

Jo AMIEL, *Un sana très ordinaire 1942-1944. La rafle (récit)*. Editions du Cerf, 1993, Collection Judaïsmes. 140 p.

L'auteur, qui fut emprisonné en Allemagne pour activités antinazies, est l'ancien responsable des pages de politique extérieures de l'Humanité. Il livre ici une excellente enquête étayée de chiffres, de documents significatifs, de révélations sur la nouvelle peste brune. Pour lui, la violente résurgence du nazisme est, pour une large part, la conséquence de la réunification de la RFA (pseudodénazification) et de la RDA (dénazification imparfaite) aggravée par la colonisation financière et industrielle de cette dernière par l'Ouest. Si le néonazisme n'a pas atteint la puissance des cohortes brunes de 1933, le phénomène est toutefois alarmant. Avec le NPD, la DVU et les «Republikaner», il a pignon sur rue. La DVU est relayée par deux hebdomadaires qui pra-

tiquent un bombardement médiatique ouvertement xénophobe et cultivent le militarisme nazi par cassettes, drapeaux, médailles en vue de réhabiliter l'hitlérisme. Quant aux «Republikaner», leur ton plus modéré leur permet de ratisser plus large, maniant un langage plus ambigu, en recrutant dans les rangs de l'armée et de la police. Pour eux, la réunification n'est que le premier pas ; leur programme s'accompagne d'une carte qui reprend les frontières de 1937 (englobant la Pologne et la Prusse orientale). A noter que leur négation du génocide hitlérien est plus raffinée que celui de Faurisson.

Qu'on ne se méprenne pas, si le phénomène skinhead (ils seraient 6000) est une forme de folklore de très mauvais goût en Belgique, les néonazis seraient au moins dix fois plus nombreux et plus d'une centaine de groupuscules graviteraient autour des 3 partis mentionnés plus haut. Il faut savoir aussi que pour les «Republikaner», le surnombre d'étrangers entraînerait pour l'Allemagne la perte de son identité. Un quart des Allemands approuve le mot d'ordre «les étrangers dehors !». On minimise la violence de droite en ne la traitant que comme autant de délits individuels. Sur 12.000 délits néonazis en 1992, 11.500 sont restés impunis. Le chapitre 7 consacre 26 pages au thème «comment on devient néonazi» et révèle l'ampleur du problème.

J. D.

Outre la déportation de sa soeur Fanny, ce sont peut-être les négationnistes des années 80 qui ont incité Jo Amiel à apporter sa contribution à la défense de la vérité. C'est après de multiples péripéties qu'il accédera aux archives de l'hôpital Paul Doumer (normalement accessibles en 2004 !) qui constituent la base «historique» de ce récit.

C'est en juillet 1942 que ce fils d'immigrés juifs de Turquie arrive au sanatorium de l'Assistance Publique; il a seize ans. Il nous relate la vie quotidienne au sanatorium : pneumothorax, radiographies, insufflations... mais aussi la lecture dont celle d'un certain hebdo «Au Pilon» antisémite, qui dénonce nommément les Juifs «planqués»... la projection du film «Der Jude Süß», un film commandé par Goebbels d'un antisémitisme virulent, venimeux, corrosif qui sera applaudi par les fascistes.

Liana MILLU, *La fumée de Birkenau* (Préface de Primo Levi). Editions du Cerf, 1993, Collection Judaïsmes. 202 p.

Pierre SERVENT, *Le mythe Pétain. Verdun ou les tranchées de la mémoire*, Editions Payot, Histoire, 1992, 284 p.

En octobre 43, son état s'étant amélioré, le médecin du sana l'autorise à partir... tout en l'invitant à rester car Jo Amiel serait là plus en sécurité vu les lois vichystes. Son retour en famille (où il apprendra la déportation de sa soeur qui sera gazée à Auschwitz) lui sauvera la vie. La Gestapo arrêtera bientôt les Juifs dans tous les hôpitaux gérés par l'Assistance Publique. Le sana Paul-Doumer aura le triste privilège d'être le seul à faire l'objet d'une rafle. Conséquence... logique de tout un climat antijuif de complicité passive ou plus active... qu'on n'est pas encore près d'élucider ou prêt à élucider !

(Lire la postface d'Annette Wiewiorka)

J. D.

Ces six récits qui viennent d'Italie évoquent les aspects plus spécifiquement féminins sur le Lager des femmes d'Auschwitz-Birkenau. Chacun de ces récits poignants, tragiques constitue un hymne à la gloire de ces milliers d'anonymes qui vécurent des situations semblables ou plus dramatiques encore.

Lily est envoyée à la mort sur un simple geste de sa Kapo qui la soupçonne d'être sa rivale en amour...

Maria, qui a caché sa grossesse lors de son entrée au Lager, donne naissance à son enfant et meurt bientôt avec lui, exsangue, au milieu de la folie collective et de la pitié ranimée dans cette baraque sordide sans lumière, sans eau...

Que dire encore de Bruna, retrouvant son fils adolescent emprisonné dans un camp voisin et qui tombe, foudroyée avec lui, en voulant l'embrasser à travers le grillage électrique...

Cette sélection de quelques itinéraires humains dans un monde inhumain apparaissent comme «un des témoignages européens les plus intenses sur le Lager féminin d'Auschwitz-Birkenau»

J. D.

C'est dans le carnage des 300 jours de Verdun en 1916, où près d'un million d'hommes, Français et Allemands, sont tombés (tués, blessés ou disparus) que se trouvent les

germes du mythe Pétain. A ce moment, le soldat français ne se bat ni pour l'Alsace, ni pour ruiner l'Allemagne, ni pour la patrie, mais par honnêteté, par habitude et par force !

Pétain (qui a 60 ans) intervient... Convaincu que la France n'a pas d'intérêt à vouloir reprendre le terrain perdu, Pétain pense qu'il faut d'abord tenir, résister. Il applique ses conceptions défensives en renouvelant les troupes dans les tranchées. Il donne ainsi à la troupe l'image d'un général proche des hommes, hostile aux boucheries inutiles. Il devient commandant en chef le 15 mai 1917. Il mate les mutineries.

Mais dès 1916 le culte de «vainqueur de Verdun» et «sauveur de l'armée» se développe. Michelin crée les guides illustrés des champs de bataille, incitant aux pèlerinages...

Vers les années 35, la France s'enfonce dans la crise qui mène à l'arrivée du Front Populaire et les anciens combattants se sentent investis d'une mission : sauver la patrie en danger de guerre interne. Bientôt une certaine presse donnera en exemple les camps de la Hitlerjugend pour que le patriotisme réapparaisse dans le système éducatif accusé de tous les maux. En 35 paraît une brochure «C'est Pétain qu'il nous faut». On se dirige vers l'idée qu'il faut une république musclée et ultra-conservatrice unie derrière le général qui, après avoir été ambassadeur de France auprès de la république franquiste en 39, se voit accorder les pleins pouvoirs le 10 juillet 1940.

Pétain est divinisé de son vivant ! C'est en 40 que Pierre Servent s'arrête. Pour lui, si la prise du pouvoir n'était pas préparée, elle devenait hélas logique, parce qu'on l'avait inscrite dans le bagage mental du peuple français, un bagage rempli d'idées toutes faites à la gloire du vainqueur de Verdun.

Un livre intéressant sur le culte de la personnalité du funeste grand-père Henri Philippe Benoni Olivier Pétain, né à Cauchy-la-Tour, le 24 avril 1856...

Sous la direction d'Emile Malet,
*Résistance et mémoire. D'Auschwitz
à Sarajevo*, Hachette, 1993,
Collection Pluriel, 490 p.

Hommes et migrations, Paris, avril
1994, n°1175. (Mensuel publié par
F.A.S., 40 rue de la Duée, 75020
Paris).

J. D.

Il s'agit d'un recueil de la soixantaine d'interventions faites au Colloque de Lyon sur le thème "Résistance et mémoire, leçons de la mémoire".

Dans la préface Jacques Chaban-Delmas souligne l'importance d'entretenir et de rendre accueillant à tous le monument fragile de la mémoire collective. Pour Michel Noir, oublier le passé est, en effet, un acte d'a-culture.

A des titres divers, les personnalités intervenantes traitent de la résistance protéiforme (résistance mentale, armée, individuelle, collective...).

C'est surtout Malet que je citerai.

Résister, c'est être soi et ami de l'autre, c'est être libre et ouvert sur le monde, c'est aussi refuser le repli sur soi et la xénophobie quand surgissent les difficultés socio-économique.

Il faut enseigner à nos enfants et à ceux qui suivront que si la guerre est d'abord l'oeuvre de tyrans, elle naît aussi de l'indécision des hommes et de la confusion des valeurs.

En conclusion, je reprendrai la phrase de René Char : «Attention que ceux qui avaient choisi le parti du crime ne redeviennent nos tourmenteurs, à la faveur de notre légèreté et d'un oubli coupable».

J. D.

Le Procès Touvier a rouvert plus d'une plaie mal cicatrisée. Le numéro d'avril 1994 de la revue mensuelle *Hommes et migrations* consacre plusieurs articles à cette période noire de la France, principalement à sa politique à l'égard des ressortissants étrangers.

Les camps du sud de la France accueillirent tout d'abord les réfugiés républicains issus de la guerre d'Espagne avant de se transformer, sous le régime de Vichy, en camps d'internement regroupant également les autres «étrangers indésirables», pour devenir des lieux de transit pour les futurs déportés.

Les auteurs (Geneviève Dreyfus-Armand, Denis Peschansky, Gilbert Badia) soulignent l'image d'une France «terre de camps et d'exclusion» en parfaite contradiction avec l'image de la «patrie des Droits de l'Homme» qu'elle s'était forgée depuis 1789.

BAUDOIN MASSART

Dernières acquisitions de la Bibliothèque :

Dennis ADAMS : *TransActions, Muhka*, Antwerpen, 1994, 124 p.

Jehuda AMICHAÏ : *Auch eine Faust war einmal eine offene Hand*, Piper, München, 1994, 126 p.

Paul ARDENNE : *Le guide ART PRESS*, Editions Art Press, Düsseldorf, 1994, 462 p.

Maurice BARDECHE : *Neurenberg. Het beloofde Land* (copie), Adauperta, Antwerpen, 1951, 188 p.

Philippe BARRES : *Sous la vague hitlérienne*, Plon, Paris 1933, 312 p.

Yehuda BAUER : *Out of the Ashes*, Pergamon, Oxford, 1994, 319 p.

Eva BERGER : *Felix Nussbaum*, Rasch Verlag, Bramsche, 1994, 440 p.

Jaak BILLIET : *Ondanks beperkt zich*, VUB Press, Brussel 1993, 203 p.

Richard BOLCHOVER : *British Jewry and the Holocaust*, University Press, Cambridge, 1993, 208 p.

Sonja BREDEHÖFT : *Doppelzüngler ; Die Sprache der «Republikaner»*, DISS, Duisburg, 1994, 147 p.

Rinke van den BRINK : *De Internationale van den haat*, SUA, Amsterdam, 1993, 440 p.

Ian BURUMA : *Het loon van de schuld*, Atlas, Amsterdam, 1994, 319 p.

Lydia CHAGOLL : *Alleen in het bos*, EPO, Breda, 1994, 79 p.

Robin CLARKE : *Wasser*, Piper, München, 1994, 221 p.

Eric DAVID : *Principes de droit des conflits armés*, Bruylant, Bruxelles, 1994, 513 p.

Vladimir DEDIJER : *Jasenovac. Het joegoslavische Auschwitz en het Vaticaan*, EPO, Breda, 1994, 340 p.

Alice ECKARDT (ed) : *Burning Memory. Times of Testing & Reckoning*, Pergamon, Oxford, 1994, 340 p.

Robert FAURISSON : *Réponse à Jean-Claude Pressac*, R.H.R., 1994, 95 p.

Hugo GIJSELS : *Open je ogen voor het Vlaams Blok ze sluit*, Kritik, Leuven, 1994, 222 p.

Jürgen GRAF : *L'holocauste au scanner*, Guideon Burg, Bâle, 1993, 134 p.

Hermann GRAML (éd.) : *Widerstand im Dritten Reich*, Fischer, Frankfurt, 1994, 267 p.

Max von der GRÜN : *Leben im gelobten Land. Ausländer in Deutschland*, DTV, München, 1994, 140 p.

GUIDE des musées, *7000 musées et collections en France*, le cherche midi éditeur, Paris, 1992, 524 p.

Jürgen HABERMAS : *Morale et communication*, Editions du CERF, Paris, 1991, 212 p.

Henri HEINE : *Histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*, Imprimerie Nationale Editions, 1993, 226 p.

Maria HEYLEN : *Het meisje met de ster*, Standaard, Antwerpen, 1994, 120 p.

Georges HOURDIN : *Dietrich Bonhoeffer. Victime et Vainqueur de Hitler*, Desclée de Brouwer, Lonrai, 1994, 121 p.

Karl v. ISACKER : *Irma Laplasse*, Uitgeverij Pelckmans, Kapellen, 1994, 139 p.

Ulrike JUREIT : *Überlebensgeschichten*, Dölling & Galitz, Hamburg, 1994, 223 p.

Thomas KENEALLY : *La Liste de Schindler*, Laffont, Paris, 1994, 392 p.

Thomas KENEALLY : *Schindlers Lijst*, Luitingh, Amsterdam, 1993, 383 p.

Imre KERTESZ : *Kaddisj voor een niet geboren kind, Van Gennep*, Amsterdam, 1994, 115 p.

KOGELVRIJ : *Een jaar geweldloos optreden in Bosnië en Kroatië*, Forum voor Vredesactie, Brussel, 1993, 224 p.

Charles LARMORE : *Modernité et morale*, Presses Universitaires, Paris, 1993, 253 p.

Primo LEVI : *Dialogue*, Ed. Eshel, Paris, 1994, 93 p.

Dieter MAIER : *Arbeitseinsatz und Deportation*, Edition Heinrich, Berlin, 1994, 292 p.

Benno MÜLLER-HILL : *Science nazie, science de mort*, Odile Jacob, Paris, 1989, 246 p.

Maria NUROWSKA : *Aan de andere kant de dood*, EPO, Breda, 1993, 171 p.

Jean-Claude PRESSAC : *Die Krematorien von Auschwitz*, Piper, München, 1994, 153 p.

Joseph ROVAN : *Histoire de l'Allemagne*, Ed. du Seuil, Paris, 1994, 957 p.

Michele SARFATTI : *Mussolini contro gli ebrei*, Silvio Zamorani, Torino, 1994, 199 p.

Jürgen SCHMÄDEKE, Peter STEINBACH (ed) : *Der Widerstand gegen den Nationalsozialismus*, Serie Piper, München, 1994, 1185 p.

Ulrich SCHNEIDER : *Auschwitz - ein Prozess*, Papy Rossa, Frankfurt, 1994, 157 p.

Pierre SEEL : *Survivre à l'école*, Editions L'Éducateur, Paris, 1994, 159 p.

Art SPIEGELMAN : *Maus, II*, Oog & Blik, Amsterdam, 1994, 159 p.

George FABOREN : *Ensignement et de la Shoah*, Comité Français de la Communauté Française, le Collège de la Commission Communautaire Française (Région de Bruxelles-Capitale), l'Assemblée de la Commission Communautaire Française, la Breche, Montreuil, s.d., 1990, 320 p.

Françoise VAN NIEPHE : *Le Shoah en Belgique*, le Ministère de la Justice, le Ministère des Relations Extérieures, le Ministère des Communications et le Secrétariat aux P.T.T., le Cabinet du Ministre de l'Aménagement du Territoire et des Transports de la Région Wallonne, le Ministère de l'Agriculture et de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.

Jakob WASSERMANN : *Mein Weg als Deutscher und Jude*, DTV, München, 1994, 126 p.

Wim WILLEMS : *Het aanbekende vaderland*, SDU, Gravenhage, 1994, 183 p.

Werner WEINBERG : *Die Juden in der Region Wallonne*, le Ministère de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.

Werner WEINBERG : *Die Juden in der Region Wallonne*, le Ministère de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.

Werner WEINBERG : *Die Juden in der Region Wallonne*, le Ministère de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.

Werner WEINBERG : *Die Juden in der Region Wallonne*, le Ministère de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.

Werner WEINBERG : *Die Juden in der Region Wallonne*, le Ministère de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.

Werner WEINBERG : *Die Juden in der Region Wallonne*, le Ministère de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.

Werner WEINBERG : *Die Juden in der Region Wallonne*, le Ministère de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.

Werner WEINBERG : *Die Juden in der Region Wallonne*, le Ministère de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.

Werner WEINBERG : *Die Juden in der Region Wallonne*, le Ministère de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.

Werner WEINBERG : *Die Juden in der Region Wallonne*, le Ministère de l'Environnement et du Développement, l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Secrétariat d'Etat aux Classes moyennes et aux Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi. Nous les en remercions vivement.



Bulletin trimestriel de la
Fondation Auschwitz
Centre d'Etudes et de
Documentation

Rédaction/secrétariat
65, rue des Tanneurs
1000 Bruxelles
Tél. : 02/512 79 98
Fax : 02/512 58 84

Prix de l'abonnement
4 numéros 1000 FB
Pour institutions 2000 FB
(frais d'envoi compris)
A verser au compte
310-0780517-44 de la
Fondation Auschwitz,
1000 Bruxelles,
avec mention «Bulletin».

Les articles publiés
n'engagent que la respon-
sabilité des auteurs.

Ce numéro spécial 42 - 43
(ACTES) du Bulletin de la
Fondation Auschwitz a été tiré
à 1.500 exemplaires.

Membre de l'Union des Edi-
teurs de la Presse Périodique,
Fédération de la Presse
Périodique de Belgique.

ISSN 0772-652X

Exonération fiscale
Nous informons nos
membres que pour tout **don**
d'au moins mille francs, ils
recevront automatiquement
une attestation d'exoné-
ration fiscale. Il est toute-
fois obligatoire de
mentionner sur le virement
la date de naissance du
donateur et le mot «don».
(Le numéro de TVA égale-
ment dans le cas d'un don
de société).

Editeur responsable :
Paul Halter
Chaussée de Gand, 137
1080 Bruxelles.